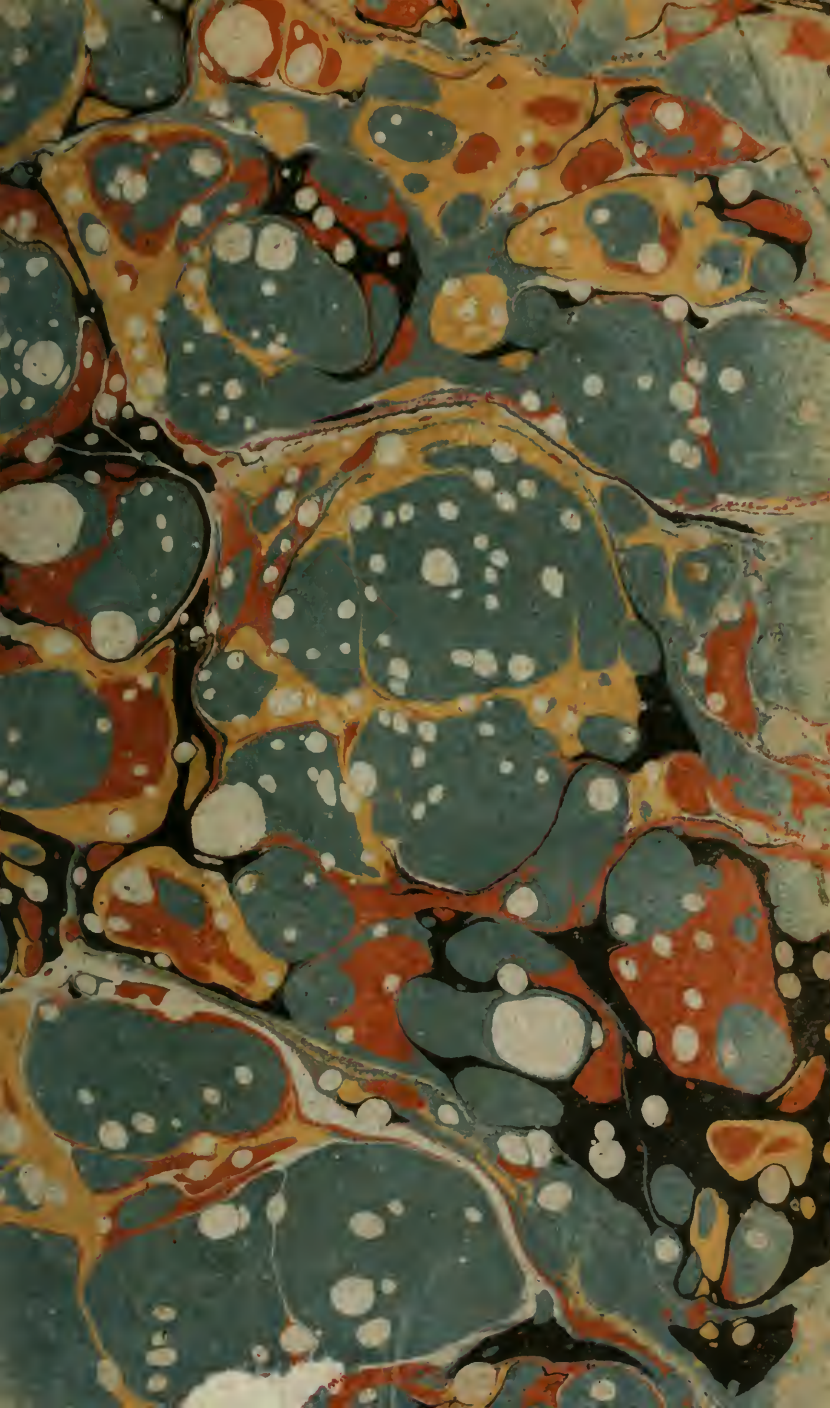
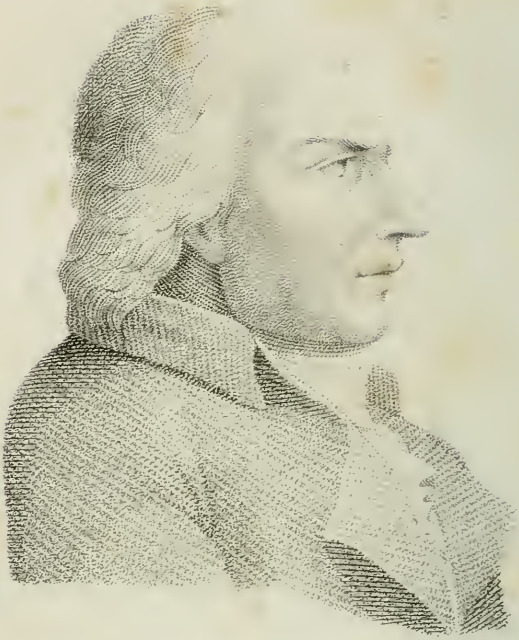


BIBLIOTECA

L'INNOCENCE
RECONNUE.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/linnocencereconn00ann



On prise sa candeur et sa civilité
Il est doux, complaisant, officieux, sincère.

Boileau. Sat. 9.

L'INNOCENCE RECONNUE,

OU

Preuves de la bonté du cœur, de l'infaillibilité du goût, de la justesse de l'esprit, et de la rectitude du jugement de M. Geoffroy.

Le pauvre homme !.....
(*Tartuffe.*)

A PARIS,

Chez les Marchands de nouveautés.

An XI.

[1803]

PQ
1985
.L53Z56
1803

Coll. spec.

PRÉFACE,

OU

CHAPITRE PREMIER.

Non ego cuncta meis amplecti versibus opto :
Non, mihi si linguæ centum sint oraque centum,
Ferrea vox.....

(Georgic., *lib. II.*)

On a dit, il y a long-tems : *L'envie s'attache aux grands talens comme la rouille au fer.* Parmi les exemples mémorables qui prouvent la justesse de ce vieux adage, nous citerons celui de M. Geoffroy, *traducteur de Théocrite*, *auteur de la Vie polémique de Voltaire*, *et Rédacteur en chef du Feuilleton du Journal des Débats.* A peine ce nouvel astre littéraire a-t-il brillé sur l'horizon de la République, que tous les roquets du

Parnasse se sont mis à aboyer après lui, comme les chiens jappent à la lune. M. Geoffroy ne peut plus faire un pas sans heurter un ennemi ; les statuaires, les peintres, les poëtes, les acteurs le détestent ; les gens en place, les capitalistes, les riches négocians, les petits bourgeois même vantent son esprit, et affectent de mépriser sa personne. Cependant, qu'a-t-il fait ? Que lui reproche-t-on ? *Sa traduction de Théocrite ?* Nous nous sommes assurés que pas un de ses détracteurs n'en a lu dix lignes : c'est un ouvrage honnête (1) et innocent, dont personne, hors Lenormand (2), n'a droit de se plaindre. — *La Vie polémique de Voltaire* ? En admettant que l'impar-

(1) Voyez à l'article *Poésies de M. Geoffroy*, quelques fragmens de cette traduction.

(2) M. Lenormand est l'Imprimeur-Libraire de M. Geoffroy, ou M. Geoffroy est l'Auteur-Fournisseur de M. Lenormand.

tialité

tialité la plus sévère n'ait point présidé à la composition de cet ouvrage, ce qu'assurément nous n'accordons pas, en supposant que M. Geoffroy ait eu, à cet égard, quelques légers torts ; ce sont d'anciens péchés qu'il faut laisser dans l'oubli où ils sont plongés depuis long-tems. — *Mais l'édition nouvelle* ? Cette édition n'est que l'ancienne : l'imprimeur s'est avisé de l'annoncer *de nouveau*, ce qui lui arrivera encore plus d'une fois, et ce qu'il fera aussi, sans doute, pour la traduction de Théocrite : le tems et le public ont respecté ces deux chefs-d'œuvre ; ils sont demeurés entiers et intacts dans la boutique de M. Lenormand : ce sont des ouvrages non moins révérés que les cantiques de M. Lefranc-de-Pompignan:

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Reste donc les articles d'un Feuilleton justement célèbre : voilà les pièces

du procès ; c'est sur ces pièces que l'on accuse M. Geoffroy

1°. D'être méchant ;

2°. De frapper les gens à terre ;

3°. D'afficher l'insensibilité, et de la présenter comme une vertu ;

4°. De n'avoir aucun sentiment des convenances, et de prendre une âpreté brutale pour de la franchise, et des injures pour des critiques ;

5°. De dire perpétuellement du mal des femmes ;

6°. D'employer fréquemment des images et des expressions qui blessent la pudeur ;

7°. De plaisanter trop souvent et trop indiscrètement sur des objets qui devraient être respectables, particulièrement pour un aussi bon chrétien que lui ;

8°. D'avoir plus de fiel que de gaîté ;

9°. De manquer de goût ;

10°. De n'avoir de principes, en littérature, que l'humeur du moment;
11°. D'être bouffi d'orgueil ;
12°. De juger les ouvrages dramatiques et les acteurs qui les représentent, non d'après les règles de l'art, mais d'après les sentimens de haine ou de bienveillance qu'il a pour eux, etc. etc.

Nous nous attendions à entendre mille voix courageuses s'élever pour justifier M. Geoffroy de ces nombreuses et injustes accusations ; mais tout se tait, tout garde un silence coupable..... Cependant la haine chemine, et déjà marche le front levé ; les Directeurs des grands théâtres se coalisent et refusent d'envoyer à M. Geoffroy l'annonce de leurs spectacles ; les auteurs lui lancent des sarcasmes dans leurs pièces, et le public a la cruauté d'applaudir à ces indécens sarcasmes ; on attaque le professeur dans de petits pamphlets, dans

des satyres obscures ; l'orage gronde, il devient chaque jour plus menaçant ; il va crever : sauvons, de ces éclats, une tête vénérable : c'est à nous que cette tâche glorieuse est réservée, et il nous sera aussi doux que facile de la remplir..... On dira, sans doute, que M. Geoffroy est assez fort pour se défendre lui-même, et qu'il y a plus d'orgueil que de générosité à lui offrir notre faible secours. — Un mot suffira pour nous justifier : la modestie de l'illustre critique ne lui aurait pas permis de dire, de sa personne et de ses talens, tout le bien qu'il en pense ; l'amitié seule pouvait se charger de ce soin, et nous espérons qu'après avoir lu notre ouvrage, personne ne doutera de notre attachement pour ce grand homme : d'ailleurs, si nous remportons la victoire, c'est avec les armes d'Achille ; tous nos articles sont extraits des feuilletons de M. Geoffroy ; si nous avons quelque mérite, c'est d'avoir relu

tous ces feuilletons, et d'avoir rassemblé et opposé, à chaque chef d'accusation, des moyens justificatifs disséminés dans un grand nombre de Journaux. Nous y avons joint quelques notes pour éclaircir le texte, et forcer les lecteurs inattentifs à fixer leur attention sur des choses qui en sont vraiment dignes.

Ainsi, pour répondre à ceux qui accusent M. Geoffroy d'être méchant, nous avons réuni, dans un seul chapitre, divers traits qui prouvent toute la bonté de son cœur ; on n'aura plus de doutes sur sa générosité, lorsqu'on aura relu ce qu'il a dit de Laharpe, quand Laharpe était malheureux ; on osait le croire insensible, et nous avons rapporté son article sur la séance du Lycée de Paris, où les Muses versèrent quelques larmes sur les cendres d'un littérateur estimable, de Dumoustier : on l'accuse de n'être pas galant, et ses galanteries nous ont fourni un assez

long chapitre, etc. En suivant cette marche, et nous bornant à copier fidèlement l'illustre professeur, nous espérons prouver, d'une manière victorieuse, qu'il est *bon*, *gai*, *généreux*, *poli*, *sensible*, *pudique*, *religieux*, *galant*, *plein de goût*, *invariable dans ses principes*, *d'une modestie parfaite et d'une impartialité admirable.*

Pour réunir ces preuves, nous avons été forcés de rapprocher des phrases très-éloignées les unes des autres ; car M. Geoffroy, qui *sait*, *d'une voix légère*,

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère,

va, revient, prend, quitte vingt fois le même article : tel un papillon s'éloigne et se rapproche vingt fois de la même fleur, que souvent il ne paraît abandonner que pour la caresser de nouveau : il faut long-tems courir après pour le ratrapper.

Nous avouons donc *avec franchise*,

car nous voulons imiter en tout un aussi beau modèle, que nous avons adopté, dans nos citations, la méthode de M. Geoffroy ; elle nous a paru nouvelle, loyale et commode, c'est-à-dire, réunir l'agréable à l'utile. Peut-être trouvera-t-il mauvais que nous ayons tronqué quelques-unes de ses phrases, et il aura raison : tout ce qui sort de sa plume doit être sacré, tout mérite d'être offert à l'admiration des lecteurs; mais M. Geoffroy est si fécond, que, si nous eussions voulu mettre toutes ses richesses en lumière, il nous aurait fallu faire des *in-folio*; nous nous sommes contentés d'extraire de ce trésor les perles et les diamans : heureux, si le bouquet que nous en avons composé, peut plaire autant par sa forme que par l'éclat des brillans qui s'y trouvent réunis.

Comme l'autorité de M. Geoffroy est d'un grand poids, nous avons offert aux personnes de sentimens opposés,

le moyen d'étayer leur avis de l'opinion de ce fameux Aristarque; ainsi, nous avons placé en regard les articles dans lesquels il a jugé devoir soutenir le *pour* et le *contre*, jeu d'esprit qui lui est très-familier, et que les bonnes gens prennent pour un défaut de mémoire, ou de logique.

Si l'on observe que la plus grande partie de l'ouvrage que nous publions, appartient à M. Geoffroy, et que c'est un bien qu'il a droit de réclamer, nous nous croirons suffisamment justifiés en rappellant que nous suivons encore, en ceci, l'exemple du maître : la plupart de ses feuilletons sont remplis par des fragmens du siècle de Louis XIV et du siècle de Louis XV de Voltaire; par la correspondance de Laharpe, les vers de Jacques Delille, d'Esmenard, de Dewailly, etc., etc. Nous avons même eu le plaisir d'y lire quelquefois les nôtres : en suivant les traces de

M. Geoffroy, on est bien sûr de ne pas s'égarer.

Nous avons indiqué à la fin de chaque article la date du feuilleton dont il est extrait, afin que le lecteur et M. Geoffroy lui-même puissent s'assurer de la fidélité de nos citations.

VOCABULAIRE

DE M. GEOFFROY,

OU

RÉCAPITULATION

Des mots les plus familiers à ce célèbre Littérateur,

A l'usage des Professeurs de réthorique, et des Rédacteurs de feuilletons.

A.

Abbé, Abbé; Aventurier, Animal, Absurde; Absurdités, Accent de la Garonne, Attaque d'épilepsie, Attirail tragique.

B.

Bandit, Batelage, Bateleur de la foire, Bavard; Bavardage, Bavardage philosophique, Bouvillon (Me.), Bicoque.

C.

Canaille, Capucinade, Capucinade philosophique, Capucinade de sensibilité, Charlatan, Charlatan de place, Charlatanisme, Chienne, Chienne enragée, Contes, Contes populaires, Contes bleus, Colique néphrétique, Coq-à-l'âne, Coquin, Contorsions, Corps-de-garde, Crocheteur, *Croque-sol.*

D.

Débauche, Déclamation, Déclamations usées, Dégoût, Dégoûtant, Dévergondé, style dévergondé, Doigt de Dieu.

E.

Echafaudage, Emphase de Rhéteur, Encanailler, s'Encanailler, Enflure, Enragé, Enragée, Exagération, Extravagance, Extravagant.

F.

Fange, Faquin, obscur Faquin, Farce, Fatras, Folle, Fou.

G.

Grenier, Grimaces, Grossier, Grossière, Gobemouche.

H.

Hébété, Hébétée, Hurlemens, Homme-de-Dieu, Hoquets.

I.

Ignoble, Imbécille, Imbécilles-Cassandres, Impie, Impiété, Inepties, Ivrognes, Idiot, Irascible.

J.

Jargon, Jérémiades, Jongleries, Jongleurs.

L.

Langage des ruelles, Laquais, Laquais ivre de bierre, Lazzis, Libertins, esprit libertin, Lieux communs, Lavemens.

M.

Momeries théâtrales, Multitude ignorante.

N.

Niais, Niaisement, Niaiseries, Niaiseries, Niaisement, Niais, Niais, Niaiseries, Niaisement.

O.

Ordures, Odeur de sainteté.

P.

Pamoison, Paillasse, Parade, héros de Parade, Parties honteuses, Parodie, style de Parodie, Pauvretés, Pathos, Paysan, Pédant, maussade Pédant, Plat, Platitude, Porte-faix, style de Porte-faix, Prosaïque, Prose rimée, Possédé, Psalmodie.

R.

Rapsodie, Ricochet de fourberies, Ricochet de banqueroutes, Ridicule, Roman, Roman insipide, Romanesque, imagination Romanesque, Révérend, Révérend père, Racoleur, Radoteur, vieux Radoteur.

S.

Savetier, Savetier du coin, Savoyards, Sentences rebattues, Sot, Sotte.

T.

Taquin, Taverne, petit-maître de Taverne, Tis-

su d'extravagances, Tissu de vieilles parades, Trivial, Trivialités, Tripot, Turlupinades.

V.

Vers barbares, Vers gothiques, Virago, Voix de Polichinel.

Choix de Phrases heureuses et élégantes de M. Geoffroy.

(Du 4 prairial an 10). Des couplets *décorés* des honneurs du *bis*.

(Du 28 fructidor an 10). Des déboursés de sentimens héroïques.

(Du 29 vendémiaire an 10). S'élever jusqu'à la tirade.

(Du 4 fructidor an 9). Les débris de la voix d'un acteur.

(Du 20 brumaire an 9). Des bouffées de comique.

(Du 16 floréal an 9). Racine est mon saint.

(Du 25 messidor an 8). L'enjouement fin et délicat qui fait rire l'esprit.

L'Ecole de Gauthier Garguille.

(Du 28 floréal an 10). Paysan de Normandie à moitié endormi.

Idem. Des bordées de pauvretés.

(Du 7 thermidor an 8). Il était possible d'avoir des grâces plus gracieuses, etc.

(Du 29 ventôse an 9). Un feu continuel et bien nourri de traits malins, et d'épigrammes piquantes.

(Du 19 floréal an 10). Une blonde aux grands yeux bleus *chargés de tendresse.*

RECETTE

Pour composer un Feuilleton.

Lisez le Vocabulaire, et prenez :

Mots : A, 3; B, 4; C, 10; D, 2; E, 4; F, 1; G, 1; H, 1; I, 2; L, 2; M, 1; N, 9; O, 1; P, 10; R, 6; S, 1; T, 3; V, 1;

Ajoutez 23 conjonctions, 24 particules, 25 adverbes, des points et des virgules *ad libitum*; mêlez le tout, tirez au sort, et écrivez.

L'INNOCENCE

L'INNOCENCE RECONNUE.

BONTE

DE M. GEOFFROY.

Il n'est que vous et moi qui valions quelque chose.

(*Le Méchant.*)

On crie à l'injustice, à la méchanceté, à la barbarie même, lorsqu'on prend la liberté d'observer que le physique d'un acteur ou d'une actrice n'est point d'accord avec son rôle. *Ce n'est pas sa faute*, dit-on; mais c'est toujours sa faute de se charger d'un personnage qui ne lui convient pas, et de n'avoir pas les qualités essentielles à sa pro-

fession (1). Mademoiselle Raucourt a joué le rôle d'Hermione avec beaucoup de *finesse*, d'*intelligence* et de *chaleur*. On peut lui souhaiter un organe plus avantageux, plus d'expression dans la figure, plus de noblesse dans la passion, et un peu plus de ce que mademoiselle Volnais a de trop; mais cela ne dépend pas d'elle, *ce n'est pas sa faute*, ce n'est qu'un malheur. Il est triste pour Dupont de s'être jeté, sans talent, dans la carrière du théâtre, *mais il y est enfin, il faut le plaindre et le supporter*. (Du 9 prairial an 9.)

Le *génie* du cit. Gardel semblait avoir *accaparé* toute la danse de la scène lyrique; cependant un rival ose aujourd'hui lui disputer les faveurs exclusives de Therpsicore; et, *quoique la modestie soit bien rarement un mérite*

---

(1) Voilà les principes; ils sont sévères, mais justes, et répondent victorieusement aux méchans qui accusent M. Geoffroy de passer souvent les bornes de la critique. Voyez, d'ailleurs, comme en rappelant la règle, il s'en écarte aussitôt par bonté d'ame. « Mademoiselle Raucourt n'est » pas *assez jeune*, mais *ce n'est pas sa faute*; Dupont n'a pas de talent, mais *il faut le plaindre et le supporter*. » M. Geoffroy peut s'écrier, comme Despréaux : « Voilà ce que l'on dit, et que dis-je autre chose ?

auprès des femmes, (1) je ne crois pas que le cit. Gardel doive se reposer entièrement sur l'humilité du cit. Milon, ni *se laisser endormir aux hommages flatteurs* de son épître dédicatoire. — Le cit. Milon *s'est même oublié un moment* dans la dernière phrase : faiblesse excusable à la fin *d'une épître aussi pénible.* « Ne voyez, dit-il, dans l'hommage de cet » essai, que le tribut de l'amitié et de la re- » connaissance que l'*émule* doit à son maître.» *Emule* n'est pas ici le mot propre; ce *terme orgueilleux* se trouve en contradiction avec tout le reste de l'épître (2); et c'est peut-être par l'effet d'une erreur typographique qu'on a mis *émule* au lieu de *disciple.*(Du 4 fructidor an 8).

Lefranc, dans son discours de réception à l'Académie française, parla contre les gens de lettres. « Il crut, dit Laharpe, que cette

---

(1) Le galant professeur ne laisse jamais échapper l'occasion de prouver son attachement et son respect pour le beau sexe.

(2) Si Gardel suspecte la bonne-foi des *hommages flatteurs* du cit. Milon, si ces deux artistes ne vivent plus en bonne intelligence, certes l'on ne pourra pas accuser M. Geoffroy d'en être cause; car son article est évidemment dicté par cet esprit de paix et de concorde, qui règne dans ses écrits et ses discours.

» levée de bouclier, faite au milieu de l'Aca-
» démie, l'intimiderait elle-même, et que
» ce triomphe au Louvre lui donnerait du
» crédit à Versailles, dans un moment où les
» gens de lettres étaient fort mal avec la
» cour ». Voilà des jugemens téméraires que Laharpe, *en conscience*, n'aurait pas dû publier. Lefranc a parlé en 1760, en pleine Académie, comme Laharpe parle aujourd'hui au Lycée. Il y avait alors un grand mérite à s'exprimer avec cette franchise; il n'y en a aujourd'hui aucun; et, *si je n'avais pas plus de charité que Laharpe* (1), *je pourrais prêter à sa* conversion *les mêmes motifs qu'il a* pieusement *supposés à la levée de bouclier de l'auteur de Didon.*

« Feu M. le prince de Conti, dit Beau-
» marchais, me porta le défi public de mettre
» au théâtre ma préface du *Barbier de Séville*,
» *plus gaie*, disait-il, *que la pièce.* J'accepte
» le défi; je compose cette *Folle journée*,
» qui cause aujourd'hui la rumeur; il daigna
» la voir le premier. C'était un homme d'un
» grand caractère, un prince auguste, un

(1) Le pauvre homme! C'est un véritable agneau: et on le dit méchant? O tems! ô mœurs!

» esprit noble et fier. Le dirai-je ? Il en fut » content ». *Je ne conçois pas que* Beaumarchais, homme d'esprit, imite ici la sotte vanité de madame de Sévigné, dont tout le monde s'est moqué. Assurément, *on ne peut pas douter que le prince de Conti ne fut le plus grand homme de son siècle, puisqu'il fut content de Figaro. Que la vanité rend bêtes!* (1)

Le bruit s'était répandu que le cit. Prévost d'Irai était *un* des *principaux auteurs* d'Arlequin débutant à Bergame ; il a fini par en abandonner toute la gloire au cit. Philippon-la-Magdelaine, et il ne lui a pas fait un grand sacrifice : *peut-être a-t-il jugé qu'il n'était pas décent qu'un professeur de littérature et d'his-*

---

(1) *Que la vanité rend bêtes* ! Et la méchanceté donc ? Les ennemis de M. Geoffroy pensent qu'ici ses intentions *malévoles* ont fourvoyé sa dialectique. Selon eux, Beaumarchais n'a pas voulu dire, et n'a pas dit que le prince de Conti était le plus grand homme de son siècle, parce qu'il fut content de *Figaro*, mais que la pièce de *Figaro*, qui excitait la *rumeur*, avait obtenu l'approbation du prince de Conti, homme d'un grand caractère, d'un esprit noble et fier ; et Beaumarchais en concluait, au moins tacitement, que sa pièce n'était pas seulement une *folie burlesque*.

toire, dans une école centrale de Paris, fit des Arlequinades (1).

---

(1) Nous croyons inutile de faire remarquer combien cet article est délicat, honnête et généreux. Publier le nom d'un auteur qui croit, pour ses intérêts et ceux de sa famille, devoir garder l'anonyme, c'est un de ces traits familiers à M. Geoffroy, qui décèlent toute la bonté de son cœur et toute l'étendue de sa charité chrétienne.

GÉNÉROSITÉ

DE M. GEOFFROY.

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
(LA FONTAINE.)

LA *Pupille*, très-jolie pièce de Fagan, a été traitée *avec une extrême rigueur* par Laharpe, dans son *cours de littérature*. Le tuteur l'impatiente avec sa modestie : *cette vertu n'est peut-être pas de la connaissance du Critique.* (1) (Du 23 prairial an 9.)

(1) On connaît les débats littéraires qui ont eu lieu entre M. Geoffroy et M. Laharpe ; on sait aussi quelle était la situation où se trouvait ce dernier à l'époque où M. Geoffroy fit cet article sur *la Pupille* : *Les bonnes gens et les esprits superficiels* furent indignés de cette phrase ; ils trouvèrent qu'il y avait de la lâcheté et de la bassesse à attaquer un homme dans le malheur, un homme réduit à l'impuissance de se défendre, et à l'attaquer sur un point absolument étranger à la critique littéraire. Mais qui ne sait pas que M. Geoffroy étend sa juridiction sur les qualités personnelles des auteurs, et que c'est un des droits dont l'exercice est le plus selon son cœur ?

SENSIBILITÉ

DE M. GEOFFROY.

Un papillon souffrant lui fait verser des larmes.

(GILBERT.)

La mort de ce pauvre Dumoustier est une bonne fortune pour les Lycées ; ils célèbrent à l'envi sa mémoire, et s'abandonnent depuis quelque tems aux lugubres délices du genre sentimental : prose, vers, musique, tout est employé dans ces fêtes funèbres ; il n'y manque que le catafalque, le grand deuil et les *pleureuses*. L'affluence était telle, il y a huit jours, au Lycée de Paris, qu'il ne m'a pas été possible d'entrer ; on s'étouffait à la porte ; il est probable qu'aucune des pièces de Dumoustier n'a jamais attiré un si grand concours de monde. *Ces honneurs excessifs, rendus à un mort, ne prouvent autre chose que les prétentions des vivans :* nos petits poëtes, nos petits auteurs croient que l'éclat

de cette apothéose réjaillit sur eux... Et cette partie du public *qui aime à se parer d'une fausse et ridicule sensibilité*, seconde bonnement leur petite ambition. (1) *Il y a des gens qui conçoivent une meilleure idée d'eux-mêmes, quand ils ont répandu quelques larmes dans un Lycée.* — Le cit. Legouvé a lu une *très*-longue pièce de vers. — Son organe est *très*-propre aux oraisons funèbres : *il est impossible d'avoir un son de voix plus sépulchral ;* au défaut de ses vers, *sa déclamation a porté le deuil dans toutes les ames.* Cette lugubre séance ne pouvait pas être mieux terminée. (2) (Du 10 floréal an 10).

---

(1) M. Geoffroy a un si grand fonds de charité chrétienne, qu'il prête toujours, aux actions de son prochain, les motifs qui dirigent les siennes.

(2) Et l'on ne pouvait rendre compte, d'une manière plus digne et plus sentimentale, des honneurs funèbres rendus à la mémoire d'un honnête homme dont la fosse était à peine fermée.

MODESTIE

DE M. GEOFFROY.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.
(SALOM.)

J'ESPÈRE que *le Journal* des débats, si le public lui continue sa faveur, *sera, pour la postérité, un monument très-curieux* de l'histoire *littéraire, morale* et *philosophique* de notre siècle. (Du 14 fructidor an 9.)

Nous sommes, dans l'empire des lettres, *une centaine peut-être d'admirateurs de Racine*, d'autant plus *religieux* que ses beautés sont des mystères. (Du 16 floréal an 9.)

Vive un faiseur d'opéra (Hoffmann) qui donne des leçons à un professeur (M. Geoffroy)! *La basse-cour* des Journalistes (1) *s'égosille* à crier : *Benè, benè respondere! Les bonnes gens*, toujours les premières dupes, disaient

(1) *La basse-cour des Journalistes* ! M. Geoffroy, un peu d'égards pour cette *basse-cour* : vous logez tout auprès ; si vous jetez des pierres dedans, elles iront, par ricochet, casser vos vîtres.

avec inquiétude : (1) cela est fâcheux ; *il ne sait donc pas un mot d'histoire.* (2) Nous verrons comment il se tirera de là.

J'avoue que j'ai ri moi-même (3) des *gasconades* et de la *jactance bouffonne* de mon maître d'histoire : cette *mascarade* d'un *écolier*, travesti en *pédant*, nous a paru plaisante (4) ; mais le jeu a duré trop long-tems : je vais souffler sur le *château de cartes* du cit. Hoffmann (5), *et renverser sur la tête de ce petit géant*, la pile de *bouquins poudreux*

---

(1) Oui, Messieurs, *les bonnes gens* commençaient à douter de l'infaillibilité de M. Geoffroy ; il y en a même qui, depuis sa réponse, doutent plus fort que jamais. Pauvre humanité !

(2) Les *bonnes gens* assurent n'avoir point parlé d'une manière si absolue ; mais les *bonnes gens* sont si ridicules! M. Geoffroy peut, sans remords, leur prêter cette petite *niaiserie*.

(3) *Ecrivez qu'il a ri*, afin de confondre les *méchans* qui assurent que l'austère professeur ne rit jamais.

(4) Quelle bonté d'ame ! Un autre professeur aurait trouvé fort mauvais qu'un écolier s'avisât d'empiéter sur les droits du maître, et de se travestir en pédant : M. Geoffroy ne s'en fâche point ; au contraire, sa caricature lui paraît plaisante : nous sommes parfaitement de son avis.

(5) En effet, M. Geoffroy a soufflé, et vos argumens, seigneur Hoffmann, ont disparu comme le sable que dis-

qu'il avait entassés pour m'escalader. (1) Ici un *œil avide* (2) cherche des détails sur

---

perse le souffle de l'aquilon. Adrien n'est plus le vainqueur des Parthes ; ce n'est plus un guerrier digne des éloges du valeureux Trajan, et choisi par ce grand Empereur pour lui succéder : c'est un lâche, le professeur l'a prouvé, *Crévier à la main :* il est vrai que, si vous eussiez cité Crévier, le Professeur vous eût envoyé à l'école ; mais ce qui serait blâmable dans un écolier, est très-louable dans un maître.

(1) *Escalader* est le mot : M. Geoffroy est le véritable Jupiter de la littérature ; pour atteindre jusqu'à sa hauteur, il faut entasser *Pélion* sur *Ossa*.

(2) Je fus invité à un petit déjeûner de famille, deux jours après la première représentation de *la Grande ville* ; on s'occupait peu du thé, du café, et beaucoup du Journal des Débats et de son illustre rédacteur. *Le papa, la maman, la grand'tante* et *la petite-fille* avaient vu la *famosa Comédia* ; mais la *petite fille* et *la grand'tante*, et *la maman* et *le papa* attendaient, pour en dire leur avis, que l'oracle eût parlé ; et l'on discourait ainsi, en attendant : — *Le papa* : « J'aimais beaucoup Fréron, » c'était un garçon d'esprit ; il disait des injures à tout le » monde, je le retrouve mot pour mot dans M. Geoffroy : » c'est agréable ! » — *La petite fille :* « Il y a toujours, » dans ses articles, quelque chose pour les enfans : il parle » souvent de *niaiseries* et de *puérilités* ; c'est amusant ! » — *La maman* : « Il médit du *tiers* et du *quart* ; mais la » sainte colère qui ne le quitte jamais, me réjouit fort,

la *famosa Comedia*. Voyons ce que le rédacteur dira de cette pièce, qui fait tourner la tête aux habitans de la grande ville. *O surprise! ô douleur!* (1) Rien, ou presque rien.....

» et le sel de ses épigrammes m'ouvre l'appétit : c'est dé-
» licieux ! » — *Un militaire* : « Il mêle, dans presque tous
» ses articles, le sacré au profane, et ce mélange a quelque
» chose de piquant pour un grenadier ; d'ailleurs sa plume
» est féconde en expressions militaires, qui me font illu-
» sion : en les lisant, je crois être au corps-de-garde,
» (à part) et même quelquefois ailleurs : c'est divin ! »
— *La grand'tante* : « S'il salit son feuilleton par les images
» du vice et de la débauche, c'est pour mieux dévoiler
» toute la turpitude de nos mœurs. — *La petite fille* :
» Et pour l'instruction des jeunes demoiselles. » — *La
maman* : « C'est un homme respectable. » — *Le militaire* :
» C'est un vert gaillard. » — *La grand'tante* : « C'est
» un saint homme. » — *Le papa* : « *C'est un homme*,
» *ah !... un homme.... un homme enfin.... qui, comme
» du fumier, regarde tout le monde.* » — Heureux Geoffroy ! vous êtes l'amour de tous ; depuis les petites filles jusqu'aux grandes tantes ; depuis l'abbé jusqu'au militaire, et depuis les vierges du Seigneur jusqu'aux prêtresses de Vénus !

(1) O surprise ! ô douleur ! ou plutôt, ô désastre ! ô désespoir ! Rien, ou presque rien !..... Le professeur a eu la migraine, la colique, la fièvre ; une voiture l'a renversé, il est estropié, mourant, mort ! — Non, Mon-

Combien de lecteurs vont *jeter le journal, de dépit ! Combien le mettraient en pièces, s'ils ne craignaient de dépareiller leur collection !* Il est triste pour moi de tromper *une attente aussi vive que juste.*

---

sieur ; non, Madame ; non, Mademoiselle ; rassurez-vous, M. Geoffroy se porte bien..... Il se porte bien ? Ah ! le pauvre homme ! — Qui donc l'a empêché de nous dire ses petites drôleries....? La foule ! La foule ? Voyez l'incivilité.... Autrefois la foule était honnête, polie, respectueuse ; elle se rangeait pour faire place à un professeur.. Aujourd'hui elle étoufferait M. Geoffroy sans pitié, ni remords. J'ai toujours soupçonné la foule d'être philosophe.... Il fait fort bien de l'éviter..... Mais bon Dieu ! qu'allons-nous devenir aujourd'hui ?... Attendre encore deux jours pour avoir une opinion à soi sur la *Grande ville*!.. cela est désolant, dit la *maman*; — Je n'en déjeûnerai pas, dit la *tante* ; j'en aurai une indigestion, dit la *petite fille* qui avait déjeûné... Dans mon dépit, je suis bien tenté de jeter le journal au feu, dit le *militaire*... Dépareiller ma collection ! s'écrie *le papa*.... un *ouvrage qui sera, pour la postérité, un monument très-curieux de l'histoire littéraire, morale, politique, philosophique et religieuse de notre siècle*.... Qui dit cela ?..... M. Geoffroy lui-même, et vous le savez : *Cet oracle est plus sûr que celui de Chalcas.*

GALANTERIES
DE M. GEOFFROY.

Des chevaliers français tel est le caractère.

Toutes les plaisanteries sur la disgrace des maris, sur l'infidélité des femmes, n'ont plus de sel, ni même de sens; *toutes les femmes sont des maîtresses qu'on peut garder plus ou moins long-tems.* (1) Aujourd'hui la coquetterie des femmes *s'adresse plus aux sens qu'à l'imagination.* (Du 25 messidor an 8.)

Si les femmes n'allaient elles-mêmes au-devant de la séduction, il n'y aurait pas de séducteurs (2). (Du 14 nivôse an 9.)

Quelle femme résiste à une romance chantée par un Troubadour? (Du 5 pluviôse an 9.)

(1) *Toutes*! Cela doit paraître bien fort, et sans doute M. Geoffroy en peut citer au moins *une* qui fait exception; mais, si cette femme *unique* ne réclame point contre la proscription générale, quelle autre femme osera élever la voix en faveur de son sexe?

(2) M. Geoffroy sait cela par expérience.

Les femmes qui viennent en grand nombre aux leçons de Laharpe, ne suivraient pas long-tems un maître qui garderait dans sa marche un ordre didactique; *il faut les conduire dans des sentiers irréguliers*, qui leur offrent sans cesse de nouveaux points de vue, et qui réveillent leur imagination par la variété des spectacles : quelque grave et solide que soit l'esprit de nos savantes, elles conservent toujours quelque chose *de la légèreté naturelle à leur sexe; et le galant professeur*, qui sait que la méthode n'a pas beaucoup de charmes pour ses écolières, *se conforme à leur goût, et ne suit aucun plan.* (Du 10 pluviôse an 9.)

On ne rencontre que des *Turcarets*, libertins par ton, avares par nature, prodigues par vanité, protecteurs des arts et des talens, uniquement pour se mettre à la mode, mais qui, au fond, ne savent pas distinguer Rhodes d'avec les ménestriers de la Courtille, et Garat d'avec les chanteurs du Pont-Neuf. — Ces originaux sont en force par-tout; ils donnent le ton; *ils accaparent l'opinion des femmes qui vont au solide.* (1)

(1) Des femmes qui vont au *solide!* expression heureuse, dont M. Geoffroy fait un emploi plus heureux encore.

Les

Les femmes sont plus ambitieuses qu'on ne pense ; tout ce qui leur montre l'étendue de leur empire, flatte en secret leur orgueil ; occupées en apparence de choses frivoles, *elles n'oublient jamais le solide* ; mais, comme leur influence politique et morale est moins sensible, parce qu'elle est plus indirecte, elles savent gré aux écrivains officieux qui veulent bien prendre la peine de leur en révéler les secrets. Elles ressemblent à ces princes qui ne connaissent point les bornes de leur domination, et auxquels on peut faire croire aisément que le monde entier leur est soumis, et que les autres Rois ne sont que leurs vassaux. Les auteurs qui leur parlent de leur puissance, leur paraissent toujours plus raisonnables et plus véridiques, à mesure qu'ils sont plus galans. (1)

Elles dispensent l'écrivain qui les loue, de toute mesure (2) *et de toute délicatesse ; il lui suffit d'ouvrir le dictionnaire des éloges, et de*

---

(1) Aussi, M. Geoffroy est-il l'idole du beau sexe : il est si véridique, et sur-tout si galant !

(2) Même M. Geoffroy ; et il use largement de la dispense : nous espérons qu'elles ne se plaindront *ni de sa retenue, ni de sa délicatesse.*

compiler des fadeurs ; elles supposent qu'il a dans le cœur tout ce qui manque à son esprit : pourvu que l'encens fume, et que le bruit des applaudissemens se fasse entendre autour *d'elles*, *elles* sont contentes. (Du premier germinal an 9.)

On remarque dans *le Faux-savant* quelques vieilles plaisanteries sur les femmes, qui ne sont plus de mode. *Depuis que les femmes sont déhontées* (1), les épigrammes qu'on leur décoche, n'ont plus de pointes ; *de même que les railleries contre les prêtres ne valent plus rien, depuis que les prêtres sont pauvres.* (Du 5 floréal an 9.)

Un Musulman est moins embarrassé de vingt femmes, qu'un Chrétien d'une seule. (2) — *Lorsqu'on a deux femmes, on les oppose l'une à l'autre ; pendant qu'elles se font la guerre, on a la paix :* deux femmes dans un ménage sont comme deux factions dans un état, qu'il est aisé *de tenir en respect par leur haine mutuelle* (3) (Du 15 messidor an 9).

---

(1) Expression polie et galante, même pour un professeur de Rhétorique.

(2) Et chacun sait que M. Geoffroy est chrétien.

(3) M. Geoffroy serait un gouvernant fort habile et

Que gagne-t-on à épier les femmes ? A quoi sert d'y regarder de si près, quand on ne peut rien voir ? *Le mieux est de les prendre telles qu'elles se montrent ; c'est à coup sûr leur plus beau côté.* — Pourquoi chercher à les connaître ? elles ne se connaissent pas elles-mêmes. Ces *gobe-mouches* métaphysiciens qui prétendent sonder tous les replis du cœur des femmes, sont encore plus *niais* que les *gobe-mouches* politiques, qui se piquent d'avoir la *clef des cabinets.* (Du 19 fructidor an 9.)

En général, les femmes sont extrêmes ; le gigantesque est plus dans leur goût que le naturel : *un Hercule est plus propre à les subjuguer, qu'un Adonis.* (Du 19 ventôse an 10).

On se plaint que le métier d'usurier ne vaut plus rien, depuis que les honnêtes gens s'en mêlent : *il y a aussi un autre métier que celui d'usurier, qui, dit-on, est tombé dans le discrédit par la même raison ; les honnêtes femmes se sont avisées de l'exercer* (1). (Du 14 messidor an 10.)

---

fort aimable ; il doit être un mari délicieux : que n'a-t-il deux femmes !

(1) Dans quel lieu honnête M. Geoffroy a-t-il entendu cet *on dit* ? il y va donc quelquefois.

Les femmes, en général, n'aiment point qu'on dévoile sur la scène leurs mystères, leurs intrigues, leurs travers ; elles connaissent cela beaucoup mieux que les auteurs eux-mêmes. *Pour les amuser au théâtre, il faut leur présenter quelque chose qui leur soit moins familier, des objets nouveaux, des honnêtes femmes* (1) *et de beaux sentimens.* (2)

---

(1) Euripides aussi s'est permis quelques traits malins contre la plus belle moitié du genre humain, mais ses traits étaient grossiers, désobligeans: ceux de M. Geoffroy ont tant de graces, de légèreté, de délicatesse, qu'on les prendrait presque pour des complimens ; bien des femmes s'y méprennent.

(2) Voyez l'article POLITESSE.

GAIETÉS ÉROTIQUES

DE M. GEOFFROY.

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

MADEMOISELLE Pingenet l'aînée est un peu froide, c'est dommage; *une portion du feu créateur* donnerait un nouveau prix à tant de beautés : heureux le Pygmalion qui fera ce prodige! (Du 18 ventôse an 10.)

Un jeu de mots n'est pas *ce crime heureux que le sexe ne pardonne qu'en invitant à le commettre* : il faut faire contre les femmes autre chose que des épigrammes, *pour mériter qu'elles encouragent le coupable.* (Du 13 prairial an 10).

Si Orosmane tue sa maîtresse, *c'est qu'il le veut bien* : il n'y a personne qui ne dise : *Qu'on me donne une Zaïre, j'en ferai un meilleur usage.* (1) (Du 29 messidor an 9.)

(1) Quel bonheur pour la jeune et belle Zaïre, si elle était tombée entre les mains du galant professeur! il ne l'aurait pas tuée.

Madame Scio a imaginé, dans Zoraïme, un coup de théâtre qu'elle seule pouvait faire réussir. Au moment où elle reconnaît, dans son amant, le plus cruel ennemi de son pays et de sa famille, lorsqu'elle voit entraîner au supplice cette victime intéressante qu'*elle* a *elle-même* livrée sans le savoir, sa douleur, parvenue au dernier excès, ne peut plus trouver de langage pour s'exprimer; elle pousse un cri qui retentit dans tous les cœurs, et tombe morte. Ce coup de théâtre est une combinaison assez juste: *Zoraïme*, dans un moment aussi terrible, ne peut plus trouver de paroles, ni de gestes, qui ne refroidissent la scène; et, par ce *trait* extraordinaire, elle la ranima encore. S'il m'est permis d'égayer un sujet aussi grave, par une comparaison badine, (1) *c'est ainsi qu'une femme sensible,*

(1) M. Geoffroy aurait grand tort de s'interdire les comparaisons graves ou badines, car il est également heureux dans toutes: celle-ci; celle de Pierre Corneille à une cuisinière Suisse; de Semiramis avec la fille d'un agioteur; d'Orosmane à un bourgeois de la rue St.-Denis, qui gronde sa femme, et mille autres non moins brillantes, non moins justes, prouvent que M. Geoffroy conserve encore les fleurs de la Rhétorique, qu'il a professée avec tant de distinction.

serrée de trop près, entre le plaisir et l'honneur, prend le parti de s'évanouir pour abréger le cérémonial de la défense. (Du 23 germinal an 9.)

Les scènes les moins bonnes d'*Amphytrion* sont celles de *Jupiter* et d'*Alcmène*. Le maître des Dieux n'avait pas ordonné à la Déesse de la nuit de mettre ses coursiers au petit pas, pour lui donner le tems de faire de longs discours. Ces subtilités, ces distinctions entre l'amant et le mari me paraissent peu *dignes* d'un *roué* tel que Jupiter, supérieur à ces vaines délicatesses, et qui savait mieux employer le tems ; *une nuit, signalée par la naissance d'Hercule, devait être tout entiere en action ; et*, dans le *vicaire* d'Amphytrion, je n'aime point à trouver un si grand discoureur. (Du 20 messidor an 10.)

Mlle. Gaussin aimait à faire des heureux, et la douce créature disait en souriant : *cela leur fait tant de plaisir, et à moi si peu de peine.* Ce n'est pas là, *j'en conviens*, une sentence morale, mais c'est un trait *précieux* de naïveté. (Du 17 messidor an 9.)

FACÉTIES RELIGIEUSES

DE M. GEOFFROY.

Il est avec le ciel des accommodemens.

(*Le Tartuffe.*)

Il y a plus d'*Oremus* dans l'*Abbe de l'Epée*, et la *Mère coupable*, qu'on n'en récite à la *paroisse* pendant *l'office du dimanche*. (Du 8 thermidor an 10.)

L'auteur de *Phœdor et Waldamir* a placé, exprès pour lui, dans la Sibérie un *Monastère*. Ce couvent, asyle de la paix, a répandu le trouble et le tumulte dans le parterre. — L'air modeste et *pénitent* des Moines, la contenance *dévote*, la barbe auguste *du révérend père Monvel*, supérieur du Monastère, n'en ont point imposé aux rieurs : *l'homme de Dieu* brave la tempête, etc. (Du 6 floréal an 9.)

Je voudrais pouvoir attribuer la *résurrection* de Phœdor et Waldamir, ce prodige plus étonnant encore que la résurrection

d'Arzeline, aux prières ferventes de l'abbé Monvel et de ses Moines; cependant *je suis forcé de reconnaître* qu'il n'y a rien de surnaturel dans cet évènement, et que *le doigt de Dieu n'y est pas.* (1) (Du 8 floréal an 9.)

Au lycée, un garçon de théâtre parcourt les différentes salles, et crie d'une voix forte : *La leçon du cit. Laharpe commence.* On se pousse, on se presse dans la chambre où se font les leçons; bientôt on voit sortir le professeur d'une petite pièce interdite aux profanes, *à-peu-près comme le prêtre de la sacristie : l'office littéraire commence.*

La messe n'a rien d'incompatible avec l'amour, et les amans y vont avec plaisir, surtout *à la messe des nôces.* (2) (Du 6 thermidor an 9.)

---

(1) Ces plaisanteries pourraient paraître impies et déplacées ailleurs que dans le feuilleton de M. Geoffroy; mais là elles n'ont rien que d'édifiant, de digne d'éloges; et l'illustre professeur les sanctifie par la pureté de son cœur, l'innocence de son esprit et la droiture de ses intentions. Nous savons que certains Jansénistes n'aiment pas à lui voir fourrer aussi souvent *le doigt de Dieu* dans les choses de ce monde, mais M. Geoffroy ne se pique pas de plaire aux Jansénistes, et il a raison.

(2) M. Geoffroy s'en souvient-il?

FLEURETTES

DE M. GEOFFROY.

Un dévot comme vous, et que par-tout on nomme...?
Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme...

(*Tartuffe*, act. III, scène III.)

TOURNONS nos regards vers *l'aurore nouvelle* qui commence à colorer l'horizon dramatique ; voyons *la rose du matin*, *la jeune Volnais*. (Du 29 prairial an 9.)

Une actrice de 15 ans, naïve, modeste, sensible, dont la voix est douce et touchante, dont les tons sont justes et vrais, qui récite avec intelligence, et dont la timidité même a de la grace; *c'est un bouton qui veut s'épanouir; il n'a besoin, pour éclore, que d'un souffle caressant ;* mais qu'il redoute les acclamations redoublées, la fureur des *bravo*, les transports d'une admiration précoce ; c'est un vent impétueux, c'est une espèce d'orage *plus propre à renverser la fleur naissante, qu'à développer les trésors de son sein.* (Du 16 floréal an 9.)

Les orages du solstice d'été ont épargné *cette tendre fleur*; la dent de l'envie n'a pu l'atteindre, *et le tranchant de la satyre s'est émoussé devant elle. Zéphire amoureux la caresse*, les regards du soleil la fortifient, et *la clémence* de l'air la nourrit. — *Sa tige fortunée croît et s'élève dans les jardins de Melpomène;* elle peut déjà se fier à un ciel moins doux : puisse son destin ne jamais démentir le bonheur de sa naissance ! (1) (Du 17 messidor an 9.)

Quand mademoiselle Volnais ne ferait que se montrer sans rien dire, ce serait toujours un avantage pour elle ; *avec seize ans*, de *beaux yeux et une figure intéressante*, paraître est un succès. (Du 10 messidor an 10.)

Mademoiselle Volnais jouait, dans *le Conteur*, la fille qu'on enlève, *et justifiait la témérité du ravisseur.*--Le public desire qu'on lui confie bientôt *un personnage plus important* et plus dans son genre, *où le plaisir de l'entendre se joigne au plaisir de la voir.* (Du 8 thermidor an 10.)

On nous dit qu'autrefois mademoiselle

---

(1) Jusqu'à ce jour le ciel a exaucé ces vœux d'un cœur tendre ; espérez, M. Geoffroy, espérez que l'avenir ne démentira pas le passé.

Gaussin était parvenue à rendre le parterre amoureux d'elle ; *mademoiselle Volnais lui succède dans une si belle conquête* : le parterre est, pour une actrice, un amant de la première importance, mais les amans ont deux grands défauts : *ils sont aveugles*, ils sont inconstans ; et, *si le parterre se montrait trop amoureux, je serais peut-être réduit aux tristes fonctions d'ami*, (1) *non par jalousie*, mais par intérêt pour la véritable gloire d'un jeune sujet qui promet trop pour qu'on puisse le gâter impunément. (Du premier fructidor an 10).

Rosalie (de l'Ecole des pères), est une fille *modeste, naïve et sensible* ; mademoiselle Volnais a parfaitement saisi ce caractère, *très-approprié à ses qualités naturelles : pour le bien rendre, elle n'a pas besoin d'être comédienne.* (Du 13 fructidor an 10.)

---

(1) M. Geoffroy craindrait d'être réduit aux *tristes fonctions d'ami*, près de mademoiselle Volnais : il en a donc de plus douces ? Est-ce indiscrétion, est-ce vanterie ? Malgré notre respect pour M. Geoffroy, nous sommes bien tentés de croire qu'il se vante ; si les soixante hivers qui pèsent sur sa tête, n'ont point refroidi son cœur, ils ont altéré la régularité de ses traits, et mademoiselle Volnais est assez jeune, assez jolie, pour mériter et recevoir des hommages moins suranués ; en amour, la Rhétorique d'un vieux professeur ne vaut pas celle d'un jeune écolier.

POLITESSE

DE M. GEOFFROY.

Cléon parle peu obligeamment ou peu juste, c'est l'un ou l'autre; mais il ajoute qu'il est fait ainsi, et qu'il dit ce qu'il pense.

(LA BRUYÈRE).

PHILOCTÈTE est un chercheur d'aventures, presqu'aussi fou que Don Quichotte, un *gascon* ridiculement amoureux de Jocaste. *Il semble que le pays et l'accent du cit. Lafond lui donnaient des droits incontestables sur ce personnage fanfaron.* (Du 26 brumaire an 9.)

Ne voyons-nous pas quelquefois *le public* prendre pour Lekain *un Orosmane de province* (Lafond); pour Molière, un aventurier *moitié bouffon, moitié bel esprit* (Beaumarchais? Ne prend-il pas tous les jours des cris pour du talent, des grimaces pour du sentiment, des sentences pour du génie, et *ma-*

dame Bouvillon pour une jeune coquette (Contat)? (Du 8 thermidor an 8.)

Madame Dugazon est une actrice plus difficile à ressusciter qu'aucune pièce. (Du 20 ventôse an 10.)

Mademoiselle Maillard jouait Andromaque, *le rôle d'Hécube paraît lui convenir davantage*; la voix, le jeu, le chant de mademoiselle Maillard s'accordent fort bien *avec la violence* du caractère d'*Hécube*, *qui créva les yeux au Roi de Thrace, et finit par être métamorphosée en chienne enragée.* (Du 24 germinal an 9.)

Le théâtre de l'Opéra est consacré aux illusions et aux prestiges; c'est-là qu'on voit Hécube, *cette vieille épouse de Priam, cette mère de cinquante enfans*, jouer le rôle de la jeune vierge promise à Curiace, et personne n'en est surpris, parce qu'on est dans le pays des enchantemens. *Le talent de mademoiselle Maillard me paraît plus convenablement placé dans Hécube.* (Du 20 vendémiaire an 10.)

Le *beau régal* pour les souscripteurs du journal de Paris, que les *noirceurs du cit. Palissot*, et les *sottises* du *caporal Trim*! Si ce prétendu caporal eût fait ses études ailleurs

qu'à *la taverne*; (1) s'il *savait lire, ce dont je doute fort* à sa manière d'écrire, je l'exhorterais à jeter les yeux sur les harangues de Cicéron : il y verrait que l'*honnête homme* ne compromet point sa dignité, en dévoilant *toute la turpitude d'un lâche ennemi*. — Mais le journal de Paris peut se passer des *articles de corps-de-garde*, que lui *fournit le caporal Trim*, et des épigrammes d'un certain G....., poète et marchand de vin, qui a conçu contre moi une aversion (2) extraordinaire, quoiqu'il n'ait rien autre chose à me reprocher que d'avoir été son maître.

Mademoiselle Pingenet cadette joue le petit rôle d'Amélie dans *le Concert interrompu*, et sa sœur celui de veuve : ces deux jeunes actrices

---

(1) Les hommes les plus distingués par leur naissance ou leur génie, les femmes les plus belles et les plus spirituelles de la cour se disputaient le plaisir de posséder le *caporal Trim*. Tous ces gens-là ne se doutaient guères que le chantre d'Al... eût fait ses études à la taverne, et acquis dans un corps-de-garde l'art de composer ces vers faciles et charmans, que tout le monde sait par cœur. C'est encore une découverte due au génie de M. Geoffroy.

(2) Puisque M. G... fait des épigrammes, il me semble qu'il a bien profité des leçons de son maître.

sont souvent employées, et travaillent beaucoup. Il faut, sans doute, attribuer à l'excès du travail l'espèce d'altération que j'ai remarquée dans les traits de la cadette. *C'est une fleur que le soleil a regardée de trop près. Mademoiselle Pingenet ainée soutient mieux la fatigue.* (1) (Du 17 prairial an 10.)

---

(1) Un homme de fort mauvaise humeur disait : « L'auteur d'un pareil article mérite cent coups de bâton. » Nous prîmes la liberté de lui observer que cet auteur était sexagénaire. — Notre homme répondit plus brusquement encore : « A cet âge, il est vrai, on peut être impunément » grossier et insolent ; mais il est des gens qui usent si » brutalement du privilège de leur âge, qu'on est tenté de » l'abolir. » Cet homme-là n'entend point raison : c'est un Suisse ; nous conseillons à M. Geoffroy de l'éviter.

APHORISMES

APHORISMES

POLITIQUES, MORAUX ET LITTÉRAIRES

DE M. GEOFFROY.

Un âne sur son sceptre à la main....

(LA FONTAINE.)

ON est toujours l'ennemi des gens de lettres, quand on leur parle le langage de la *raison* et de la *vérité* (1) (Du 11 fructidor an 9.)

Madame de *Sévigné* est plus aimable, quand elle se trompe, que les autres femmes quand elles ont raison. (Du 29 vendémiaire an 10.)

Le siècle où il y a le plus de bons pères, de bons maris, de bons amis, de bons citoyens, est aussi le *plus savant* et le *plus éclairé*. (2) (Du 4 germinal an 10.)

(1) Ceci explique comment M. Geoffroy s'est fait un si grand nombre d'ennemis ; on sait qu'il parle toujours aux gens de lettres le langage de *la raison*, de *la vérité*, et de *la politesse*.

(2) Rome, du tems de Camille, renfermait plus de bons pères, de bons maris, de bons amis, de bons citoyens, que du tems d'Octave ; donc *le siècle du vainqueur de Brennus fut plus éclairé que celui du proscripteur de Toranius et de Cicéron*.

Les tragédies de Racine ne sont pas de mauvais romans *enduits d'une double couche de vernis philosophique, vulgairement appelé* coloris. Racine n'a pas travaillé pour les sots (1). (Du 11 messidor an 10.)

L'auteur de la Fausse Duègne a gardé l'anonyme; sa modestie prouve assez qu'il n'est pas *auteur de profession* : ces messieurs ne renoncent pas si facilement à leur gloire; *ils sont plus fiers d'une bouffonnerie, d'une folie, que d'un poëme épique.* (2) (Du 7 messidor an 10.)

Il ne faut point que la critique, aussi dure que la loi de Sparte, condamne à mort un auteur dès sa naissance, parce qu'il n'est point parfaitement conformé, et qu'il n'annonce point un tempérament vigoureux (3.) (Du 5 pluviôse an 9).

---

(1) Il n'en est pas ainsi de Voltaire : les esprits superficiels prétendent que c'est pour cela qu'il donne tant d'occupation à M. Geoffroy.

(2) Ils sont même plus fiers de leurs bouffonneries, que d'un feuilleton, ouvrage aussi supérieur à un poëme épique, qu'un poëme épique est supérieur *à une folie.*

(3) Maxime candide et humaine, dont M. Geoffroy ne s'écarte jamais.

POUR.

Les lettres sont aujourd'hui plus protégées, *plus encouragées qu'elles ne l'ont jamais été*; et il n'y a plus d'écrivains. (Du 16 vendémiaire an 10.)

Aujourd'hui les *nourrissons* des Muses sont *mieux nourris* que du tems de Louis XIV. (Du 24 frimaire an 10).

CONTRE.

Traduction d'Horace par Daru.

Tu veux traduire Horace! Et, malheureux! sais-tu chanter? *Sais-tu aimer?* Te voit-on étinceler dans la joie d'un festin? Sais-tu animer des nymphes à la danse? Et de quel ton diras-tu :

Nunc est bibendum, nunc pede libero
Pulsanda tellus !....

Si tu ne sais rien faire de tout cela; *si tu n'es pas le favori d'une cour brillante et polie; si tu vis dans un siècle où* l'on ne rit plus que d'un rire faux, où l'on ne danse qu'avec scandale, et où *l'on ne trouve pas plus de Mécène pour protecteurs, que de Virgile pour amis*; *traduis Sénèque* : ou plutôt ne traduis rien : je ne t'en estimerai pas moins. (1) (Du 5 vendémiaire an 10.)

---

(1) Ne traduis rien, cher Daru, M. Geoffroy ne t'en estimera pas moins et tu ne travaillais que pour obtenir

Il n'y a aucun de nos petits poètes qui *approche, même de loin*, du mérite de Lamothe. (Du 7 nivôse an 10).

La pièce de Turcaret est l'image de la société; c'est *un ricochet de fourberies.* (Du 8 messidor an 10.)

Il n'y a point de *Croquesol* qui ne se croie meilleur compositeur que Durante, Lio et Pergolèze, *par la même raison qu'une femme laide se croit aujourd'hui plus élégante et mieux parée que n'était jadis la beauté la plus brillante du siècle de Louis XIV.* (Du 7 messidor an 10.)

Au théâtre, ce sont les lieux communs et les situations qu'on applaudit, jamais la beauté du plan et la *sagesse* de la conduite. (1) (Du 9 germinal an 9.)

L'amitié fraternelle est moins théâtrale

---

cette précieuse estime. — Ah! si le professeur m'en disait autant.... Je..... mais il m'attend à la traduction en français que je me propose de faire incessamment de sa version de Théocrite.

(1) Ainsi les situations intéressantes d'un drame ne résultent pas de la beauté du plan et de la sagesse de la conduite; vérité toute nouvelle, qu'il n'appartenait qu'à un professeur de proclamer. — On le prie d'indiquer la manière d'applaudir au théâtre la beauté du plan d'un ouvrage.

que cette autre amitié qui, n'étant pas commandée par la nature, est une vertu plutôt qu'un devoir. (1) *Oreste et Pylade seraient moins tragiques, s'ils étaient frères.* (Du 8 thermidor an 9.)

Au théâtre, on ne sait pas applaudir la nature. (Du 8 brumaire an 10.)

Le vainqueur *vrai* ou *faux* d'une *bicoque* telle que Troye, a de grandes obligations à l'Iliade. (Du 21 vendémiaire an 10.)

Lamothe, lorsqu'il écrivait en vers, *était un animal hors de son élément*, qui respirait avec peine. (Du 7 nivôse an 10.)

Ce n'est pas la peine d'enlever une fille,

---

(1) Voilà de ces choses qu'il est bon d'apprendre à une génération ignorante et présomptueuse, qui croit que l'amitié resserrée par les liens du sang, est, après l'amour, le sentiment le plus fort qui puisse unir les hommes. Si Pollux partageant l'immortalité avec Castor son frère, si Antigone se dévouant à la mort pour ensevelir Polinice, ont paru, jusqu'à ce jour, d'aussi grands, d'aussi intéressans modèles de l'amitié qu'Oreste et Pylade, c'est que, jusqu'à ce jour, on n'a pas remarqué combien un homme qui a tué sa mère, et à qui les Furies donnent deux ou trois attaques d'épilepsie par heure, est fait pour inspirer d'intérêt et de tendresse.

pour finir par le mariage. (1) (Du 7 messidor an 10.)

Quand on adore *Zaïre*, on est tout près d'aimer la *Pucelle*. (Du 7 fructidor an 9.)

Une coquette est presqu'aussi rare qu'un conquérant. (2) (Du 19 prairial an 10.)

Ayons des drames modernes et des têtes antiques. La coeffure à la grecque me plaît beaucoup ; mais les comédies à la grecque m'ennuient. (Du 8 nivôse an 9.)

Exiger de la vraisemblance dans une pièce poissarde, c'est demander de la raison en amour. (Du 18 thermidor an 8.)

Un drame est un mauvais roman, essentiellement grave, et *niaisement emphatique*, flanqué de sentences fort communes, et *plein de situations qui n'ont pas le sens commun*. (Du 27 nivôse an 9.)

La meilleure espèce de drames est celle qui est fondée sur l'héroïsme de la vertu, plutôt que sur l'extravagance des passions. (Du 4 thermidor an 9.)

---

(1) Nous conseillons aux mères de famille de se défier de ce petit libertin : s'il enlevait une jeune fille, ce ne serait pas pour l'épouser. ... ce serait pour.... Ah ! M. Geoffroy !

(2) A Paris sur-tout.

Quel est le chef-d'œuvre d'Italie qui nourrisse continuellement l'admiration ? (Du 7 messidor an 10.)

Le plaisir de la musique est une liqueur précieuse qu'il faut servir dans de petits verres. (Du 28 germinal an 8.)

Les *Italiens seuls* savent allier à la bouffonnerie, même la plus extravagante, cette originalité et cette vérité d'action qui constituent le comique. (Du 30 nivôse an 10.)

Elleviou ne peut être *dignement* représenté par un acteur de la Montansier ou du Vaudeville (1).

Les Allemands ont l'*imagination déréglée*, l'*esprit faux*; leur littérature, avant même d'être formée, est déjà décrépite; j'espère que

---

(1) De soi-disant puristes assurent que le mot est *convenablement*, attendu qu'*Elleviou* ne prétend point et ne peut prétendre *à la dignité*; et que, si M. Geoffroy eut parlé de l'empereur de Russie, il aurait dû dire que cet Empereur ne peut être *dignement* représenté par *Xavier* ou *Henry*; mais les puristes se trompent : et, si jamais les acteurs de la Montansier ou du Vaudeville s'avisaient de représenter *Alexandre-le-Grand*, M. Geoffroy se contenterait d'observer qu'un si fameux personnage ne peut être *convenablement* représenté par ces acteurs.

nos auteurs seront guéris d'aller fouiller dans ce *fumier.* (1) (Du 27 nivôse an 9.)

Nous sommes ici plus difficiles qu'on ne l'est à Londres. *Une nation uniquement occupée du commerce, juge des talens comme des autres marchandises, par le prix qu'ils coûtent.* Le danseur, ou le chanteur, qu'on paye le plus cher, est toujours celui qu'elle estime le plus. En général, les Anglais ont le luxe des arts, sans en avoir le goût; *ils croient que leurs guinées les dispensent de se connaître à ces brillantes frivolités, et même d'y prendre du plaisir.* Dans la comédie de Turcaret, on demande à ce financier s'il aime la musique? il répond : *je suis abonné à l'Opéra.* (1) (Du 23 vendémiaire an 10.)

Les musiciens croissent en Italie, comme les arbres dans nos *pépinières de Vitry.* (Du 25 nivôse an 9.)

Notre enthousiasme pour la danse, et la confusion des assemblées qui prive la société du charme de la conversation, *sont, à-peu-près, les deux plus grands griefs qu'on puisse*

---

(1) Ces deux articles prouvent que M. Geoffroy n'est pas cosmopolite.

nous reprocher aujourd'hui. (1) (Du premier prairial an 10.)

Le comédien Baron , homme à bonnes fortunes , pouvait traiter avec succès la femme galante ; mais il a raté *la coquette.* (Du 8 thermidor an 9.)

---

(1) Dira-t-on encore que M. Geoffroy est trop sévère ?

ANCIENS ET MODERNES.

Il avoue que les anciens, quelqu'inégaux et peu corrects qu'ils soient, ont de beaux traits.

(La Bruyère.)

Sur le chapitre des contes, la plupart des hommes sont des enfans. Nos graves anciens nous en ont débité qui sont mieux écrits, *mais non plus raisonnables que celui de peau-d'âne. Toute la mythologie, toutes les fables d'Homère, ne sont-elles pas des contes populaires, des allégories, quelquefois gracieuses, mais souvent grossières et triviales* ? (Du 17 messidor an 10.)

BLANC.

Le rôle de Monime exige une sensibilité exquise, qui puisse toucher, échauffer les spectateurs, sans le se-

NOIR.

Les statues des Grecs sont beaucoup plus nobles que leurs caractères dramatiques; leurs artistes ne savaient créer que des Dieux physiques; *leur ciseau était*

cours des mouvemens, des gestes, des cris; il faut renoncer à toute espèce de pantomime capable d'altérer *cette extrême décence, cette pudeur virginale et cette aimable dignité des mœurs grecques*, dont le poète a voulu donner le modèle dans Monime. — Monime est un mélange délicieux de douceur, de noblesse, de modestie et de décence : *c'est une figure dans le style grec.* (Du 22 floréal an 10.)

plus sublime que leur plume. Leurs héros tragiques sont des hommes ordinaires, toujours au niveau de leur situation, jamais au-dessus; ils excitent la terreur et la pitié, jamais cette admiration qui fait couler de si douces larmes. — Dans tout ce qui nous reste des tragiques grecs, on ne trouve qu'un seul exemple d'une vertu sublime et d'un grand caractère : Antigone, qui brave un tyran et se dévoue à la mort, *pour les motifs* de la religion et de la piété filiale; Hémon, son amant, qui la suit au tombeau. Voilà le seul couple héroïque que présentent les fastes dramatiques de la Grèce (1). L'héroïsme est

(1) Il nous avait paru, jusqu'à ce jour, que le dévouement d'Alceste portait ce caractère de vertu sublime et de grandeur, que M. Geoffroy ne reconnaît que dans Antigone et dans Hémon : le combat de générosité entre Oreste et Pylade nous semble aussi avoir quelque grandeur et quelque vertu; ces deux sujets appartiennent cependant aux *tragiques grecs* qui nous sont restés.

BLANC.

Mon plus fort argument pour croire aux commencemens de l'histoire de Rome, c'est que *les vertus héroïques des premiers Romains ne sont pas des choses qu'on invente.* (Du 20 vendémiaire an 9.)

NOIR.

beaucoup moins rare sur la scène française, que le sens commun : nous sommes rassasiés de héros, et nous ne serions pas fâchés d'y trouver quelquefois des hommes. (Du 10 thermidor an 10.)

Dans *le triple Engagement*, la soubrette fait aussi son épigramme, à l'occasion de nos modes nouvelles, empruntées des anciens:

Nous avons pris leurs ridicules,
Et nous leur laissons leurs vertus.

C'est bien là une épigramme de soubrette qui ne connaît ni les ridicules, ni les vertus des anciens. — Il n'y a rien, en effet, de plus respectable que les vertus de ces usuriers barbares qui, à coups de nerf de bœuf, forçaient leurs créanciers à payer un intérêt de 12 *pour cent par mois*; ce sont cependant là les vertus des Romains des premiers siècles de la République. (1) (Du 27 thermidor an 9.)

(1) Alors, que deviennent la pureté des mœurs de ces

Le théâtre s'accommode des idées religieuses, aussi bien que l'Epopée. Le législateur de notre Parnasse a dit, *un peu légèrement :*

> De la foi des Chrétiens les mystères terribles,
> D'ornemens égayés ne sont point susceptibles.

Qu'entend-il par des *ornemens égayés ?* Sans doute qu'ils n'ont point ce charme voluptueux de l'ancienne mythologie ; ils n'offrent point ces tableaux rians, ces scènes comiques que fournit à Homère la chronique scandaleuse de ses dieux ; mais la gaîté de ces ornemens convient-elle à la gravité du poëme épique, à l'austérité de la tragédie ? Mars et Vénus pris comme des oiseaux dans un filet; Vulcain clopinant, qui fait étouffer de rire tout l'Olympe ; *Jupiter qui gronde sa femme ;* Junon qui trompe *son mari* : voilà des ornemens égayés, dont l'Epopée peut absolument se passer. — L'enthousiasme religieux des

---

premiers siècles, la frugalité des hommes, la pudeur et la fidélité des femmes, la bonne-foi de tous dans leurs engagemens, le dévouement à la patrie, l'inviolabilité des sermens, et mille autres vertus qu'on prête à ces anciens républicains ? *c'était de barbares usuriers, donc ils n'avaient point de vertus.* Argument sans réplique, comme tous ceux de M. Geoffroy.

croisades est un sujet plus intéressant pour les modernes, que la colère d'Achille : la conquête de Jérusalem a plus d'attraits, pour les chrétiens, que la prise de Troye.

> Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
> Que le Diable toujours hurlant contre les cieux ;
> Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
> Et souvent contre Dieu balance la victoire !

Cela n'empêche pas que le Diable de Milton ne soit sublime ; que le *Satan* du Tasse ne soit *plein de chaleur* et d'énergie ; et, ce *qui va plus au fait*, que les Dieux du paganisme, pour l'intérêt *et l'effet* dramatique, ne soient fort au-dessous de ce Diable-là. Le paganisme abonde en images gracieuses ; mais les grands traits, les tableaux touchans, les *scènes déchirantes*, c'est dans le christianisme qu'il faut les chercher ; *il y a plus de vrai sublime dans Esther et dans Athalie, que dans Homère* (1). — Le Dieu, maître de ses bienfaits, qui choisit et réprouve à son gré, sans consulter les mérites, fait trembler

(1) Si M. Geoffroy eût vécu un siècle plus tôt, il aurait été un des premiers lieutenans de l'illustre Perrault, dans la fameuse querelle sur les anciens et les modernes : et Despréaux l'homérique aurait perdu la bataille.

la faiblesse humaine, et inspire la terreur à tous les mortels ; cela est bon pour l'auteur tragique : que la doctrine de la prédestination soit désolante, qu'importe ? elle est terrible, cela prête aux grands effets, et *les poëtes doivent être Jansénistes.* (1)

---

(1) *Les poëtes doivent être Jansénistes*, Homère ne l'était pas ; voilà pourquoi il manque de vrai sublime.

ARTS, ARTISTES.

Tu veux faire ici l'herboriste,
Tu ne fus jamais que boucher.

(La Fontaine.)

Néron, Burrhus, Acomat, Mithridate, Achille, Mardochée, Joad, sont des figures qu'on peut comparer, pour la beauté des formes et pour la vigueur de l'expression, à ces chefs-d'œuvre du ciseau grec, devant qui nos fameux artistes sont forcés de se prosterner, *malgré leur mépris pour l'antiquité, et leur confiance extraordinaire en leurs talens.* (1) (Du 22 floréal an 10.)

Maintenant les artistes sont froids, le public seul est passionné. (2) (Du 15 fructidor an 9.)

(1) Malgré cette confiance extraordinaire, nous n'avons jamais entendu les véritables artistes mépriser l'antiquité; mais, puisque M. Geoffroy le dit, il faut bien que cela soit.

(2) Maintenant les artistes sont froids: il suffit, pour s'en convaincre, de regarder l'Œdipe enfant, de *Chaudet*; la scène du déluge, de *Clodion*, le Bélisaire de *Gérard*, l'Ossian de *Girodet*, Phèdre et Hippolyte de *Guérin*, etc., tous ouvrages *à la glace*.

PERSONNALITÉS

PERSONNALITÉS.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.
(Boileau.)

POUR.

Dans l'ancienne comédie, on nommait les masques, licence grossière et dangereuse; mais, dans la moyenne comédie, les *noms seuls étaient supposés; les aventures étaient réelles, et Molière a souvent employé, avec succès, ce genre de comique, le plus piquant et le plus utile de tous.* (Du 25 messidor an 8.)

CONTRE.

Molière a-t-il pu baffouer, en plein théâtre, un citoyen connu, sans violer les lois de la société? — Voltaire blâme hautement le procédé de Molière, et je suis entièrement de son avis. (Du 4 germinal an 10.)

Le Vaudeville n'a pas manqué de s'emparer de la querelle qui vient de s'élever entre deux artistes, au sujet d'un tableau; il a même jugé le procès. *Une pareille comédie n'est qu'une satyre personnelle, que la grande publicité du théâtre rend plus terrible et plus sanglante.* (Du 15 fructidor an 9.)

BON GOUT

DE M. GEOFFROY.

Delphinum silvis appingit, fluctibus aprum.
(HORACE.)

LA flûte enchantée de Mozart était citée comme un ouvrage *enchanteur* ; mais il *n'enchantait* encore que les étrangers ; la nation française, très-susceptible d'enthousiasme, n'était point initiée à cet *enchantement.* (1) (Du 4 fructidor an 9.)

Quelques spectateurs ont eu le *cœur* assez bon pour applaudir les *hoquets* et les *convulsions* de Gabrielle de Vergy : *ceux-là peuvent s'embarquer, je les garantis à l'abri du mal de mer.* (Du 23 frimaire an 9.)

C'est une chose merveilleuse que la diligence avec laquelle les porteurs de billets donnés s'emparent de l'orchestre, du balcon, des galeries : *ce sont d'intrépides Cartésiens, et de grands ennemis du vide ;* dans un clin-

(1) M. Geoffroy conjugue le verbe *enchanter* d'une manière *enchanteresse.*

d'œil ils ont tout rempli ; *ce n'est pas, il est vrai, de matière subtile.* (Du 4 floréal an 10).

Le génie ne s'occupe que des métamorphoses de *la raison* : *la poésie* n'est que sa *dame d'atours*, et *l'imagination*, sa *marchande de modes.* (Du 8 prairial an 9.)

Les acteurs de la Troupe italienne, qui s'établit au théâtre de Monsieur, eurent d'abord un grand succès, et en auraient eu davantage, s'ils fussent venus dans un tems plus favorable *aux chansons* ; mais *l'orage révolutionnaire*, qui commençait à gronder, *formait une terrible basse* qui absorbait toute l'attention, et *la politique française nuisait à la période italienne.* (Du 15 prairial an 9).

Gilbert, pauvre poete, avait volé à *Corneille* le plan de *Rodogune.* L'honnête et modeste *Corneille* ne voulut pas même s'apercevoir d'un larcin, dont le larron n'avait pas su profiter. *Il imita la cuisinière suisse qui, voyant qu'un chien lui avait enlevé une pièce de gibier, se consola en disant qu'il n'avait pas emporté la sauce.* (1) (Du 11 prairial an 10).

---

(1) Cette comparaison est noble et dans des termes bien choisis ; mais elle ne nous semble pas tout-à-fait exacte : si Gilbert ne sut pas profiter de son larcin, probablement

Le mouvement est le principe de la vie, mais des mouvemens irréguliers et désordonnés sont des principes de mort ; la circulation du sang est nécessaire à l'existence, mais la fièvre tue. *C'est ainsi que le commerce devient un ricochet de banqueroutes*, et la fureur des fortunes subites, une ruine publique et une calamité universelle. (Du 21 thermidor an 10).

Ce qui doit sur-tout décider le succès d'*Adrien* (opéra), c'est un char attelé de *quatre petits chevaux gris-blanc, qui ont bien étudié leur rôle*, et qui se montrent très-bons acteurs, car *ils ne s'emportent point au-delà des règles de l'art.* (Du 10 nivôse an 10.)

Autrefois la critique désignait sous le nom d'*amphigouri*, des productions ridicules où il n'y avait ni esprit ni raison ; aujourd'hui, ce sont les auteurs eux-mêmes qui décorent leurs ouvrages de ce titre honorable. *C'est ainsi que le nom de* Sans-culotte, *donné d'abord, par dérision, à quelques zélés partisans de la loi agraire, fut adopté ensuite par ces mêmes hommes, comme le plus propre à caractériser les héros de l'égalité.* (Du 9 thermidor an 9.)

---

le chien de la cuisinière mangea le gibier, quoiqu'il n'eût pas la sauce.

J'ai découvert, depuis quelque tems, une nouvelle conspiration des auteurs contre la critique (1). On lui lance des traits sanglans sur tous les théâtres ; *on veut la détrôner* (2), sous prétexte de limiter son despotisme. *Tout l'empire poétique est insurgé*; enfin, il n'y a pas jusqu'aux aveugles des *Champs-Elysées* qui ne se consolent de l'indifférence et de l'avarice de leurs auditeurs, en criant contre la critique. *Imitons la générosité du Régent. Le Cardinal Dubois* (3) se plaignait à lui de l'*énorme*

(1) Une critique qui compare le grand Corneille à une cuisinière suisse, Gilbert à un chien qui dérobe une pièce de gibier, la fièvre à un *ricochet* de banqueroutes, les auteurs aux Sans-culottes ; qui s'arrête avec complaisance sur les *lavemens* de la duchesse du Maine, est une critique honnête, utile aux gens de lettres, à la gloire de l'Etat, et contre laquelle toute conspiration est un crime.

(2) *Détrôner la critique !* Elle a donc un trône ? Eh ! vraiment oui. M. Geoffroy occupe ce trône avec gloire et *douceur* ; c'est de-là qu'il donne ses ordres souverains pour faire *expédier militairement* les auteurs rebelles et conspirateurs : tous les jours, après boire, sa majesté se régale de ces bénignes expéditions ; c'est ainsi qu'elle se maintient en joie et en santé.

(3) Les ministres de la critique ressemblent, dit-on, beaucoup au premier ministre du Régent.

dépense que faisait en lavemens la duchesse du Maine, alors enfermée à la Bastille *pour conspiration*. *L'abbé*, répondit le prince, *elle n'a que ce plaisir-là; il faut le lui laisser*. Laissons aussi les rebelles et les conspirateurs lancer des sarcasmes sur les théâtres, qui sont pour eux de véritables bastilles, *où souvent on les expédie militairement*.

Les Mystères d'Isis, opéra. — Ces *mystères* annoncés depuis si long-tems, sont enfin *dévoilés* et *accomplis* : le sort de chaque pièce nouvelle est un *mystère*, mais il y avait, dans la destinée de cet *opéra*, quelque chose de bien plus *mystérieux* que dans tout autre ouvrage dramatique. Un chef-d'œuvre de musique, d'un genre tout-à-fait neuf, excitait depuis long-tems l'admiration de l'Allemagne; mais c'était encore un *mystère pour la France*. (Du 4 fructidor an 9.)

CALEMBOURGS

DE M. GEOFFROY,

Ex-professeur de Rhétorique au collège Mazarin, traducteur de Théocrite, auteur de la vie polémique de Voltaire, rédacteur en chef *du Feuilleton du Journal des Débats, etc., etc.*

Raisonnable ou non, tout s'en mêle.

Les calembourgs ne sont qu'un abus déplorable de l'esprit. (Du 28 brumaire an 10.)

A la seconde représentation de l'Iphigénie de Piccini, *mademoiselle Laguerre*, principale actrice, absolument ivre, *n'était plus Iphigénie en Tauride, mais Iphigénie en Champagne.* (Du 14 germinal an 10.)

Horace a été *mis en pièces* pour la commodité du musicien. (Du 20 vendémiaire an 9).

Tandis qu'un des plus aimables enfans de Thalie (Colin) se déclare le chevalier des *Horaces*, (opéra), d'autres auteurs, moins com-

plaisans, s'épuisent en railleries, tant bonnes que mauvaises, et font pleuvoir sur ce *salmi de Corneille* une grêle de quolibets et de calembourgs. (Du 25 vendémiaire an 9.)

Le Procès des poulardes de la Flèche et du Mans, ambigu lardé de couplets. — Il était assurément assez difficile de trouver, dans *Justinien* et dans *Cujas*, des raisons pour juger ce burlesque différend ; mais de graves jurisconsultes, aussi plaisans dans leur espèce que les poulaillers de la Flèche, *séduits sans doute par le fumet des pièces*, ont pris goût à cette cause *délicate*, et l'ont jugée très-intéressante *pour leur palais*. — Les poëtes qui, à l'envi des avocats, ont voulu instruire le procès des poulardes, sont devenus, en dernière instance, les *dindons de l'affaire*. Cependant on assure que le corps entier des *Dîneurs du Vaudeville* s'était *chargé de cette cause appétissante*. (1) (Du 23 floréal an 9).

Une pièce dans laquelle il y a du canon, (la Tour de Neustadt) ne pouvait guères manquer son coup. (Du 23 frimaire an 10.)

---

(1) Six calembourgs, et de la meilleure espèce, dans douze lignes ! Quelle heureuse fécondité ! La supériorité de M. Geoffroy ne peut être contestée dans aucun genre.

11, 76, 88, *vaudeville en un acte.* — On voit ici trois auteurs et trois numéros, ce qui forme *deux ternes* et *deux ternes secs.* (Du 23 floréal an 10.)

Je n'ai point encore pu *donner la Chasse au Méléagre champenois*, et les *Rivaux sans le savoir ont passé sans que j'en aie rien sû.* (Du 17 messidor an 10.)

Dans la comédie du *Menteur*, tous les rôles sont éclipsés par celui du menteur; on peut dire *qu'ils ne sont tous que les auditeurs des contes* de ce jeune étourdi. (Du 1er. messidor an 10.)

La pièce d'*Eugénie* est excessivement *froide, elle est jouée à la glace ; c'est*, comme on voit, *un excellent spectacle d'été.* (Du 20 messidor an 10.)

Les moines de Sibérie ont, comme les missionnaires du Canada, des chiens dressés à découvrir les voyageurs égarés dans les forêts; or, donc le père supérieur dit au moine (dans la tragédie de Phædor et Waldamir) : *Amenez avec vous ces animaux fidèles*, etc.; aussitôt le parterre sent la périphrase, et *rompt les chiens* par un orage de murmures, de huées et de sifflets. (Du 8 floréal an 9.)

Les femmes ne se sont pas pressées d'aller

voir Philoctète (tragédie de Laharpe), *pour l'amour du grec.* (Du 3 brumaire an 9.)

Les filles qui savent le moins de la géographie, *sont souvent celles qui font voir aux hommes le plus de pays.* Les femmes, en général, n'ont pas besoin d'étudier le globe, la connaissance du monde leur suffit, et *la moins savante fera perdre la carte au plus habile géographe.* (Du 15 prairial an 10.)

Les spectacles, pour leur intérêt même, ont besoin d'une *autorité supérieure* qui appaise leurs querelles. — Les artistes essentiellement voués à l'*harmonie*, sont souvent ceux dont l'ensemble offre le plus de *dissonance*; il leur faut un *batteur de mesure* pour les remettre *à l'unisson.* (Du 15 vendémiaire an 10.)

Il n'y a plus de doute sur la rentrée de Martin au théâtre Feydeau; aujourd'hui même il doit étonner le public *des traits de sa bravoure.* (Du 7 brumaire an 10.)

L'auteur du *faux Porteur d'eau* a trouvé, dans le frauduleux mélange de l'eau et du vin, une source intarissable de mauvaises plaisanteries. — Toutes ces pauvretés ont fort indisposé *le public*, qui, jusques-là, *avait mis de l'eau dans son vin.* (Du 21 messidor an 10.)

Dans une journée aussi décisive (la reprise d'*Esope à la cour*), on n'a probablement pas oublié de renforcer *la brigade des auxiliaires*, et certes, ils ont bien servi; il était juste de distribuer, après l'action, des prix militaires aux braves qui s'étaient signalés par les plus *grands coups de main*. (Du 16 thermidor an 10.)

Un mauvais plaisant, placé aux troisièmes loges, s'est imaginé qu'il pouvait profiter de la supériorité de son siége pour traiter le parterre *du haut en bas*; dans cette idée, le voilà qui étale avec complaisance un large mouchoir, etc. (Du 20 fructidor an 10.)

La pluie de feu qui réduit en cendres le palais d'Armide, est un des endroits les plus *brillans* de la pièce. (Du 12 messidor an 10.)

POÉSIES

DE M. GEOFFROY.

Anch' io son pittore.

IL n'appartient, dit-on, qu'aux poëtes de traduire les poëtes, et, d'après ce principe, on reprochait à M. Geoffroy, de n'avoir mis ni rime ni raison dans sa traduction de Théocrite (1). Nous allons démontrer l'injus-

(1) M. Z....., collaborateur de M. Geoffroy, et non moins poëte que ce grand homme, lui soumet humblement ses observations sur ce passage de la traduction de Théocrite : « O vous, dont les yeux sont l'*asyle des* » *Ris* et des Amours, Hélène, c'en est donc fait ! Vous » fûtes la plus belle et la plus aimable des filles, *l'hymen* » *a déjà dénoué votre ceinture*, etc., etc. » Il craint que ce passage ne paraisse d'un *coloris trop vif* à ceux qui feront réflexion que ce sont de jeunes vierges qui parlent. Cette image, il est vrai, est un peu voluptueuse, et pourrait faire naître des desirs charnels dans le cœur d'une jeune personne *dont l'hymen n'aurait pas encore dénoué la ceinture virginale :* mais M. Geoffroy se justifie comme le fameux citoyen de Genève : Jamais fille honnête, dit-il, n'a lu de poésies érotiques, et ce n'est pas pour les filles honnêtes que j'écris.

tice de ce reproche : M. Geoffroy est poëte et très-poëte. Nous ne citerons point, pour le prouver, ce vers apocryphe d'une tragédie plus apocryphe encore :

Le ministre sacré, non d'un Dieu, mais d'un homme,

mais nous citerons des versions charmantes de plusieurs poëtes français et étrangers.

TRADUCTION D'EURIPIDE.

Voulez-vous connaître l'*Andromaque d'Euripide ?* Elle dit *ingénûment* à sa rivale *Hermione*, qui veut la faire périr, parce qu'elle a eu un enfant de Pyrrhus :

Que feriez-vous *donc*, Hermione, si vous étiez mariée en Thrace, où les princes ont plusieurs femmes ? Voudriez-vous *donc* faire mourir vos rivales ? Vous seriez cause qu'on accuserait les femmes d'être *trop avides*..... Ah ! mon cher Hector, j'aimais vos maîtresses pour l'amour de vous ; combien de fois n'ai-je pas allaité vos *petits bâtards ?* (1) (Du 15 thermidor an 10.)

---

(1) *Petits bâtards !* Expression noble et tout-à-fait poétique : la répétition de la particule *donc* n'est pas

TRADUCTION DE THÉOCRITE.

Voici comme M. Geoffroy traduit le passage de la première Idylle où Théocrite dépeint les ornemens d'une coupe :

« On y voit un vieux pêcheur soulevant » avec peine un lourd filet, qu'il s'apprête à » jeter dans la mer.... Non loin du *maritime* » *vieillard* (1), une vigne *riante* (2) étale la » pourpre des raisins dont elle est chargée : » un enfant la garde, assis auprès d'un buis- » son. Autour de lui paraissent deux Renards ; » l'un, *s'élançant au travers de la vigne,* en ra- » vage le doux fruit ; *l'autre assiège*, avec ses

---

moins élégante et moins harmonieuse. Voilà comme il faut traduire, pour faire connaître le génie et l'éloquence des anciens poëtes.

(1) *Maritime vieillard* ! J'aurais préféré *aquatique vieillard* ; mais le goût du *terrestre professeur* est plus sûr que le mien ; d'ailleurs, La Fontaine appelle la mer, le *maritime empire* ; M. Geoffroy peut, *par analogie*, appeller son vieux pêcheur un *maritime vieillard.*

(2) *Une vigne riante !* Pourquoi M. Geoffroy ne ferait-il pas *rire* la vigne ? D'autres la font bien pleurer.

» ruses ordinaires, la *poche du petit garçon* (1), » *déterminé* à ne point *lâcher prise*, qu'il ne » lui ait dérobé son déjeûner. »

Dans la seconde Idylle, *Simèthe* dit, en parlant de *Delphis* assis au bord de son lit : « Je le prends par la main, et l'incline dou- » cement sur ma couche ; *bientôt nos corps* » *étroitement unis se communiquent une* » *chaleur brûlante..... Nous accomplîmes le* » *plus doux mystère de l'amour*, et nos plus » chers desirs furent comblés. » (2)

---

(1) *Petit garçon !* que cela est antique ! *Un Renard qui assiège les poches d'un petit garçon !* Cela est simple, naïf ; l'image, l'expression, tout est heureux, tout est poétique : le *petit garçon*, sur-tout, est bien dans le *style grec.*

(2) M. Z.... trouve le tableau de l'Hymen dénouant la ceinture virginale d'Hélène, *d'un coloris un peu trop vif*, et cela prouve que la pudeur de M. Z..... est facile à alarmer. Que dira-t-il donc de cette *Simèthe*, qui attire Delphis sur sa couche ; de l'union étroite et brûlante de leurs corps, et de l'accomplissement du plus doux mystère de l'amour ? Il s'empressera, sans doute, de jeter un voile sur ces amans effrontés : M. Geoffroy n'aurait-il pas dû lui épargner cette peine ?

TRADUCTION D'UN POÈTE ITALIEN.

Tu vas être ma marmotte,
Tu seras mon sapajou.
.....
O ma charmante meûnière,
Tu m'as moulu le cerveau,
Tu me réduis en farine,
Tu me pétris en gâteau;
Tu me cuis à la sourdine;
Et m'avales d'un morceau.

(Du 18 fructidor an 9.)

TRADUCTIONS DE POÈTES FRANÇAIS.

Originaux.	*Versions de M. Geoffroy.*
Être aimables, *sensibles*, belles, Voilà les femmes d'aujourd'hui. (Vaudev. de Papirius.)	Être aimables, *sans être* belles, Voilà les femmes d'aujourd'hui. (Du 15 messidor an 9.)
Air : *Tous les Bourgeois de Chartres.*	Air : *Tous les Bourgeois de Chartres.*
Ma mère était fruitière; Ma grand'mère, dieu merci, Ainsi que feu' ma mère, Etait fruitière aussi. De mère en mère ainsi Ça r'monte à la première; Et puisqu'un jour Eve a vendu	Fruitière était ma mère, Et ma grand'mère aussi; Ma bisayeule, dieu merci, Etait aussi fruitière: Ainsi, de mère en mère, Remontant jusqu'à la première, *Eve, puisqu'elle a vendu*

A

Originaux.	*Versions de M. Geoffroy.*
A son homme l'fruit défendu, C'est qu'elle était fruitière.	*A son époux le fruit défendu, Etait aussi fruitière.* (1)
(*Fadet chez lui*, opéra vaud.)	(Du 24 frimaire an 9.)

---

(1) M. Geoffroy a dit que ses traductions font perdre à l'original quelques agrémens de l'élocution, mais qu'il conservait précieusement la pensée. — En effet, dire des femmes qu'elles sont *aimables, sensibles et belles*, ou qu'elles sont *aimables sans être belles*, n'est-ce pas dire la même chose en d'autres mots, et conserver précieusement la pensée de l'auteur? Quant aux agrémens de l'élocution que M. Geoffroy craint de faire perdre aux originaux, il a tort; il connaît parfaitement les équivalens: les vers que nous venons de citer, et mille autres, en sont la preuve.

RÉMINISCENCES

DE M. GEOFFROY.

» On le voyait sans cesse écrire, écrire
» Ce qu'il avait jadis entendu dire,
» Et nous lassait, sans jamais se lasser. »

(VOLTAIRE.)

La foule innombrable *des sots fut*, dans tous les tems, *le patrimoine des gens d'esprit.* (Du 11 messidor an 8.)

Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs.

(GRESSET dans *le Méchant.*)

Dans Sémiramis, le Grand-prêtre et les Mages ont un air pénitent, et répandent sur le théâtre *une odeur de sainteté.* (Du 29 prairial an 9.)

Odeur de saint se sentait à la ronde.

(VOLTAIRE, *Pucelle d'Orléans.*)

Les auteurs qui lisent leurs ouvrages chez les fournisseurs, chez les banquiers, chez les agens de change, vont leur demander humblement des passeports pour la postérité, *mais ils ne parviennent pas toujours à leur adresse.* (Du 29 prairial an 9.)

Je crains que votre ode, à la postérité n'arrive pas à son adresse. (*Voltaire à J. B. Rousseau.*)

M. GEOFFROY.

Si la Phèdre de Pradon avait balancé sur le théâtre celle de Racine, l'impression régla bientôt le rang de l'une et de l'autre. Pradon, selon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface insolente; sa pièce, tant vantée par sa cabale et par lui, tomba

VOLTAIRE.

Comme le succès passager des représentations d'une tragédie ne dépend point du style, mais des acteurs et des situations, il arriva que les deux *Phèdres* (celles de Racine et de Pradon) semblèrent d'abord avoir une égale destinée, mais l'impression régla bientôt le rang de l'une et de l'autre. Pradon, selon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface insolente, dans

M. GEOFFROY.

dans le mépris qu'elle mérite ; et , sans la *Phèdre* de Racine, on ignorerait aujourd'hui que Pradon en a composé une. — Mais d'où vient une distance si prodigieuse entre ces deux ouvrages ? La conduite en est à peu près la même ; *Phèdre* est mourante dans l'une et dans l'autre ; Thésée est absent dans les premiers actes ; il passe pour avoir été aux Enfers avec *Pirithoüs ; Hyppolite*, son fils, veut quitter *Trezène* ; il veut fuir *Aricie* qu'il aime ; il déclare sa passion à *Aricie*, et reçoit avec horreur celle de *Phèdre* ;

VOLTAIRE.

laquelle il traitait ses critiques de malhonnêtes gens, sa pièce, tant vantée par sa cabale et par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite ; et, sans la *Phèdre* de M. Racine, on ignorerait aujourd'hui que Pradon en a composé une.

Mais d'où vient *enfin* cette distance si prodigieuse entre ces deux ouvrages ? La conduite en est à peu-près la même. Phèdre est mourante dans l'une et dans l'autre ; Thésée est absent dans les premiers actes ; il passe pour avoir été aux Enfers avec *Pirithoüs*. *Hippolyte*, son fils, veut quitter *Trezène* ; il veut fuir *Aricie* qu'il aime ; il déclare sa passion à *Aricie*, et reçoit avec horreur celle de *Phèdre* : il meurt du même genre de mort, et son gouverneur fait le récit de sa mort. Il y a plus : les personnages des deux pièces, se

M. GEOFFROY.

il meurt du même genre de mort, et son gouverneur fait le récit de sa mort. Il y a plus ; les personnages des deux pièces, se trouvant dans les mêmes situations, disent presque les mêmes choses ; mais c'est-là qu'on distingue le grand homme, et le mauvais poëte : c'est lorsque *Racine* et *Pradon* pensent de même, qu'ils sont plus différens. En voici un exemple bien sensible ; dans la déclaration *d'Hyppolite* à *Aricie*, *Pradon* fait ainsi parler *Hyppolite* :

VOLTAIRE.

trouvant dans les mêmes situations, disent presque les mêmes choses ; mais c'est là qu'on distingue le grand homme, et le mauvais poëte : c'est lorsque *Racine* et *Pradon* pensent de même, qu'ils sont les plus différens. En voici un exemple bien sensible : dans la déclaration d'*Hippolyte* à *Aricie*, *Racine* fait ainsi parler *Hippolyte* :

M. GEOFFROY.

Assez et trop long-tems d'une bouche profane
Je méprisai l'amour, et j'adorai Diane.
Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chasser dans nos forêts les lions et les ours ;
Mais un soin plus pressant m'occupe et m'embarrasse :
Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse ;
Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux ;
Et, quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

Voici comme *Hyppolite* s'exprime dans Racine :

Vous voyez devant vous un prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable ;
Moi qui, contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-tems insulté ;
Qui, des faibles mortels déplorant les naufrages,
Pensais toujours du bord contempler les orages ;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente ;
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve.
Présente, je vous fuis ; absente, je vous trouve ;
Dans le fond des forêts votre image me suit ;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,

VOLTAIRE.

Moi qui, contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-tems insulté;
Qui, des faibles mortels déplorant les naufrages,
Pensais toujours du bord contempler les orages;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente :
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve;
Présente, je vous fuis; absente, je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me suit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hyppolite.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche et ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune :
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Voici comme *Hyppolite* s'exprime dans *Pradon :*

Assez et trop long-tems, d'une bouche profane
Je méprisai l'amour, et j'adorai Diane.

M. GEOFFROY.

Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hyppolite ;
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche et ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune ;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune :
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Quand il s'agit de faire parler les passions, tous les hommes ont *à-peu-près* les mêmes idées; mais la façon de les exprimer distingue l'homme d'esprit, de celui qui n'en a point ; l'homme de génie, d'avec celui qui n'a que de l'esprit, et le poëte, d'avec celui qui veut l'être (1). (Du 7 pluviôse an 9.)

---

(1) Cette réminiscence a beaucoup diverti les ennemis de M. Geoffroy : c'est un *plagiaire*, disait l'un ; ce n'est qu'un *copiste*, répondait l'autre : il prend toutes ses méchancetés dans l'Année littéraire de Fréron, et son esprit dans les Epîtres et les Préfaces de Voltaire. — *Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?* s'écriait hypocritement un troisième : il ne veut tuer Voltaire que pour s'emparer de ses dépouilles, ajoutait un quatrième : l'héritage pour-

VOLTAIRE.

Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chasser dans nos forêts les lions et les ours,
Mais un soin plus pressant m'occupe et m'embarrasse.
Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse;
Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux,
Et, quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

On ne saurait lire ces deux pièces de comparaison, sans admirer l'une et sans rire de l'autre. C'est pourtant, dans toutes les deux, le même fonds de sentimens et de pensées; car, quand il s'agit de faire parler les passions, tous les hommes ont *presque* les mêmes idées : mais la façon de les exprimer distingue l'homme d'esprit, d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'esprit, et le poëte d'avec celui qui veut l'être. (1) (VOLTAIRE, *Préface de Marianne.*)

---

rait enrichir le voleur. . . . *Là, là*, messieurs: Je conviens que la *réminiscence est un peu forte;* mais, vous le savez, *les beaux esprits se rencontrent*; M. Geoffroy a pu penser précisément les mêmes choses que Voltaire, et se servir des mêmes expressions pour rendre ses idées. Le Dictionnaire est ouvert pour tout le monde. D'ailleurs, messieurs, je soutiens que les deux articles diffèrent dans les points principaux. L'article de Voltaire commence par l'*adverbe* de comparaison *comme*, et ce-

L'aigreur contre les journalistes perce dans toute la brochure de Larive : il se représente toujours environné d'une légion d'ennemis. — *Les condamnés ont, dit-on, 24 heures pour maudire leurs juges : plus généreux*, je lui accorde, pour ce soulagement, autant de tems qu'il voudra. (Du 29 nivôse an 9.)

---

lui de M. Geoffroy, par la conjonction *si* : Voltaire cite les vers de *Racine* avant ceux de *Pradon*, M. Geoffroy cite les vers de *Pradon* avant ceux de *Racine* ; l'un retranche deux vers de Racine, l'autre ne les retranche pas. Dans le nom d'Hippolyte, M. Geoffroy place l'*y* immédiatement après l'*H* ; Voltaire ne met l'*y* qu'après l'*l*. En-

Tu jures : *sais-tu que l'on n'a que 24 heures au palais pour maudire ses Juges?* — On a 24 ans au théâtre : la vie est trop courte pour épuiser un pareil ressentiment. (BEAUMARCHAIS, *Barbier de Séville.*)

---

fin, où Voltaire met un point, M. Geoffroy en met deux ; où Voltaire met deux points, M. Geoffroy ne met qu'un point et une virgule. Des différences si marquantes, si essentielles, doivent absoudre complètement le professeur de toute accusation de plagiat ; c'est un homme qui n'imite personne, et que sans doute personne ne voudra imiter.

VÉRITÉS NOUVELLES

DÉCOUVERTES PAR M. GEOFFROY.

POUR.

On croit communément qu'il y a moins de corruption et plus de vertus dans les petites villes que dans les capitales ; *c'est tout le contraire : plus la société est resserrée, plus la perversité humaine a d'intensité :* tels sont les hommes, dont les philosophes nous tracent des portraits si romanesques ; il n'y a que les plaisirs et les affaires qui puissent opérer quelque diver-

CONTRE.

Dans l'*Ecole des Pères*, on peut être étonné que le lieu de la scène ne soit pas à *Paris ;* c'est-là qu'un père a besoin de toute sa prudence ; *en province, il lui est si facile de gouverner sa famille. Paris est le centre de la corruption ;* c'est à Paris seul que s'appliquent mes réflexions sur les mœurs : *Paris est, à la province, ce que le ci-devant quartier du Palais-Royal est à Paris lui-même.* (Du 13 fructidor an 10.)

Ce n'est pas sous des tentes, dans la simplicité des mœurs rustiques que les passions fermentent ; c'est

POUR.

sion à leur méchanceté; *ils ne peuvent ni se rapprocher, ni se connaître sans se haïr*;(1) et, si on est plus heureux, plus tranquille à *Paris* qu'en *Province*, c'est qu'on y vit plus isolé; si on y fait moins de mal, c'est qu'on a quelque chose de mieux à faire; *dans une petite ville, la seule occupation, le seul plaisir est le tourment d'autrui.* (Du 21 floréal an 9.)

CONTRE.

dans le palais de David, qu'Ammon brûla pour sa sœur Thamar. (Du 14 frimaire an 10.)

J'avais destiné ma soirée à *la Servante maîtresse*; chemin faisant, je me rappellais que la *Servante maîtresse* avait opéré en France une *révolution musicale*, antérieure de quelques

(1) M. Geoffroy est excepté de la loi commune : plus on s'en rapproche, plus on le connaît, et plus on l'aime.

années à *la grande révolution morale et politique*; je me disais : « Les anciens n'avaient » donc pas si grand tort d'attribuer à la mu- » sique la plus grande influence sur les mœurs, » et aux mœurs la plus grande influence sur » le sort de l'Etat (1). Les Lacédémoniens » étaient donc plus sages que barbares, lors-

---

(1) Jusqu'à présent l'on n'était pas bien d'accord sur les causes de la révolution ; quelques-uns l'attribuaient au déficit des finances; d'autres, à l'ambition des grands; ceux-ci, à la faiblesse, à l'incapacité des gouvernans; ceux-là, à la dissolution des mœurs ; plusieurs, à toutes ces causes à-la-fois, et presque tous à la philosophie. M. Geoffroy vient de fixer les incertitudes, de lever tous les doutes, par la découverte la plus étonnante. *C'est la musique de la* Servante maîtresse *qui nous a amené ce grand bouleversement.* On ne s'en doutait guères; mais le génie de M. Geoffroy découvrira bien d'autres *vérités* dont on ne se doute pas davantage. Je sais que les philosophes accusés par M. Geoffroy et les siens, d'être les auteurs de tous les désastres révolutionnaires et des fureurs dont ils ont été les premières victimes, afin de mieux cacher leur jeu; je sais, dis-je, que les philosophes vont prendre acte de la déclaration du professeur, pour justifier la philosophie de l'accusation portée contre elle par tous les grands hommes du jour; mais cet aveu de M. Geoffroy n'est point une arme contre lui : la philosophie et la musique sont germaines; Platon les désigne

» qu'ils chassaient Timothée de leur répu-
» blique, persuadés qu'il valait mieux conser-
» ver le gouvernement de Lycurgue, qu'amé-
» liorer la constitution de la Lyre. »

---

souvent l'une et l'autre par le même mot; et, lorsqu'on aime la mélodie de Pergolèse et l'harmonie de Gluck, on n'est pas loin de se passionner pour la prose de Rousseau et les vers de Voltaire. Le professeur a dit : *Quand on adore Zaïre, on n'est pas loin d'aimer la Pucelle ;* et le professeur a eu raison.

JUGEMENS

DE M. GEOFFROY.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

JEAN-JACQUES a dit : *Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme. — Pour* prouver à Rousseau que *tout n'est pas bien, sortant des mains de l'auteur des choses* (1), il fallait lui donner du gland au lieu de pain(2), et ne lui servir *au dessert* que des fruits sau-

(1) *Tout n'est pas bien, sortant des mains de l'auteur des choses ! Un pain est plus parfait qu'un gland, et l'ouvrage des hommes est supérieur à celui de Dieu !* Si tout autre que M. Geoffroy eût dit cela, nous croirions avoir entendu proférer un blasphème.

(2) Figurez-vous, messieurs les philosophes, l'illustre Geoffroy ou quelqu'autre génie de sa force, abordant Rousseau au moment où il va publier son *Emile*. Après le salut donné et rendu, les complimens d'usage et les menus propos sur la pluie et le beau tems, la ville et la campagne, la jeunesse et la vieillesse, propos qui amènent tout naturellement à par de l'éducation, M. Geoffroy lance d'abord un léger argument, une espèce de vages

vages (1). Tous ces prédicateurs de la nature

---

ballon d'essai ; le citoyen de Genève l'arrête au passage et le pulvérise d'un trait. Nouvel argument de M. Geoffroy, nouveau triomphe de Rousseau. La discussion s'échauffe. L'homme saint devient plus fort, plus pressant, il enlace son adversaire dans tous les filets de l'ergotisme. Le philosophe, armé de sa brûlante éloquence, de sa dialectique redoutable, brise les nombreux liens dont il est entouré ; il ne se défend plus, maintenant il attaque, il renverse, rien ne résiste à ses puissans efforts : c'est Hercule exterminant les Pygmées. La palme triomphale est déjà dans ses mains ..... Tout-à-coup le malin professeur sort un gland ..... O surprise! ô terreur ! A cette vue, au foudroyant aspect de cet argument sans réplique, l'*ami de la vérité* balbutie, tremble, pâlit, tombe en défaillance, le manuscrit échappe à ses mains inanimées ; M. Geoffroy le ramasse, le jette au feu. — Alors plus d'Emile, plus de petits garçons mal élevés, plus de comédie des Précepteurs... Les enfans sont remis au maillot et renvoyés à leurs nourrices, les professeurs à leurs colléges ; on n'entend point applaudir, au théâtre, des sarcasmes sur la sensualité des gens d'église. M. Geoffroy et les siens *boivent frais*, et boivent tout à leur aise. Cependant, d'où naissent tant de biens, tant de joies? d'où .... ? D'un gland, d'un bouquet de cerises sauvages produit en tems opportun. O puissance du génie ! il faut t'adorer et se taire.

(1) *Il fallait lui servir au dessert des fruits sauvages* — Des fraises sans sucre, par exemple.

ne sont que les apôtres de la licence (1). (Du 28 ventôse an 9.)

LAHARPE.

POUR.

On m'accuse de critiquer Laharpe avec une sévérité affectée : Et quel serait mon but ? Je respecte ses lumières, *j'honore ses talens*. Il y a, dans son *Cours de littérature*, un grand nombre de morceaux qui *sont des chefs-d'œuvre de*

CONTRE.

Le style de Laharpe est essentiellement prolixe. (Du 11 nivôse an 10.)

Les Dictionnaires de littérature sont nombreux et communs; *il ne s'agit que de les ouvrir, pour y trouver des jugemens*, moins bien écrits, il est vrai, mais *aussi clairs, aussi justes que ceux du professeur du Lycée*. (Du 9 ventôse an 9.)

(1) *Tous ces prédicateurs de la nature ne sont que les apôtres de la licence.* — Est-il, en effet, rien de plus licencieux que de manger du gland et de boire de l'eau? — On sait que cette licence corrompit les mœurs du premier homme, et lui fit commettre un gros péché dont nous porterons la peine jusqu'à la consommation des siècles.

LAHARPE.

POUR.

raison, de goût et de critique, et qui feront vivre cet ouvrage. Je l'ai dit cent fois, et j'aime encore à le répéter: *Laharpe est un littérateur du premier ordre : son cours sera toujours regardé comme un des monumens du dix-huitième siècle.* (Du 5 pluviôse an 10.)

Laharpe imprime aux idées *les plus* vulgaires, le caractère d'une autorité supérieure, parce qu'il *sait séparer le vrai du faux*, qui se mêle toujours *plus* ou moins aux opinions qui ont *le plus* de cours et qui sont *les plus* généralement

CONTRE.

Laharpe, *par une précaution intéressée*, a bien soin d'observer qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce vers de Boileau:

« Il n'est point de degré du médiocre au pire. »

C'est, dit-il, *une hyperbole de poëte satyrique. La médiocrité n'a pas de plus chaud défenseur que Laharpe : quand on combat* pro aris et focis, *c'est le*

LAHARPE.

POUR.

adoptées : *c'est un grand épurateur d'idées ; c'est à lui qu'il appartient de leur donner la marque et le timbre.* Je crierais volontiers à certains littérateurs qui disent quelquefois de fort bonnes choses : *Faites dire cela par Laharpe.* (Du 5 pluviôse an 10.)

Le plaisir que Laharpe goûte en critiquant, se communique à ses auditeurs; *on voit qu'il jouit, et l'on partage sa jouissance; plus il s'acharne sur un pauvre auteur, et plus son auditoire*

CONTRE.

cas d'avoir du courage. (Du 11 fructidor an 9.)

Laharpe ne daigne pas parler de *Crébillon*, ou, s'il en fait mention, ce n'est que pour déchirer son *Electre*, sous prétexte de la comparer avec l'*Oreste de Voltaire. Telle est la justice sévère et l'impartialité de cet Aristarque.* (Du 29 pluviôse an 10.)

Les graces légères et badines ne sont pas familières à Laharpe ; il ne sait pas manier avec adresse l'arme du ridicule : il y a je ne sais quoi de triste dans ses plaisanteries mêmes; la raillerie et l'ironie, qu'il emploie souvent dans ses critiques, ne coulent point na-

LA HARPE.

POUR.	CONTRE.
entre dans ses sentimens ; on s'associe à sa victoire, on triomphe avec lui. *Il serait cent fois plus diffus et plus prolixe*, que je crois qu'il *réussirait encore avec tant de moyens de succès.* (Du 5 pluviôse an 10.)	turellement sous sa plume ; elles ont un air contraint ; *elles sont plus amères que piquantes, plus malignes que gracieuses.*

L'extrême mépris que Laharpe témoigne pour la plupart des ouvrages de Destouches, me paraît injuste, et *même mal-adroit.* « C'est un triste recueil, dit-il, que celui » qui est composé de l'Obstacle imprévu, de l'A- » mour usé, du Mendiant, de l'Ambitieux, etc.» Ne pourroit-on pas dire aussi : *Quelle pauvre collection que celle qui est composée de Timoléon, de Pharamond, de Gustave, des Brames, de Menzikoff, des Barmecides, etc. !*

LAHARPE.

Il y a toujours des traits heureux dans les moindres productions de Destouches : *il me semble qu'il faut être plus riche que le cit. Laharpe, pour avoir droit de mépriser la médiocrité d'autrui* (1). (Du 11 nivôse an 10.)

La vogue des tragédies de Voltaire, appuyée par un parti nombreux, n'était qu'un moyen plus sûr de corrompre les esprits, un puissant véhicule pour ses impiétés. Tous les bons citoyens crurent servir la patrie, en opposant à ce dangereux enthousiasme pour un auteur scandaleux ennemi de la religion et de la mo-

(1) Des malveillans soutiennent que la Collection de M. Geoffroy est encore plus pauvre que celle de Laharpe ; et ils en concluent que *le professeur* du Feuilleton a beaucoup moins droit de mépriser Voltaire, que le *professeur du Lycée* n'a droit de mépriser Destouches. Un mot imposera silence aux mutins. M. Geoffroy a en tête plus de vingt plans de tragédies ; ces plans sont mûrs, il va les mettre à exécution, et l'on doit juger, par les fragmens connus de la tragédie dont parle Chazet, que ces ouvrages seront plus étonnans que tout ce qui a paru en ce genre, depuis Eschyle jusqu'à Desrois inclusivement.

LAHARPE.

rale, le génie innocent et le mérite modeste de Crébillon. *Le religieux Laharpe* traite cette honnête intention « d'entêtement puéril, qui » a long-tems fait du bruit, et même du mal, » et dont on ne s'apperçoit aujourd'hui que » pour en rire ». — Il serait digne d'un philosophe d'examiner si l'entêtement pour les vers de Crébillon a fait plus de mal à la société, que le fanatisme pour les idées de Voltaire. — Si la philosophie du professeur du Lycée, *ensévelie dans les hémistiches et les minuties grammaticales*, ne peut s'élever à ces considérations morales et politiques, j'en suis fâché pour lui; mais il s'arrête à de frivoles hochets, et son esprit ne perce point l'écorce de la littérature. (Du 2 pluviôse an 9.)

Voltaire est la moyenne proportionnelle entre Racine et Laharpe. Que deviennent les tragédies de Laharpe, qui sont inférieures à celles de Voltaire, si celles de Voltaire sont très-inférieures à celles de Racine? Voilà le secret de ce *grand zèle* qu'affectent pour Voltaire quelques *petits poëtes* de son école. (Du 7 fructidor an 9.)

LAHARPE.

Pendant que le Mercure (rédigé par Laharpe) *flattait bassement* tous les systêmes destructeurs de la littérature (1) et de la société, je soutenais avec courage les vrais principes de la morale et du goût. *J'ai prévu, j'ai annoncé* (2) le résultat de la philosophie moderne, à l'époque où *le même disciple de Voltaire*, qui se moque aujourd'hui de mes vieux préjugés (3), *était à genoux devant les dogmes nouveaux*, et *rampait aux pieds des ennemis de la religion et des mœurs* : l'évènement le force aujourd'hui d'abjurer la doctrine anti-sociale de ses protecteurs et de ses chefs. Pour *moi, je n'ai*

(1) Ce n'est pas en littérature que M. Geoffroy est un bas flatteur ; nous défions ses plus grands adversaires de l'en accuser.

(2) Joindre à tant de dons heureux celui de prophétie ! On conviendra que cela tient du prodige et justifie mon enthousiasme pour ce grand homme.

(3) M. Geoffroy n'aime pas qu'on se moque de lui : a-t-il tort ? Il est tant de mauvais plaisans et tant de gens disposés à rire, même d'un professeur de Feuilleton !

LA HARPE.

rien à rétracter (1), je ne suis pas réduit à rougir de mes maîtres, et mon école est éternelle. (Du 7 fructidor an 9.)

DELILLE.

De l'histoire touchante d'Abdolonyme et de *l'agréable récit de* Quinte-Curce, *Delille n'a fait qu'un roman insipide* (2); *il n'a fait que corrompre, par de vains ornemens*, la noble simplicité et

(1) Non, M. Geoffroy n'a rien à rétracter. — Lisez, pour vous le prouver, les articles *Goût*, *Facéties religieuses*, *Facéties érotiques*, *Politesse*, *Galanteries*, *etc.*

(2) Nous avons eu, déjà plus d'une fois, l'occasion de remarquer combien M. Geoffroy est heureux et délicat dans le choix de ses expressions; mais c'est une observation qu'on ne saurait trop répéter pour l'honneur du Professeur et l'instruction de la jeunesse.

DELILLE.

la grace naïve de Quinte-Curce. — *Abdolonyme répond à Alexandre en héros de parade :*

Ainsi ta main toujours dispose des couronnes ;
Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes.

Il ne devait pas *insulter un homme* qui se donne la peine de venir lui offrir un trône. Alexandre prend pour de la fierté cet *extravagant bavardage* (1).

Il s'éloigne, *indigné de sa grandeur cruelle,*
Qui traîne le ravage et le deuil après elle ;
Prend pitié de sa gloire, et sent avec douleur
Qu'il a conquis le monde et perdu le bonheur :
Mais ce jour le console ; il éprouve en lui-même
Ce plaisir pur qui fuit l'orgueil du diadême,
Qu'ignore la victoire, et quitte ces beaux lieux,
Fier d'un plus beau triomphe et plus grand à ses yeux.

(1) *Extravagant bavardage, bavardage philosophique,* qui pourrait faire soupçonner M. Delille de partager un peu l'opinion de ces philosophes à qui M. Geoffroy fait si *bravement et si loyalement* la guerre. En effet, les philosophes prêchent l'amour de la vie champêtre, les douceurs de la solitude ; et Delille peint avec complai-

DELILLE.

Bavardage philosophique, emphase de rhéteur, que le mauvais goût des derniers tems de la monarchie avait substitué au vrai sublime, et *qui n'est plus aujourd'hui qu'un style de parodie.* — Le poëte français n'a consulté qu'*une imagination romanesque;* il s'est laissé égarer par de vaines idées de luxe et de

---

sance la vie calme et paisible d'un sage qui habite la retraite : il déplore les malheurs causés par l'ambition et la soif des conquêtes ; les philosophes ont en horreur cette passion funeste qui détruit en un instant et la cabane du pauvre, et le palais des rois, et les temples des dieux, ces ouvrages que vingt siècles, que cent générations ont élevés avec effort ; ils déplorent les jours de deuil et de larmes où l'homicide est privilégié, où celui qui égorge un plus grand nombre de ses semblables, qui fait le plus de veuves, d'orphelins, qui livre au désespoir, à la misère un plus grand nombre de familles, est celui qui obtient le plus d'honneurs, d'éloges, de récompenses. M. Geoffroy l'entend mieux, et certes, sur ce point comme sur tous les autres, on ne pourra le soupçonner d'être philosophe. Il sait que les éloges excessifs que l'on donne à un héros, enfantent d'autres héros; que c'est à *Alexandre* que l'univers doit *César*; que le moyen in-

DELILLE.

grandeur, et *il a oublié que le ridicule est l'effet le plus ordinaire du sublime et du pathétique qui porte à faux.* (Du 26 fructidor an 9.)

---

faillible de faire naître des Attila, des Gengis-Kan, des Aurang-zeb, et tous ces grands hommes qui ont été l'honneur et les délices de l'espèce humaine, est de célébrer les désastres et les fureurs des conquérans ; et il ne laisse jamais échapper l'occasion d'encourager, d'exciter cette passion aussi noble qu'anti-philosophique.

THÉATRE FRANÇAIS.

Le matin catholique, et le soir idolâtre,
Il dîne de la chaire, et soupe du théâtre.
(VOLTAIRE.)

POUR.	CONTRE.
LE goût était autrefois dans les auteurs beaucoup plus que dans le public; aujourd'hui le public en a beaucoup plus que les auteurs. (Du 2 prairial an 10.)	Le public perd chaque jour le tact délicat des convenances, ce sentiment de la noblesse tragique. (Du 18 pluviôse an 10.)
Le public, nourri tous les jours des excellens ouvrages des *anciens*, semble exiger davantage des *modernes*; il se montre sévère	C'est à ce théâtre qu'on s'empresse pour contempler de vieilles réputations; c'est là seulement que les femmes tiennent compte aux hommes de ce qu'ils ont été, et prennent des

POUR. CONTRE.

et même impitoyable pour *le bavardage*, les *platitudes* et les *inepties* qui sont ordinairement le fonds des tragédies nouvelles. (Du 25 frimaire an 10.)

souvenirs pour des jouissances ; c'est là, comme chez Robertson, qu'on accourt pour voir les ombres des grands noms, et d'illustres fantômes. (Du 28 floréal an 9.)

ROTROU.

VENCESLAS.

Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.

(BOILEAU, Sat. III.)

VENCESLAS a des graces à rendre à sa vieillesse ; *s'il était né de nos jours, il eût été berné.* Quelques belles situations qui sortent d'un amas de folies, un beau caractère encore difforme et grossier, quelques vers pleins d'énergie et même de sentiment, *semés comme des perles dans du fumier ;* tel est *Venceslas* de

ROTROU.

Rotrou. Le public n'a point paru rebuté des vices de langage, des longueurs, des *grossièretés*, des *inepties* dont fourmille cette ancienne pièce (1). (Du 26 prairial an 10.)

CORNEILLE.

A mon gré le Corneille est joli quelques fois.
(BOIL. Sat. III.)

QUAND je revois sur notre théâtre une tragédie de Corneille, je crois revoir un des anciens héros de nos guerres civiles ; il me semble que c'est Guise-le-Balafré qui revient dans Paris, la lance au poing et le casque en tête ; ou plutôt, je me représente l'apparition de *Sully avec sa barbe et sa fraise, au milieu des*

(1) Peut-on raisonnablement exiger de M. Geoffroy, qu'il ait pour Voltaire des égards que la sévérité de ses

CORNEILLE.

incroyables de la cour de Louis XIII. (Du 25 messidor an 9.)

CONTRE.

Corneille prête à la *plupart* de ses héros *le langage* de ce que l'on appelait autrefois les *ruelles*. (Du 6 germinal an 10.)

POUR.

Corneille se faisait entendre aux ames des héros ; il parlait la langue des Condé et des Turenne. (Du 25 messidor an 10.)

RACINE.

CORNEILLE avait excité dans nos ames une admiration stérile pour le merveilleux des vertus romaines. Racine nous instruisit par le tableau des vices de Rome corrompue (1); il nous *con-*

principes ne lui permet pas d'avoir pour Rotrou, même pour Corneille ?

(1) Madame de Genlis veut retrancher de l'Histoire *sola*

RACINE.

sola par le spectacle d'un sage luttant contre les passions à la cour d'un despote (1). (Du 20 floréal an 10.)

CONTRE.

Laharpe décide que la cause de *Zamti* est plus favorable que

POUR.

Le sage Racine a peint ses héros tels qu'ils étaient. Agamemnon, dominé par

---

tous les faits blâmables, comme offrant des exemples dangereux; M. Geoffroy soutient que le spectacle des vices et des crimes est plus instructif que celui des vertus et des actions magnanimes. Madame de Genlis est une femme d'une grande sagesse et d'un profond savoir; M. Geoffroy est un homme d'une haute vertu et d'une rare érudition: cependant ces deux illustres littérateurs diffèrent d'avis sur un point fort important: lequel des deux a raison?

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

(1) C'est un *spectacle fort consolant*, sans doute, qu'un sage luttant contre les passions à la cour d'un despote, sur-tout lorsque ce sage succombe dans la lutte, lorsque la vertu est écrasée et le crime triomphant, comme dans *Britannicus*.

RACINE.

CONTRE.

celle d'*Agamemnon* ; que le sacrifice de *Zamti* est pur, celui d'*Agamemnon inspiré par l'orgueil*. Il n'y a que l'aveugle tendresse de Laharpe pour Voltaire, qui puisse excuser une décision aussi peu digne d'un si fameux critique : *la religion demande le sacrifice d'Iphigénie, le grand-prêtre l'ordonne, une armée entière l'exige ; Agamemnon a fait tout ce qui était en son pouvoir pour éluder cette loi cruelle.* (Du 9 germinal an 9.)

POUR.

l'*orgueil*, tourmenté tour-à-tour par l'ambition et la nature, *réduit à payer de son sang un vain titre* : quelle leçon pour les ambitieux ! (Du 29 messidor an 10.)

Racine a déployé tout l'art d'un grand maître pour couvrir l'odieux d'un père qui sacrifie sa fille à son ambition. — Le comédien a besoin du plus grand talent, pour rendre, avec autant de force que de vérité, *ces combats perpétuels de la nature et de l'orgueil.* (Du 13 prairial an 9.)

MOLIÈRE.

Ma plume aurait regret d'en épargner aucun.
(BOILEAU, sat. 7.)

BLANC.

MOLIÈRE est un excellent poëte comique, mais un *très-mauvais chrétien*. (Du 15 floréal an 10.)

Molière a été plus nuisible qu'utile; *ses plaisanteries ont singulièrement favorisé, et même hâté le relâchement des mœurs.* (Du 29 pluviôse an 9.)

NOIR.

Rousseau s'est étrangement mepris, quand il a reproché à Molière de favoriser les vices, parce qu'il nous présente une image trop naturelle de la société. (Du premier ventôse an 9.)

La sévérité de Molière l'a brouillé depuis long-tems avec *les femmes; ce poëte est trop simple, trop naturel et trop vrai, pour être de leur goût*: elles n'aiment point son tour

BIBLIOTHECA Ottaviensis

MOLIÈRE.

d'esprit : la plupart le trouvent bête ; elles tranchent le mot (1).

VOLTAIRE.

Te veniente die, te decedente canebat.

(VIRGILE.)

POURQUOI attribuer au Journal des débats le projet insensé de *détruire* Voltaire ? Je pourrais dire avec Orosmane :

Ah ! je n'en eus jamais la coupable pensée !

(Du 14 fructidor an 9.)

BLANC.	NOIR.
Voltaire conservait toujours, même au	*Voltaire ne consultait que ses passions, se mo-*

(1) Il y a des gens qui assurent que les femmes entendent trop bien l'intérêt de leur amour-propre pour *trancher ainsi le mot*, et que, lors même qu'elles trouveraient Molière *bête*, elles se garderaient de le dire ; mais ces gens-là ne sont pas des professeurs.

VOLTAIRE.

BLANC.	NOIR.
milieu du délire philosophique, *le sentiment des convenances.* (Du premier pluviôse an 9.)	*quait de tout le monde, et ne se respectait pas lui-même.* (Du premier fructidor an 9.)
Voltaire savait traduire en *fort beaux vers*, ce qu'on lit dans tous les voyageurs; aussi est-il un grand coloriste, beaucoup plus qu'un grand philosophe. (Du 9 germinal an 9.)	*Son vers* est souvent *faible, diffus, prosaïque;* mais il est toujours *chaud, harmonieux, naturel.* (1)
Je n'ai jamais dit que les pièces de Vol-	Des littérateurs, même très-distingués, semblent

(1) *Les esprits superficiels* ne conçoivent pas bien comment un vers peut être à-la-fois *faible et chaud, diffus et naturel, prosaïque et harmonieux* : les esprits superficiels sont fort à plaindre !

VOLTAIRE.

BLANC. NOIR.

taire, restées au théâtre, fussent *de mauvaises tragédies* : c'est une absurdité qu'on m'a prêtée gratuitement ; (1) et, s'il faut ici fermer la bouche aux imposteurs par une profession de foi bien nette, je déclare que je mets au rang des meilleurs ouvrages, composés depuis Racine, *Mérope*, *Zaïre*, *Mahomet*, *Alzire*, qui me paraissent les quatre chefs-d'œuvre de Voltaire. *Il y a, dans ces pièces, des caractères*, des situations, des scènes, des morceaux de poésie, qui ne seront jamais surpassés. Je ne prétends pas pour cela regarder Voltaire comme un génie créateur, qui s'est élancé hors de la sphère des idées communes, et qui a su imprimer au poëme dramatique un caractère plus noble et plus moral. J'avoue que je cherche en vain, dans les tragédies de Voltaire, cet esprit philosophique ; *je n'y trouve que des sentences rebattues*, et souvent fausses, où la raison n'est pas toujours d'accord avec la rime, et dont le style même est quelquefois lâche et prosaïque. *Il est vrai que Voltaire fait de ses acteurs autant de philosophes.* — Je laisse de côté les premières tragédies de Voltaire, composées

(1) Prêter à M. Geoffroy, et lui prêter des *absurdités*, certes, ce n'est point là venir au secours de l'indigence.

VOLTAIRE.

BLANC.

tères brillans, des situations pathétiques, des tirades très-éloquentes, des sentences admirables *et de très-beaux vers.* D'autres tragédies, telles qu'*Œdipe, Marianne, Brutus,* sans avoir autant d'éclat au théâtre, se distinguent par *un style pur et correct*, par une marche régulière, *une élégance souvent digne de Racine*, et une grandeur qui s'approche quelquefois de celle de Corneille. *Sémiramis*,

NOIR.

dans un tems où il était imitateur; je m'arrête à ses pièces originales, à celles qu'il a marquées de son cachet particulier. Que vois-je dans le roman de *Zaïre?* Quelques pensées sur l'influence de l'éducation, pensées qui dénaturent le caractère de Zaïre, et rendent sa conduite inexplicable; quelques blasphèmes de l'amour contre la religion; un fanatisme aveugle et féroce dans Nérestan, *voilà toute la philosophie de la pièce.* — Dans *Alzire*, je trouve des déclamations usées sur les cruautés des Espagnols (1), *sur la bonté de Dieu*, sur l'intolérance barbare, qui se sert des tour-

(1) Voltaire, en prenant pour sujet de sa tragédie d'*Alzire*, le ravage du Nouveau Monde par les Espagnols,

VOLTAIRE.

BLANC. NOIR.

l'*Orphelin de la Chine*, *Tancrède*, *Rome sau-*

mens pour forcer les consciences (1). Un moine Es-

et la tyrannie de ces oppresseurs sanguinaires ; en composant les personnages de cette tragédie, du malheureux Montèze, d'un jeune Cacique à qui l'on a ravi son trône et sa maîtresse ; de l'orgueilleux et cruel Espagnol qui lui fit essuyer ce double outrage ; de cette Alzire, traînée à l'autel et unie, par ruse, au destructeur de son pays, Voltaire devait interdire à ces infortunés Péruviens toute plainte, toute déclamation sur les cruautés des Espagnols ; car ces plaintes, ces déclamations sont évidemment sans motif, et tout-à-fait hors de propos. Si M. Geoffroy eût traité ce sujet, il s'en serait tiré autrement. Alzire, Montèze, Zamore n'auraient fait entendre qu'un concert de louanges et d'actions de graces pour ces généreux Européens qui ne dépouillèrent le Nouveau Monde que des trésors dont il ne connaissait pas le prix ; qui n'égorgèrent que douze millions de ses infortunés habitans, et qui lui donnèrent en échange le fer, l'eau-de-vie, la galle et la très-sainte inquisition.

(1) Voltaire a grand tort de crier contre l'intolérance barbare qui se sert des tourmens pour forcer les consciences. C'est un moyen doux et expéditif d'opérer des conversions *in articulo mortis* ; on sera forcé d'y revenir : demandez à M. Geoffroy.

VOLTAIRE.

BLANC.

vée, Oreste, quoiqu'inférieures, sans doute, offrent un grand nombre de morceaux et de scènes qui *décèlent* un talent très-heureux et très-distingué. *Telle a toujours été mon opinion sur le théâtre de Voltaire.* (Du 22 ventôse an 10.)

NOIR.

pagnol avait dit, deux siècles auparavant, les plus belles choses sur le même sujet : il y avait mis plus de simplicité et d'onction, et Voltaire n'est qu'un faible écho de Laz-Casas. (1) — Mahomet est le triomphe d'un vil imposteur, d'un monstre dégoûtant, qui combine froidement des atrocités; et le sujet est si malheureux, que l'honnête

(1) D'après la poétique du professeur, il n'est point permis de transporter dans une langue, et sur-tout de traduire sur la scène les beautés que renferment les ouvrages composés dans une autre langue. Voilà pourquoi, en *copiant* les personnages de la tragédie de Britannicus, d'après Tacite, en mettant dans leur bouche les déclamations de l'historien latin, Racine a fait une si mauvaise tragédie française! Les principes de l'illustre professeur étonnent toujours par leur justesse et leur profondeur; et les conséquences qui en découlent, ne sont pas moins admirables.

VOLTAIRE.

BLANC. NOIR.

homme de la tragédie, est un idolâtre, et le scélérat, un prédicateur d'un seul Dieu. — La philosophie de Mérope se réduit à deux maximes, dont l'une érige le suicide en devoir, et l'autre légitime les usurpations les plus criminelles (1).

(1) Lecteurs frivoles, spectateurs inattentifs, qui pensiez que la philosophie de *Mérope* se trouvait dans la catastrophe de la pièce, dans la chûte et la mort de Polyphonte, rougissez de votre erreur ! Cette philosophie ne se trouve que dans les phrases échappées au délire d'une mère infortunée, d'une reine réduite à s'unir à l'assassin de son époux ; elle ne se trouve que dans quelques vers prononcés par le tyran Polyphonte; vers qui, comme l'observe judicieusement M. Geoffroy, légitiment les usurpations les plus criminelles. D'après ce *principe nouveau*, mais sûr, comme le sont tous ceux du professeur, la philosophie de Britannicus est dans cette sentence de Narcisse :

« Pour nous rendre heureux, perdons les misérables. »

VOLTAIRE.

BLANC.

NOIR.

— *Semiramis* est une réminiscence d'*Oreste* ; c'est un tissu de superstitions absurdes ; on y suppose que les Dieux commandent un parricide, et se donnent la peine d'opérer des miracles pour faire périr une mère par la main de son fils. Au reste, la morale de la pièce est la même que celle d'Athalie, mais la pièce est bien différente. Toutes

---

La philosophie d'Esther est renfermée dans ce vers d'Aman ;

« La vengeance trop faible attire un second crime. »

Celle de Phèdre est dans ces vers:

..... pour sauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, et même la vertu.

Lorsque Mathan dit dans Athalie :

« Qu'importe qu'au hazard un sang vil soit versé ?
» Est ce aux rois à garder cette lente justice ?
» .....
» Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent. »

VOLTAIRE.

BLANC. NOIR.

ces tragédies sont pleines de déclamations, d'axiômes, de lieux communs ; mais il ne faut pas y chercher cette philosophie qui éclaire l'esprit et nourrit l'ame : l'auteur voulait en imposer, et non pas instruire ; il courait après l'éclat et la pompe des pensées, il dédaignait la nature et la vérité. (Du 29 messidor an 10.)

Mathan offre, en trois lignes, toute la philosophie du chef-d'œuvre de Racine. — Souvenez-vous donc bien qu'il ne faut plus chercher la philosophie et la moralité d'une pièce dans le châtiment des coupables et les discours des personnages vertueux, mais dans les sentences des scélérats, dans les maximes qu'ils emploient pour justifier leurs crimes et leurs fureurs. Si cela vous paraît révoltant, c'est que vous êtes infecté du venin philosophique.

Tout mal, dit on, guérit par son contraire.

Allez à l'école de M. Geoffroy, il vous guérira de votre venin.

VOLTAIRE.

ZAIRE.

POUR.

Zaïre est une pièce du meilleur tems de Voltaire : il était alors dans toute la fleur de son imagination ; il avait cherché son talent dans *OEdipe*, dans *Marianne*, dans *Brutus*; il le rencontra dans Zaïre. *Personne n'a mieux réussi à fondre les passions avec la galanterie fran-*

CONTRE.

Jetons un coup-d'œil sur *ce style enchanteur, sur ce coloris magique* de Voltaire. (1)

« Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,
» Où d'un peuple poli les femmes adorées,
» Reçoivent cet encens *que l'on doit a vos yeux ;*
» *Compagnes* d'un époux et *reines en tous lieux ;*
» *Libres sans déshonneur*, et sages sans contrainte. »

Que signifie *libres sans déshonneur* (2)? Est-ce qu'il y a du déshonneur à être

(1) M. Geoffroy, non moins habile que Michel Morin, fait, comme l'on voit, la demande et la réponse.

(2) Oui : que signifie *libres sans déshonneur*? Est-ce que,

ZAIRE.

POUR.

çaise ; on ne trouve que chez lui cette molesse, cet abandon, cette grace, cette aisance heureuse et cette fraîcheur de coloris qui est le caractère particulier de son

CONTRE.

libres ? Il y a peu de rapport entre la modeste compagne d'un époux, et une *reine en tous lieux.* (1)

« Ce nom d'esclave enfin n'a-t-il rien qui vous gêne ? »

Racine a fait usage du mot *géner* dans le sens de tourmenter. Du tems de

---

chez les enfans de Mahomet, les femmes ne peuvent pas, comme en France, entrer, sortir, sans être escortées par d'incommodes surveillans ? Est-ce qu'il ne leur est pas permis de se montrer la figure découverte, la gorge et les bras nuds, dans les promenades publiques, au bal, à la comédie, à la messe ; et tout cela *sans déshonneur* ? sans exciter plus de scandale parmi les musulmans, que nos Parisiennes n'en causent parmi les chrétiens ? Or, puisqu'il est bien prouvé que les dévotes à l'alcoran jouissent de tant de libertés, sans qu'aucun y trouve à redire, nous nous joignons à M. Geoffroy, pour adresser à Voltaire cette question aussi spirituelle qu'embarrassante : *Y a-t-il du déshonneur à être libre ?*

(1) Remarque fine et judicieuse. La modeste compagne d'un époux n'a jamais eu de rapports avec la pompe, les honneurs d'une *reine en tous lieux.* — Les défenseurs de Vol-

ZAIRE.

POUR.

style. Les acteurs ont trouvé l'art de faire, de *cet ouvrage enchanteur*, une pièce très-ennuyeuse. (Du 4 thermidor an 9.)

CONTRE.

Voltaire, il n'était plus permis de l'employer. (1)

« N'est-il point en secret de *frein* qui vous retienne ? »

Cette même Fatime, qui tout-à-l'heure était si doucereuse, se sert ici d'un terme *malhonnête*, et *nous présente Zaïre comme une fille sans frein.* (2) (Du 8 fructidor an 9.)

---

taire prétendent qu'il ne s'agit ici ni de sceptre, ni de couronne, ni de monarchie universelle ; mais de ce doux empire qu'exerce la beauté sur tous les hommes sensibles et polis de *nos heureux climats*: Propos de ruelle; excuse frivole que M. Geoffroy ne veut pas écouter, par la raison puissante, solide, profonde et irréfragable, qu'il ne le veut pas.

(1) Je connais quelques cerveaux rétrécis, qui ne comprennent pas bien *pourquoi* il n'était plus permis, du tems de Voltaire, d'employer une expression dont Racine avait fait usage. Les principes de M. Geoffroy ne sont pas à la portée de tout le monde.

(2) Comment ! Fatime veut faire passer *Zaïre* pour une

ZAIRE.

POUR.	CONTRE.
Le caractère d'Orosmane réunit à la fierté sauvage d'un Scythe, la délicatesse et la galanterie d'un chevalier français ; il résulte de ce mélange un portrait de fantaisie, qui a, pour notre nation, une beauté locale d'un très-grand prix. (Du 9 messidor an 9.)	De tous les princes amoureux qu'on a jamais mis sur la scène, Orosmane est le plus physiquement fou. (Du 5 vendémiaire an 10.)

fille sans frein ? Voyez la langue ! Heureusement qu'un habile homme nous a découvert cette noirceur dont personne ne s'est douté, soixante-dix années durant. Osez dire à-présent, que les critiques, et sur-tout les critiques honnêtes, judicieux et loyaux, comme M. Geoffroy, ne rendent pas journellement de grands services aux lettres, aux mœurs, à la société ? Sans lui, où en serait Zaïre ? où en seraient les bonnes gens ? N'auraient-ils pas été dupes, toute leur vie, de cette traîtresse de Fatime ?

Zaïre,

ZAIRE.

POUR.

Zaïre, dès qu'elle a reconnu son père, fait à la nature et à la religion le sacrifice de son amour : les combats entre le devoir et sa passion offrent l'intérêt le plus touchant et le plus noble. (Du 19 brumaire an 9.)

CONTRE.

La reconnaissance est si brusque, si extraordinaire, si peu motivée, qu'elle glace le spectateur : *puisqu'on n'y pleure pas, bientôt on y rira.* (Du 5 ventôse an 10.)

MAHOMET.

UN supérieur de *couvent*, vraiment fanatique, *excitant au meurtre un jeune moine*, par des passages de la Bible, *est moins odieux et plus tragique qu'un fourbe tel que Mahomet*, qui emploie, pour tromper un malheureux jeune homme, la religion et l'amour ; *qui*

MAHOMET.

lui promet le ciel et une fille (1). (Du 27 vendémiaire an 10.)

ADELAIDE DU GUESCLIN.

DANS *Adelaïde du Guesclin*, les crimes de la jalousie et de l'amour sont impunis, par une espèce de miracle ; *d'où résulte cette conclusion très-peu philosophique, qu'il y a une providence pour les amans comme pour les ivrognes* (2). (Du 29 messidor an 10.)

(1) Encore une héroïne de Voltaire diffamée ; mais celle-ci ne se justifiera pas si facilement que l'autre. Ce n'est point une confidente, une fausse amie qui nous donne Palmyre pour une dévergondée, c'est un chrétien plein de charité, de modération, de retenue, un professeur, un homme qui s'y connaît, M. Geoffroy, enfin : et, si Palmyre est une fille pour lui, elle doit être une catin pour tout le monde.

(2) Si cette conclusion est peu philosophique, on m'accordera du moins qu'elle est *naturelle*, *de bon goût*, et dans des termes tout-à-fait élégans.

ADELAIDE DU GUESCLIN.

Il est étonnant qu'une tragédie composée dans les meilleurs tems de Voltaire, et dans toute la vigueur de son talent, soit si faiblement écrite. *C'est, d'un bout à l'autre, de la prose rimée*, et cette prose n'est pas toujours harmonieuse et correcte. *Voici quelques vers pris au hazard :* (1)

Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
Ni le peu de soldats que j'avais pour secours.
.....
Tu fais, depuis trois mois, les horreurs de ma vie ;
Les maux que j'éprouvais, passaient ta jalousie.

Ces deux derniers vers réunissent l'obscurité à la platitude. (2)

---

(1) Remarquez la bonne-foi de M. Geoffroy ; lorsqu'il cite, c'est toujours *au hazard* ; lui-même le dit : et, pour se convaincre qu'il dit la vérité, il ne faut que lire deux ou trois de ses citations.

(2) Citons aussi, *au hazard*, quelques vers de cette tragédie, pour prouver aux plus incrédules que c'est, d'un bout à l'autre, *de la prose rimée*. Telle est, par exemple,

ADELAIDE DU GUESCLIN.

Montrez-moi seulement ce rival qui se cache ;
Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache.

Ce vers *je lui cède*, est un pur galimathias.

---

cette réponse d'Adelaïde aux menaces du fougueux Vendôme :

Non, votre âme est trop noble, elle est trop élevée,
Pour opprimer ma vie, après l'avoir sauvée.
Mais, si votre grand cœur s'avilissait jamais
Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, et veux vous respecter.
Je vous ferai rougir de me persécuter,
Et je conserverai, malgré votre menace,
Une âme sans courroux, sans crainte et sans audace.

Et ce monologue de Vendôme :

Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie ;
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu ;
Trésor cherché sans cesse, et jamais obtenu !
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens, trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.

Il serait aisé de multiplier de pareilles citations : *les mauvais vers s'offrent par-tout dans cette tragédie.*

ADELAIDE DU GUESCLIN.

Je veux, entre tes mains, *dans ce fortuné jour.*

Quel fortuné vers! (1) Et qui croirait que l'art de la déclamation escamote au théâtre de pareils hémistiches, sans qu'on s'en apperçoive?

Vous me payez trop bien *de ma douleur soufferte*,
.....
Eh! bien, puisque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle *à qui* veut la trahir.
.....
Oui, mais c'est *de ta main*
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.
.....
Et vous, mon frère, et vous, *soyez ici témoin*
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.

Il serait aisé de multiplier de pareilles citations. Les mauvais vers s'offrent par-tout dans cette tragédie, sans qu'on les cherche; mais ces faiblesses de style sont couvertes au

(1) Quelle *fortunée* critique! Et qui croirait que l'ennui et le dégoût escamotent à la lecture de pareilles remarques, sans qu'on s'en apperçoive?

ADELAIDE DU GUESCLIN.

théâtre, par le prestige du débit *et la chaleur du dialogue.* Les tragédies de Voltaire ne sont pas faites pour être lues (1). (Du 18 prairial an 10.)

SÉMIRAMIS.

DANS aucune autre pièce, Voltaire n'a ouvert une *plus large bouche* que dans Sémiramis ; nulle part il n'a prodigué avec plus de faste les *mots d'une toise* (2), les vers ronflans, et cette vaine emphase qui s'allie si bien avec le style lâche et prosaïque. (Du 29 prairial an 9.)

(1) Non, les tragédies de Voltaire ne sont pas faites pour être lues ; aussi, à peine ont-elles eu une trentaine d'éditions.

(2) «Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise.» Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de remarquer combien M. Geoffroy a la mémoire heureuse.

SÉMIRAMIS.

POUR.

La Sémiramis de Voltaire n'est pas seulement cette princesse ambitieuse et magnifique qui étonna l'univers des merveilles de son règne, c'est une femme coupable, dévorée de chagrins, déchirée de remords; qui, élevée par le crime au faîte des grandeurs, tremble sous la main d'un Dieu vengeur qui la poursuit: *voilà ce que Voltaire a exprimé.* (Du 24 germinal an 8.)

Sémiramis est une pièce très-édifiante,

CONTRE.

Qu'est-ce qu'une grande princesse, fameuse par ses conquêtes, par ses monumens, par ses crimes, qui, au bout de quinze ans d'un règne glorieux, est attaquée de superstitions et de poltronnerie, et qui a peur des fantômes et des revenans? La moins noble et la moins tragique des passions est la peur, la pusillanimité, la faiblesse: les remords ne sont pathétiques au théâtre, que lorsqu'ils précèdent ou suivent de près le crime: après quinze ans ils sont froids, ils avilissent le coupable sans le rendre intéressant; et l'actrice qui les exprime le mieux, ne réussit qu'à faire pitié. — Voltaire a bigarré sa Sémiramis de

SÉMIRAMIS.

POUR.	CONTRE.
très-religieuse, et très-peu philosophique ; tout le rôle de la reine n'est qu'un long acte de contrition. (Du 29 prairial an 9.)	petitesses et de *gasconades* (1), de faste et d'humilité, de *contrition* et de jactance. Telle est, dans Sémiramis, la démangeaison de parler, qu'elle va jusqu'à *prêcher* Assur ; on dirait qu'elle s'intéresse à *son salut.* Croyez moi, les remords, à vos yeux méprisables, Sont la seule vertu qui reste à des coupables. Ce *sermon* n'est pas clair, et, *qui pis est*, il *est* un peu *hérétique.* (2) Les *Jansénistes* enseignent que

(1) *Des gasconades !* M. Geoffroy a des expressions *locales* d'une vérité et d'une élégance tout-à-fait merveilleuses.

(2) Le célèbre professeur a tant de dévotion, qu'il en emploie par-tout le langage : des gens, un peu austères, sont fâchés de lui voir prostituer ce langage dans des articles uniquement consacrés aux œuvres du démon.

SÉMIRAMIS.

POUR.	CONTRE.
	toute *bonne-œuvre* est impossible à celui qui est en *état de péché*. Etait-ce donc à un disciple des *Jésuites*, de faire *prêcher* à Sémiramis le langage de *Jansénius*? (1) Il me semble qu'un coupable qui a commis un crime depuis quinze ans, est très-capable d'un acte de vertu, et *par conséquent* les remords ne sont pas la seule vertu qui reste à des coupables. (Du 2 thermidor an 10.)
Le rôle de Sémiramis est beau. (Du 20 messidor an 8.)	Sémiramis n'est ni un beau rôle, ni une bonne pièce. (Du 20 thermidor an 10.)

(1) Ailleurs, M. Geoffroy conseille aux poëtes d'être *jansénistes*; ici, il ne veut point permettre à Voltaire de donner à Sémiramis les principes de *Jansénius*:

Le Sage dit, selon les gens,
Vive le Roi, vive la ligue.

SÉMIRAMIS.

POUR.	CONTRE.
Il ne faut qu'une majesté froide, un ton grave et fier, *et quelques lazzis de terreur*, pour jouer passablement ce rôle. (Du 20 thermidor an 10.)	C'est un rôle ingrat, pénible et monotone, qui fait payer bien cher à une actrice le plaisir de faire la reine. (Du 20 thermidor an 10.)

L'ouvrage fut très-mal accueilli dans la nouveauté. *Un revenant* qui prend la parole au milieu des *Etats-généraux* de Babylone; *Ninus qui donne du cor-de-chasse dans son tombeau;* le grand-prêtre faisant l'inventaire d'un coffre mystérieux; le tonnerre, les éclairs, les feux souterrains; un guerrier fameux qui, sortant d'un sépulchre, paraît tout pâle et tout glacé de frayeur, *quoiqu'il n'y ait fait d'autre exploit que celui de tuer une femme* (1): toute cette pantomime, *maintenant*

(1) Tuer une femme! Voilà une belle bagatelle, *pour être pâle et tout glacé de frayeur*! M. Geoffroy en tue-

SÉMIRAMIS.

reléguée aux boulevards, égaya beaucoup les rieurs de ce tems-là : on savait alors saisir les ridicules, on ne sait plus aujourd'hui que s'ennuyer.

Sémiramis n'a plus qu'un souffle de réputation, on y bâille, on y rit ; et, qui pis est, les journalistes les plus flatteurs commencent à convenir que la pièce n'est pas bonne. Oreste a, dernièrement, éprouvé la même disgrace. Ces deux ouvrages sont deux faibles endroits d'une citadelle élevée avec beaucoup de soins et de travaux ; mais, quand on serait maître de ces deux passages, il y a encore loin de-là au corps de la place qui *passe*

---

rait cinquante ; qu'il n'en sourcillerait seulement pas. — Mais, dira-t-on, ce n'est point l'effroi, c'est le remords qui rend ce guerrier pâle et tremblant ? Mauvaise excuse ! Des remords pour avoir tué une femme ! cela n'a pas le sens commun ; Demandez à M. le professeur ? Mais cette femme est la mère du guerrier ? — D'abord il n'en savait rien ; mais, quand il l'aurait su, sa mère est une femme ; donc, sa pâleur est un contre-sens.

SÉMIRAMIS.

pour imprenable, selon les règles de l'art (1), à moins qu'il ne survienne un nouveau genre d'attaque, une tactique tout-à-fait neuve. Nous avons vu que les forts réputés inexpugnables, ne tenaient point contre les procédés de nos héros modernes. (Du 27 thermidor an 10.)

ORESTE.

ORESTE. Le vice radical de la pièce est l'exagération continuelle d'*un tas* de discours inu-

(1) Comme ce n'est point *selon les règles de l'art* que M. Geoffroy attaque la citadelle littéraire élevée par Voltaire, et qu'il a découvert *une tactique tout-à-fait neuve*, nous ne doutons pas de son succès dans cette grande et généreuse entreprise. Son audace dans le champ de la critique, égale celle de nos héros modernes dans les champs de Bellone, et sa plume n'est pas moins acérée que le glaive de nos guerriers. Nous conseillons donc au curé de sa paroisse, de se préparer à chanter incessamment un *Te Deum* en réjouissance de la grande et mémorable victoire remportée par M. Geoffroy, sur la cendre de Voltaire, qu'il a réduite au silence.

ORESTE.

tiles. *Le froid vous saisit* au milieu de cet attirail tragique qui n'est qu'un vain échafaudage; *c'est une espèce de centon de tous les vieux lambeaux qui traînent dans la garde-robe de Melpomène.* Les *momeries théâtrales* y sont prodiguées jusqu'à la satiété, et l'auteur n'avait plus le vernis dont il savait les couvrir. *On le voit qui se bat les flancs* pour produire de l'effet; *son charlatanisme est à crud*, et, dans ce *fatras de grands mots et de figures outrées*, on cherche en vain la raison, la nature et la vérité. — Si je voulais recueillir tous les vers faibles, durs et guindés, je transcrirais plus de la moitié de la pièce. (Du 1er. thermidor an 10.)

TANCREDE.

AMENAÏDE, fort au-dessus des lois et de la décence de son sexe, s'écrie avec un emportement insensé :

Quelles lois, quelles mœurs indignes et cruelles !
Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles ;

TANCREDE.

Sachez que, dans ce jour d'injustice et d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la voix de mon cœur.
Quoi ! ces affreuses lois dont le poids vous opprime,
Auront pris dans vos bras votre sang pour victime ;
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens,
Votre fille ait paru dans d'infâmes liens ;
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père et défende sa gloire ?
Et le sexe, en ces lieux conduit aux échaffauds,
Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux?
L'injustice, à la fin, produit l'indépendance.

Autant de mots, autant d'extravagance. Amenaïde est folle ; et, ce qu'il y a de pis, ses folies ne sont point touchantes : elle est folle d'orgueil beaucoup plus que d'amour. Les lois de Syracuse, qui punissent de mort une inteligence criminelle avec les ennemis de l'Etat, ne sont point des lois *indignes, cruelles, affreuses ;* et, dans aucun moment, *un citoyen ne peut être au-dessus d'elles.* Il n'y a ni *injustice*, ni *horreur* à condamner au dernier supplice une femme qui exhorte, par *un billet doux*, un barbare étranger, ennemi de sa patrie, à venir lui donner des fers. *La*

TANCRÈDE.

lettre d'Amenaïde, qui est sans adresse, a *l'air* d'être écrite pour Solamir; *elle ne* le nie pas, *elle* reconnaît son seing, et les termes de cette lettre ont un sens très-coupable : il est fort possible que les lois qui punissent un crime d'état, sur la place publique, ne permettent pas aux filles de se mêler avec les soldats dans une bataille; et, parce qu'on leur interdit les *corps-de-garde*, il n'est pas vrai qu'elles ne puissent paraître qu'au milieu des bourreaux. *Rien ne les empêche de paraître* dans les temples et dans les fêtes *avec la modestie qui convient à leur sexe*. Ces mœurs n'ont rien d'affreux ni d'horrible : tout *ce pathos* où il n'y a ni vérité, ni *naturel*, est plus ridicule que tragique (1).

(1) Autant de mots, autant d'oracles. Jamais on n'a plus victorieusement démontré une vérité toute nouvelle, savoir, que les discours des personnages animés par des passions violentes, sont pleins de pensées plus fortes que vraies, d'expressions plus véhémentes que justes. Au théâtre, chacun sait qu'il ne s'agit pas de peindre les

TANCREDE.

L'injustice, à la fin, produit l'indépendance.

Voilà une bien fausse et bien dangereuse maxime de la philosophie moderne (1); elle n'est propre qu'à bouleverser les états et les familles.

VOLTAIRE.

VOLTAIRE est le prince de la tragédie romanesque, quoiqu'il n'en soit pas l'inventeur;

orages du cœur et le délire des passions, mais seulement de faire entendre des sermons pleins de sagesse, de raison, de vérité, de logique; et chacun doit conclure avec M. Geoffroy, qu'*Amenaïde* est une folle qui, pour cette raison, ne peut inspirer aucun intérêt; que *Camille*, dans les Horaces, *Hermione* dans Andromaque, tiennent des discours non moins extravagans et non moins dignes de pitié, et que toutes ces *Pazza per amore* seraient beaucoup plus convenablement placées aux Petites-Maisons qu'au théâtre.

(1) *Deux et deux font quatre; minuit n'est pas midi; quand on est mort, c'est pour long-tems; l'injustice, à la fin, produit l'indépendance*; etc., etc.: toutes maximes bien fausses et bien dangereuses de *la philosophie*

car

VOLTAIRE.

car il n'a jamais rien inventé : mais il a illustré par de grands succès *ce genre vicieux et méprisable* ; il a brisé avec plus d'éclat et d'audace, qu'aucun autre, la barrière qui sépare la fable dramatique des rêves du romancier. (Des 2 et 3me. jours complémentaires an 9.)

Les héros de Voltaire, en général, sont boursouflés. Quoique né sur les bords de la Seine, *l'auteur avait, dans ses discours et dans ses écrits, l'accent de la Garonne.*

Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon.

(Du 12 thermidor an 10.)

Le talent de Voltaire était de nature à ne

---

moderne. *L'injustice produit l'indépendance* ? Au contraire, le vrai moyen de se faire obéir, c'est d'être injuste, cruel, sanguinaire, spoliateur, sans foi, sans humanité, inaccessible à la plainte et à la pitié. Ce système a parfaitement réussi à Roberspierre, à Mazanielle, et, bien avant ces grands hommes, à Néron, à Denys, etc. etc.

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Voilà une maxime anti-philosophique, très-propre à maintenir le repos des états et des familles : c'est du contre-poison.

VOLTAIRE.

pouvoir briller qu'à la faveur du désordre, de l'audace et de la licence : le théâtre de sa gloire ne pouvait être qu'une société corrompue et dégradée, frappée de vertige et d'erreur. — Voltaire ne sait pas construire le plan d'une tragédie ; ses moyens sont petits et mesquins ; ses incidens romanesques ; la marche de l'action languit, les caractères sont outrés et mal soutenus ; le style est souvent lâche, négligé, prosaïque, le dialogue presque toujours faux. —Il ne cherche qu'à éblouir par le faste, la pompe et le fracas ; sans cesse il tend des piéges à la multitude ignorante, aux jeunes gens et *aux femmes*. Le vrai littérateur (1) rit de cet étalage imposant où il ne trouve ni raison, ni vérité. Un *jongleur de place* attire par ses miracles l'admiration des *servantes du quartier* ; un physicien (2) qui

(1) *Le vrai littérateur*, M. Geoffroy.

(2) *Un physicien qui passe* : M. Geoffroy.

VOLTAIRE.

passe hausse les épaules (1). (Du 7 fructidor an 9.)

Aucun des adorateurs de Voltaire ne l'a plus loué que moi (2). (Du 25 brumaire an 10.)

PYGMALION.

Pygmalion est un sculpteur libertin qui, blasé par la facilité qu'il trouve auprès de ses modèles, s'avise d'aimer une statue. (Du 7 vendémiaire an 10.)

(1) Il y a, dans ce paragraphe, une si grande rectitude de jugement, un ton si poli, si impartial; un choix d'expressions si heureux, si noble; une modestie si rare, que, seul, il suffirait pour mettre M. Geoffroy hors de toute comparaison avec les critiques passés, présens et futurs, sans en excepter Zoïle, l'abbé Desfontaines et Bruno.

(2) La véracité de M. Geoffroy est égale à son impartialité et à sa politesse : c'est un homme extraordinaire en tout.

PYGMALION.

POUR.

Le second acte du Ballet de Pygmalion représente les extravagances amoureuses de ce sculpteur devant sa statue ; mais cette situation uniforme est trop prolongée. — *La scène lyrique de* J. J. Rousseau *rend avec bien plus d'énergie les diverses passions qui agitent l'ame du sculpteur, et* la prose poétique *du cit. de Genève parle plus au cœur que les pas de Vestris.* (Du 4 fructidor an 8.)

CONTRE.

Le langage perpétuellement emphatique de Pygmalion, seul dans son atelier, *ressemble beaucoup au style des Petites-Maisons.* — *L'ouvrage* ne vaut pas la peine qu'il donne, et *la moindre des petites pièces de ce théâtre est plus agréable* et plus amusante pour le public, *que ce monologue ampoulé, qui n'est ni pathétique, ni plaisant.* (Du 7 vendémiaire an 10.)

LEFRANC DE POMPIGNAN.

DIDON.

NOIR.

LE farouche *Hiarbe ne sait que rugir comme les lions d'Afrique. Il menace, à poings fermés, sa maîtresse, et lui dit : Épousez-moi*, ou *sinon*..... Son carquois, son arc, sa peau de lion, son énorme panache et sa barbe noire lui donnent, *sur la scène*, l'air d'un sauvage; et plus nous sommes éloignés de la nature, plus nous aimons, au théâtre, les êtres qui s'en rapprochent. — Peut-être

BLANC.

C'EST un rôle *bien intéressant* et d'une belle invention que celui d'*Hiarbe; il n'y a rien d'outré dans ses sentimens, rien d'extravagant dans ses fureurs;* il est dans la nature, et cependant produit un grand effet théâtral. Il y a *d'autres poëtes* qui ne peuvent être à-la-fois tragiques et raisonnables. (Du 11 fructidor an 9.)

DIDON.

NOIR. BLANC.

Lafond, malgré ses efforts et ses cris, n'a-t-il pas encore atteint *le dégré de férocité et de rage qu'exige le caractère d'Hiarbe*; cependant, ce rôle, *tout entier en mouvemens de fureur et de jalousie*, est très-favorable au genre de talent, etc. (Du 11 vendémiaire an 9.)

DUCIS.

IL est étonnant qu'un poëte blanchi dans la carrière du théâtre, *ne sache ni construire un plan, ni faire une scène; qu'il ignore jus-*

DUCIS.

qu'aux élémens du dialogue, et *n'ait pas la moindre notion du cœur humain*, la première de toutes les sciences pour un auteur dramatique. (Du 8 floréal an 9.)

Jamais auteur n'a poussé si loin la manie sentencieuse, le jargon sentimental, l'emphase philosophique ; tous ses hémistiches sont chargés de noms de *mœurs*, de *vertus*, d'*humanité* : c'est une homélie continuelle (1). (Du 14 frimaire an 10.)

ABUFAR.

J'EN suis fâché pour le cit. Ducis, qui passe pour un poëte fort honnête, à qui même on attribue, *malgré sa philosophie*, des sentimens religieux, mais *sa pièce semble avoir pour objet de faire aimer les bandits, d'intéresser en faveur de l'inceste.* (Du 14 frimaire an 10.)

(1) *Mœurs*, *vertus*, *probité*, jargon philosophique, ou jargon d'homélie, ce qui revient au même.

LEGOUVÉ.

LA MORT D'ABEL.

LEGOUVÉ fit très-prudemment d'étayer sa jeunesse du génie de Gessner. Le poëme de *la Mort d'Abel* est un excellent répertoire de beautés tragiques : *les caractères d'Abel et de Caïn, les situations, les sentimens et les images; le poëte suisse a presque tout fourni au poëte français.* Ce n'est point un reproche pour Legouvé ; il a fait un bon usage et même un bon choix des richesses étalées sous ses yeux. — Mais la versification, mais le style, cette partie si essentielle, je ne dis pas au succès théâtral, *mais à la véritable gloire de l'auteur*, est étrangement négligé dans ce drame : il semble cependant que, *lorsqu'on est presqu'entièrement débarrassé du soin de penser, on a bien le loisir de s'occuper des paroles.* Cette tragédie est écrite d'une manière sèche et dure, souvent lâche et incorrecte (1). En

(1) Selon M. Geoffroy, le style de *la Mort d'Abel* est mauvais ; *les situations*, *les sentimens* et *les images* ont

LA MORT D'ABEL.

général, cette *pastorale tragique* a été bien jouée et bien accueillie. (Du 9 thermidor an 9.)

ÉPICHARIS.

UNE conspiration contre le plus odieux des tyrans pouvait être un beau sujet de tragédie ; mais la haine qu'inspire à tous les cœurs honnêtes la scélératesse de Néron, devait être balancée par des personnages vertueux et intéressans que l'on pût aimer. — Une *prostituée* (Epicharis), un *efféminé* (Pison), un *versificateur* (Lucain) : quels chefs de conspiration ! quels personnages de tragédie ! — La tra-

été fournis à Legouvé, par Gessner, ainsi que les caractères d'*Abel* et de *Caïn*. Que reste-t-il donc au poëte français ? Il a, dit le professeur, ajouté *quelques traits de force* au caractère de *Caïn* ; et *il a disposé dans un ordre convenable les richesses du poëte suisse*. La part est modeste pour un membre de l'*Institut national de France*.

EPICHARIS.

gédie d'Epicharis est froide et sans intérêt, parsemée de quelques vers énergiques ; mais, en général, écrite d'un style dur et incorrect. — Dépouillée du mérite des circonstances, et abandonnée à elle-même, *Epicharis* ne peut se soutenir : on ne sait plus aujourd'hui ce qu'elle veut dire (1).

FABRE D'ÉGLANTINE.

BLANC.

FABRE était sombre, jaloux, pétri de fiel et d'amertume, mais ardent, vigoureux, plein

NOIR.

FABRE, l'un des sophistes les plus *grossièrement* charlatans qui ont paru sur la fin du siècle, a voulu mettre en

(1) M. Geoffroy ne gâte point ses amis par des louanges excessives: la louange ! c'est un trésor dont il est un peu plus qu'économe.

FABRE D'ÉGLANTINE.

BLANC.

de nerf et d'imagination. Ses productions dramatiques sont d'une conception plus mâle que celles de Colin ; on y trouve des caractères plus prononcés, des situations plus fortes, une manière plus large, un ton de comique plus vigoureux, une *morale plus approfondie, et des tableaux plus vrais des mœurs de la société.* (Du 13 frimaire an 9.)

NOIR.

scène la grande question sur l'éducation : pour y comprendre quelque chose, il aurait fallu qu'il eût de l'éducation lui-même. Un comédien de province, vivant à Paris du produit de quelques mauvaises pièces, appelé, par la cabale, à des fonctions dont il était absolument incapable, n'avait d'autre principe d'éducation que ceux qu'il avait puisés dans les clubs : il n'a fait que défigurer quelques endroits de l'*Emile ;* c'est Rousseau en délire, c'est la parodie de sa doctrine en *style de porte-faix.* — *Ce maussade pédant de Fabre* ne prononce pas quatre mots, sans y fourrer la *nature* avec une emphase risible ; *ce n'est pas*, en vérité, *une belle nature*

FABRE D'ÉGLANTINE.

BLANC. NOIR.

que la sienne, car *il a l'air d'un paysan de Normandie, à moitié endormi.* (Du 28 floréal an 10.)

L'INTRIGUE ÉPISTOLAIRE.

ON ne croira pas aisément qu'*une farce aussi plate et aussi grossière* que l'Intrigue épistolaire, ait pu avoir quelque vogue ; nos petites pièces les plus folles sont des chefs-d'œuvre de raison, si on les compare à ce tissu *de vieilles parades.* — *Le peintre Fougère est* un fou digne des *Petites-Maisons*, *un misérable barbouilleur, gueux comme un peintre* (1), qui croit avoir du génie, parce qu'il a le *transport au cerveau.* (Du 11 messidor an 10.)

(1) Un peintre, gueux comme un peintre ! Que cela est étonnant et beau !

LE PHILINTE DE MOLIÈRE.

LES *homélies* de Philinte sont défigurées par un fonds triste et noir, par une âpreté sauvage et un lourd pédantisme. (Du 11 messidor an 10.)

Sacrifier sa santé, sa fortune et sa vie pour des inconnus, par le seul intérêt de la société, cela est trop beau pour une comédie ; et *prêcher à des hommes corrompus une morale si parfaite, c'est les rebuter plutôt que les instruire* (1). (Du 14 messidor an 8.)

LES PRÉCEPTEURS.

METTRE en opposition, sur le théâtre, la *nature* et la *société*, les passions et les lois, la licence et la police, l'instinct sauvage et la civilisation ; c'est une conception qui n'a pu éclore que du cerveau troublé d'un factieux en délire. La plupart des scènes de cette *farce* ne sont que des accès de fièvre révolutionnaire. — *Il faut être arme*

(1) Critique aussi neuve que loyale.

LES PRÉCEPTEURS.

d'un courage à l'épreuve, pour essuyer cette éternelle *bordée de pauvretés, de puérilités,* de *plaisanteries ignobles*, de *vers barbares et gothiques*. Comment écouter patiemment les rêves d'une *femme imbécille*, le *jargon d'une servante* qui lui tire les cartes, l'enfantillage de deux écoliers, *le lourd et pédantesque galimathias d'un rustre travesti en philosophe*;

Le précepteur Ariste est simple et nigaud, à la vérité, mais, au fond, bon homme. (Du 28 ventôse an 9.)

les *injures de crocheteur* (1) et les termes de marine d'un *matelot*, soi-disant capitaine de vaisseau, et *plus grossier que nos bateliers;*

(1) Des gens qui arrangent les proverbes avec des variations, veulent qu'on dise maintenant *des injures de professeur*, quand on veut parler de grosses sottises bien crues, bien ordurières. L'article que nous citons, et dix autres semblables, prouvent que personne n'est plus poli, plus modéré, ne respecte plus les convenances et soi-même, qu'un professeur de rethorique; donc le proverbe doit être rejetté, avec sa variation.

LES PRÉCEPTEURS.

le *radotage d'un bas coquin* déguisé en précepteur, etc.? — On serait tenté de croire que c'est le roman d'un *laquais ivre de bierre, écrivant dans* un grenier; et cependant c'est un des législateurs de la France, qui méditait gravement de telles sottises, et ce sont des gens *soi-disant philosophes*, qui les écoutent aujourd'hui avec la même gravité. (Du 28 floréal an 10.)

SEDAINE.

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR.

POUR.

L'AUTEUR du *Cours de Littérature* ne pardonne pas à Sedaine l'audace sacrilège avec laquelle il a osé imiter

CONTRE.

LA situation du troisième acte est forte et attachante, l'intérêt croit encore au quatrième; mais les trois coups de marteau, *qui ne*

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR.

POUR.

avec des coups de marteau, le coup de canon qui *fait le sublime dénouement d'Adelaïde du Guesclin.* — Quel tort les coups de marteau d'un humble drame peuvent-ils faire au *sublime coup de canon* d'une *sublime* tragédie ? — *Quel tort ? Un tort qui ne se pardonne point, celui d'être plus naturel, et d'intéresser davantage.* (Du 18 germinal an 10.)

CONTRE.

sont qu'une faible imitation du coup de canon dans Adelaïde du Guesclin, *ne sont amenés que par la plus grande invraisemblance.* — Comment supposer qu'Antoine, ce domestique si fidèle, oublie, en un moment, les ordres précis qu'il a reçus de Vanderk, et le zèle qui doit l'intéresser au danger de son maître ? (Du 19 ventôse an 9.)

COLIN.

COLIN.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

BLANC.

CE n'est pas *le Vieux Célibataire* qui attire la foule ; c'est Molé, c'est Contat qu'on veut voir. Cette pièce *tient de la comédie de caractère*, de la comédie d'intrigue, et du drame. Considérée séparément sous chacun de ses titres, elle ne serait qu'un ouvrage médiocre ; mais la réunion des trois genres lui donne un degré d'agrément et d'intérêt qui la place au rang des produc-

NOIR.

SI c'est un caractère que de n'en point avoir, on peut regarder *le Vieux Célibataire* comme un caractère ; mais on n'y trouve aucun but moral : la pièce de Colin n'a de moral que quelques sentences très-honnêtes ; aussi n'est-ce pas la moralité qui fait le succès de la pièce.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

BLANC. NOIR.

tions les plus distinguées de ces derniers tems.

L'intrigue est filée avec art ; l'intérêt bien gradué, l'action sagement conduite : on y trouve souvent un comique de situation, qui naît du fonds du sujet. (Du 13 prairial an 10.)

J'avoue que je ne conçois pas comment madame Evrard peut se flatter d'inspirer à son maître le goût du mariage par l'espoir d'avoir des enfans ; est-ce pour avoir ces enfans qu'on se marie à soixante-cinq ans (1)? — La scène des enfans du portier, qui récitent leur leçon de l'Ancien Testament, ne m'a jamais paru qu'une *puérilité inutile*. — Madame Evrard qu'on nous

(1) Si l'expérience de tous les jours prouve qu'un homme de 65 ans ne peut plus avoir d'enfans, l'observation de M. Geoffroy est juste ; et c'est seulement pour *jouir*, *en libertin*, des droits de l'hymen, qu'un célibataire de 65 ans se marie.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

BLANC. NOIR.

présente comme si rusée, est bien imprudente de confier, *sans nécessité*, ses fourberies les plus criminelles à un jeune domestique qu'elle ne connaît pas. — Il est assurément difficile de concevoir que M. Dubriage *soit assez imbécille* pour ne pas lire lui-même les lettres de son neveu; que madame Evrard soit assez impudente pour lire des injures et des sottises, où il n'y a que respect et tendresse, au *risque que* le vieillard, dans sa colère, ne lui arrache la lettre et ne découvre son imposture. (Du 13 pluviôse an 10.)

LES DEUX FRÈRES.

BLANC.

La comédie des Deux Frères est d'un grand intérêt ; elle fait verser plus de larmes que les plus lugubres tragédies, et, en même tems, elle offre des caractères vrais, naturels et plaisans. (Du 20 brumaire an 9.)

NOIR.

LE premier acte est extrêmement froid, rempli de détails ennuyeux. Qu'y a-t-il de plus ennuyeux que le bavardage d'un procureur avec une vieille servante ? — Rien n'est plus vuide que toute la conversation du médecin avec Philippe Bertrand et sa fille. — Il n'y a guères de *naturel* dans cet aphorisme du docteur : *la piété et la joie ont cela de commun ; la voûte d'un ciel pur et serein ajoute à leur vivacité.* — Il ne nous faudra plus d'églises; (1) nous irons faire

(1) *Il ne nous faudra plus d'églises.* Conséquence admirable, et dont les esprits superficiels ne sentiront pas toute la justesse ; mais, pour les gens qui réfléchissent, deux ou trois conclusions de cette force suffisent pour faire apprécier le génie d'un grand homme.

LES DEUX FRÈRES.

BLANC. NOIR.

nos prières dans les champs, quand il fera beau.

Je ne vois, dans cet éternel verbiage, dans cet *amas* de scènes inutiles, qu'une sentence *qui me paraît* assez raisonnable : *Il y a des gens dont on gagne la haine uniquement parce qu'on les pénètre et qu'on les apprécie.* Cela s'applique très-bien aux écrivains qui s'exercent dans l'art *périlleux* de la critique.

Le second et le troisième actes offrent quelques ressemblances avec le Vieux Célibataire. — *Beaucoup de bavardage et de minuties dans le dialogue, des déclamations, de mauvaises plaisanteries, des pensées fausses, du précieux et du mauvais goût : voilà ce que l'on trouve dans les Deux Frères.* (Du 17 pluv. an 10.)

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE.

POUR.

L'ABBÉ de l'Epée est une fable dramatique, fort bien conduite, fort intéressante. La faiblesse et l'innocence triomphent enfin d'*un oppresseur puissant :* c'est un tableau qui doit toujours plaire dans toutes les histoires et dans tous les romans. (Du 11 frimaire an 9.)

CONTRE.

Le cit. Bouilly ne s'est pas dissimulé les écueils de son sujet, mais il *a compté sur l'ignorance du vulgaire, sur son amour pour le merveilleux ;* ce calcul est toujours bon. — Ces *contes bleus*, débités avec art par un acteur habile, *peuvent intéresser les grands enfans du parterre :* ils font rire les hommes sensés. Ce qu'on nous donne pour le dernier effort du génie, n'est qu'*un tissu de conjectures frivoles et puériles. Tout, dans cette pièce, est outré, emphatique, miraculeux. L'avocat Franval est enthousiaste, déclamateur et impudent; l'abbé de l'Epée prodigue les acclamations, les apostrophes, les prières à l'Être suprême ; souvent il res-*

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE.

POUR.	CONTRE.
	semble à un charlatan de place. — Il est dans la nature qu'un vieux domestique éprouve des remords d'un crime, mais non pas qu'il se dénonce lui-même, et *veuille se faire pendre par pénitence : c'est-là de l'héroïsme de drame.* — *Il y a duplicité d'action* : les amours de St.-Alme n'ont pas un rapport direct avec l'aventure du sourd et muet. *Le dernier acte est froid et languissant.* (Du 7 floréal an 10.)

PAMÉLA.

POUR.	CONTRE.
Le plus grand mérite de ce drame est	IL y a des propositions d'une morale relâchée, qui

PAMÉLA.

POUR.

d'avoir fait emprisonner l'auteur et toute la comédie en masse. Je cherche envain la cause de cette persécution. (1) Assurément l'ouvrage était digne de trouver grace aux yeux des fanatiques révolutionnaires; *il respire l'anarchie et l'irréligion.*

CONTRE.

devaient paraître, aux oreilles des patriotes purs, *très-mal sonantes et sentant l'hérésie.*

« La solitude est douce à qui hait les méchans. »

On sait qu'on fermait alors les barrières, et qu'on regardait comme suspects ceux qui voulaient quitter Paris pour fuir les méchans.

« Souvenons-nous d'aimer, oublions de punir. »

La maxime est fausse en

(1) M. Geoffroy *n'a pas cherché en vain* la cause des persécutions qu'éprouva l'auteur de Paméla; mais il est démontré, par le bon esprit qui règne dans tout cet article, que, s'il a découvert cette cause, c'est par inadvertance; et que, s'il en parle, c'est malgré lui et par une de ces inconséquences ordinaires aux grands hommes. M. Geoffroy ne prétend pas en être exempt; il a trop d'humilité pour cela.

PAMÉLA.

POUR. CONTRE.

morale comme en politique, et très-nuisible au bonheur de la société ; *mais les bourreaux de ce tems-là qui assassinaient et ne punissaient pas, ont dû surtout la trouver détestable.*

« Avec fureur on nuit; avec tiédeur on sert. »

Le vers est sec et dur, mais vrai ; *et l'on sent combien il dut déplaire dans un tems où c'était un crime de s'attendrir sur le sort des innocentes victimes de la révolution.*

Ce qui me surprend le plus, c'est qu'on ait pu songer à composer ou à faire représenter une comédie dans un tems où la France n'était qu'un vaste théâtre ensanglanté par les tragédies les plus atroces ; *il fallait être bien*

PAMÉLA.

enragé (1), bien possédé du démon poétique, pour songer à des plaisanteries et à des scènes comiques, quand tous les honnêtes gens versaient des larmes amères. François de Neuf-

(1) Sans doute, il fallait être bien enragé pour s'occuper de la scène de Thalie, quand celle du monde offrait de si sanglantes catastrophes ; cependant une chose nous embarrasse : Colin est connu par la sensibilité de son cœur, l'honnêteté de son ame, la sévérité de ses principes ; et, à cette époque, Colin a donné *Rose et Picard*, ou *la suite de l'Optimiste*. Je ne sache pas qu'Arnauld, Legouvé, Picard, Ducis, etc. fussent des enragés ; néanmoins ils ont fait représenter alors *Cincinnatus*, *Othello*, *Épicharis et Néron*, *le Conteur ou les Deux Postes*. Si ces auteurs se sont occupés du théâtre, dans nos jours de deuil et de larmes, l'auteur de *Paméla* n'est donc pas plus coupable qu'eux, *pour ce fait*, ou ils sont aussi coupables que lui; et nous croyons qu'en conscience, M. Geoffroy doit retirer son anathême, ou le lancer sur tous les poëtes, sur tous les écrivains de ce tems-là. — Il prendra probablement le dernier parti, comme le plus conforme à la douceur de ses mœurs et à la bonté de son caractère.

PAMÉLA.

château aurait pu se dispenser de prêcher alors, au théâtre, l'égalité et l'irreligion, *car le plus ignorant des septembriseurs en savait plus que lui sur ces matières importantes* (1).

« L'erreur avait fondé la puissance du prêtre. »

Il me semble, citoyen François de Neufchâteau, que vous aimeriez beaucoup mieux la puissance des philosophes du Comité de salut public (2). Cependant, si vos principes ramenaient encore la puissance des philosophes anarchistes, *il est probable que, cette fois-ci*,

(1) Rapprochement honnête et délicat, qui fait autant d'honneur au cœur qu'à l'esprit de M. Geoffroy.

(2) L'auteur de *Pamèla* doit préférer la puissance des *philosophes du Comité de salut public* à celle des prêtres, puisque, comme l'observe M. Geoffroy, cette puissance *guérirait radicalement* le poëte de la manie de prêcher la tolérance, en lui faisant couper la tête. Or, pour peu que ce poëte philosophe soit aussi conséquent que le dévot professeur, il doit desirer le retour d'une autorité qui lui serait si favorable.

PAMÉLA.

vous n'en seriez pas quitte à si bon marché, et qu'ils vous guériraient radicalement de la manie de prêcher l'irreligion.

Et qu'importe qu'on soit protestant ou papiste ?
Ce n'est pas dans les mots que la vertu consiste. (1)

Et qu'importe qu'on soit juif, mahométan, idolâtre, athée ? Charmante doctrine à prêcher à des catholiques !

Pour la morale, au fonds votre culte est le mien ;
Cette morale est tout, et le culte n'est rien.

Poëte extravagant ! avant de prêcher cette doctrine incendiaire, étudiez les hommes, consultez l'histoire, instruisez-vous. — Je ne puis vous croire méchant. L'ignorance et la folie peuvent seules vous excuser. *Vous parlez de fanatisme, et vous ne savez pas que les fanatiques sont*

(1) *Ce n'est pas dans les mots que la vertu consiste !* Peut-on prêcher cette morale incendiaire à M. Geoffroy et aux siens !

PAMÉLA.

ceux qui attaquent le culte établi (1), et

(1) *Les fanatiques sont ceux qui attaquent le culte établi.* Tel fut, par exemple, ce coquin de Socrate, le plus grand fanatique de l'antiquité ; il attaqua le polythéisme et s'avisa de se faire l'apôtre d'un seul Dieu. *Ah ! que M. Geoffroy ne rédigeait-il alors le Feuilleton du Journal des débats d'Athènes !* Quels beaux articles il nous aurait laissés en faveur du culte de Jupiter, de Mars, de Bacchus, de Vénus, de Vulcain, de Mercure, de Némésis, des Euménides et de cette foule de Dieux grands et petits, bons et méchans, adorés dans la ville de Minerve ! Comme les traits de sa brûlante éloquence auraient foudroyé Socrate, Platon, Aristote, et cette tourbe de philosophes qui portèrent un œil curieux et profane sur un culte vénérable, et eurent l'audace sacrilège de trouver mauvais que les hommes adressassent leurs vœux à des Dieux parricides, incestueux, voleurs, ivrognes, coupables de tous les crimes, souillés par toutes les débauches ! Anytus, Mélitus, vos noms célèbres seraient éclipsés par un nom plus célèbre encore ; vous n'auriez point eu l'honneur de porter les premiers coups au fils de Sophronyme ; Euripides n'aurait pas eu la triste gloire de faire fondre en pleurs tous les Athéniens, en leur reprochant, en plein théâtre, *d'avoir fait mourir le meilleur des Grecs* ; ou du moins il aurait aperçu, parmi ses auditeurs, un homme austère, dont l'œil inaccessible à la contagion des larmes, aurait brillé d'un

PAMÉLA.

non pas ceux qui le défendent, etc. etc. (1).

religieux courroux. Le lendemain, dans un article immortel, le professeur aurait gourmandé ses frivoles concitoyens pour s'être *niaisement* apitoyés sur la mort d'un ennemi du culte établi ; et nous aurions aujourd'hui des observations profondes, une critique fine, honnête, ingénieuse de la *sensiblerie* des Athéniens, et des sentences philosophiques d'Euripides. *Ah ! pourquoi M. Geoffroy ne rédigeait-il pas alors le Feuilleton du Journal des Débats d'Athènes !*

(1) Nous engageons les personnes qui veulent s'instruire dans l'art de faire des dénonciations, à lire le reste de l'article de M. Geoffroy sur Paméla ; ils y verront ce que dicte le zèle à un homme véritablement religieux ; et cette éloquente dénonciation contre le tolérantisme, leur rappellera les véhémentes déclamations des orateurs de 1793 contre les *fougueux modérés* qui entravaient les desseins des fondateurs de la République : l'éloquence du professeur est aussi vive, ses tours aussi hardis, ses expressions aussi nobles ; la même ferveur l'anime pour le salut public. Malheureusement les dénonciateurs, quoique toujours très-respectables, ne sont plus aussi respectés qu'au tems des *fougueux modérés*. — Au reste, de pareilles considérations ne peuvent arrêter un professeur bien pénétré de la sainteté de son ministère : qu'importe le profit à qui ne cherche que la gloire ?

ACTEURS.

Et jusqu'à je vous hais, *il* dit tout tendrement.

(BOILEAU.)

BAPTISTE aîné.

SON débit haché, décousu, déchiqueté, fait éprouver une fatigue cruelle; *il a souvent des bouffées* de *comique*, des traits plaisans, mais rien de soutenu, rien de prononcé, *sur-tout rien de naturel;* une affectation, une exagération *continuelle* qui fait dégénérer le comique en farce; un papillotage *éternel;* un corps vacillant qui sautille *perpétuellement*, tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre; des *gestes multipliés jusqu'au dégoût;* des grimaces qui font rire la multitude, et qui font pitié aux gens délicats; des tons faux, et *sur-tout* d'une *familiarité basse et ignoble.* (Du 20 brumaire an 9.)

Baptiste, qui jouait Cassius dans *la Mort de César*, se distinguait *sur-tout* par une face allongée et mélancolique; *on croyait voir le*

BAPTISTE aîné.

Chevalier de la triste figure, tel qu'il est représenté dans le roman de D. Quichotte. Un accent extrêmement nazal contribuait encore à répandre quelque ridicule sur cette *caricature tragique.* (Du 7 messidor an 9.)

Baptiste l'*aîné* a été fort extraordinaire dans le rôle de *Polyphonte.* Sa taille et son costume lui donnaient l'air d'un fantôme ; un accent nazal et sépulchral ajoutait encore à l'effet de cette étrange apparition ; cependant cet acteur a de la force et de l'intelligence ; on regrette que l'ingratitude de ses moyens physiques s'oppose au succès de ses travaux. (Du 17 floréal an 10.)

BAPTISTE cadet.

BAPTISTE *cadet* est très-plaisant ; il a *surtout* un jeu de physionomie capable de déconcerter la gravité la plus opiniâtre. Cet acteur est un aussi bon niais que *Brunet*, et il a d'autres genres que *Brunet* n'a pas ; cependant,

Brunet

BAPTISTE cadet.

Brunet a plus de vogue. (Du 7 vendémiaire an 11.)

DAMAS.

BLANC.

DAMAS est plein d'intelligence, de finesse, et a beaucoup d'à-plomb sur la scène. (Du 24 brumaire an 10.)

Damas se distingue par *sa chaleur* et sa *sensibilité* dans le rôle de St.-Alme de l'*Abbé de l'Epée*. (Du 28 messidor an 10.)

NOIR.

DAMAS possède la *routine du métier* : à force d'art, il *imite assez bien la sensibilité*. Dans le rôle d'Hyppolite, il ne songe qu'à paraître tendre et passionné : c'est la partie du talent qu'il affecte le plus, par la raison que c'est précisément celle qui lui manque. (Du 8 fructidor an 10.)

Sa chaleur forcée, son pathétique de parade qui séduit les jeunes filles dans *l'Abbé de l'Epée*, déplaît aux gens de goût. — Damas manque de noblesse dans la figure ; ses gestes et

DAMAS.

Damas a de la chaleur et beaucoup d'art dans sa déclamation, mais l'art paraît trop. (Du 20 floréal an 10.)

ses attitudes ont quelque chose de manièré. (Du 7 thermidor an 10.)

Le rôle de *Beggears*, dans *la Mère coupable*, est un de ceux dont Damas s'acquitte le mieux, *ce qui est étonnant*, *car le personnage est calme et froid*: il y met autant d'art et de finesse, qu'il met de *chaleur* et *d'énergie* dans *le rôle passionné* de St.-Alme de l'*Abbé de l'Épée*. (Du 5 therm. an 10.)

Il a des *élans de sensibilité* bourgeoise qui plaisent aux jeunes filles. (Du 13 fructidor an 10.)

DAZINCOURT.

Il me semble qu'entre les deux premiers valets de ce théâtre, il existe à-peu-près

DAZINCOURT.

la même différence *qu'entre Plaute et Térence* : les bons mots de *Plaute* sont le *ragoût de la populace*, son dialogue est grossier, mais il a de la force et de la chaleur. *Térence* est pur, naturel et délicat; sa plaisanterie est fine ; *il fait rire l'esprit*, il amuse les honnêtes gens, mais il est un peu froid. (Du 7 vendémiaire an 11.)

DUGAZON.

IL a de la vivacité et du feu ; ce comique un peu gros, qui fait rire la multitude ; ses lazzis, ses postures, son masque, ont un caractère de bouffonnerie qui souvent est assez bien assorti au caractère de la pièce. (*Les Etourdis.*) (Du 7 vendémiaire an 11.)

DUPONT.

POUR.	CONTRE.
DUPONT montre beaucoup d'intelligence	IL est triste pour Dupont de s'être jeté, *sans talent*,

DUPONT.

POUR.

de *grace* et de sensibilité dans le rôle d'Abel, ce qui prouve que *cet acteur*, en butte aux rigueurs du public, *n'est cependant point dépourvu de talens.* (Du 9 thermidor an 9.)

CONTRE.

dans la carrière du théâtre; mais il y est enfin, *il faut le plaindre et le supporter.* (Du 9 prairial an 9.)

FLEURY.

FLEURY paraît avoir en *profondeur*, ce que *Molé* avait en *superficie.* (Du 5 thermidor an 10.)

LAFOND.

LEKAIN lui-même ne serait ni plus suivi; ni plus applaudi que Lafond. A quoi sert le talent, si on n'en a pas besoin pour attirer la foule? *Dès que le public applaudit en bâillant*, il ne faut plus parler de déclamation

LAFOND.

théâtrale. — *Lafond n'a aucune expression dans les yeux, aucune noblesse, aucun mouvement dans la physionomie*; il est obligé d'y suppléer par *des contorsions comiques*. Sa taille est haute, et cependant il n'a point de véritable dignité dans le maintien; *sa fierté n'est que de la morgue* : il lève la tête, il se redresse, et n'en paraît pas plus grand. *Presque toujours fade et langoureux*, quand il faut être tendre et passionné, sa voix est sonore sans être touchante.

Lafond a plusieurs réminiscences heureuses de Lekain; bientôt il ne laissera plus rien à desirer aux connaisseurs les plus délicats. (Du 20 floréal an 10.)

CONTRE.

Le rôle d'Hiarbe, *tout entier en mouvemens de fureur et de jalousie*, est très-favorable à l'espèce de talent de Lafond. (Du 11 vendémiaire an 9.)

POUR.

Ce que Lafond joue le mieux, c'est le sentiment et la tendresse. (Du 8 fructidor an 9.)

LARIVE.

Je suis assez embarrassé à concilier *les egards dûs à l'âge et au talent de Larive* (1), avec l'hommage qu'on doit à la vérité.

Dans le rôle de *Gengiskan*, *Larive* a manqué de *dignité, d'intelligence et de sensibilité;* tantôt c'est une volubilité qui ne marque rien et détruit tout l'effet; tantôt ce sont des cris à la place du sentiment; trop souvent *une certaine enflure dans la voix, donne une teinte comique, et transforme le héros en capitan.* (Du ... germinal an 9.)

Ses intonations sont *fausses* ou faibles, *presque toujours d'une familiarité ignoble.* (Du 3 brumaire an 9.)

MONVEL.

RIEN n'est au-dessus de l'intelligence et *surtout* de la sensibilité de Monvel. Si ses moyens

(1) On va voir que ces égards n'embarrassent point du tout M. Geoffroy, et qu'il sait allier merveilleusement la *franchise* et la *politesse*.

MONVEL.

physiques eussent répondu à ses talens, c'était *Lekain*, et *peut-être mieux que Lekain*. (Du 2 thermidor an 8.)

Monvel est parfait, et *peut-être l'Abbé de l'Epée, lui-même, ne jouait pas si bien son rôle* (1). Il est imposible d'être plus *décent*, plus *vénérable*, *d'avoir plus d'ame, de sensibilité, d'intelligence*; c'est sur-tout dans les prières dévotes et ferventes que Monvel adresse fréquemment à l'Être suprême, qu'on reconnaît le grand comédien. (Du 11 frimaire an 9.)

Les rôles de Pontife et de Grand-Prêtre sont au-dessus des forces de Monvel. Qu'il se contente d'être *un bon et simple ecclésiastique*, *comme dans l'Abbé de l'Epée*.

---

(1) *L'Abbé de l'Épée lui-méme ne jouait pas si bien son rôle!* Cette phrase nous embarrasse beaucoup. M. Geoffroy semble faire entendre que *l'Abbé de l'Épée* n'était qu'un comédien; mais la charité, le respect pour la vérité, enfin la bonté d'ame de M. Geoffroy sont trop connus, pour lui supposer cette intention: qu'a-t-il donc voulu dire? Car il veut toujours dire quelque chose.

MONVEL.

Monvel est mieux en *abbé* qu'en empereur romain. La calotte convient à sa tête plus que la couronne de laurier ; ses désagrémens naturels deviennent des avantages dans le rôle de l'*Abbé de l'Epée* ; ils le rendent plus vénérable, *parce qu'ils lui donnent l'air pénitent et mortifié.*

Ce n'est qu'en faveur de sa grande intelligence et de la perfection de son débit, qu'on supporte l'extérieur mesquin et l'organe rebutant de Monvel. *Il est bien dans l'Abbé de l'Epée, où il représente un ecclésiastique pénitent et mortifié ;* mais, dans *Cinna*, dans *les Horaces*, c'est une caricature. (Du 7 thermidor an 10.)

Monvel, en perruque ronde, avec l'humble costume d'un ecclésiastique, a quelque chose de vénérable dans l'*Abbé de l'Epée* : Monvel, avec les ornemens impériaux et la couronne de laurier, produit une impression diamétralement opposée à celle du respect. (Du premier floréal an 10.)

MONVEL.

Monvel a *une ferveur* et *une onction* particulière dans les oraisons que l'auteur met continuellement à la bouche de l'*Abbé de l'Epée*. Ce *bon ecclésiastique a l'air de réciter des antiennes de son Bréviaire*. (Du 28 messidor an 10.)

NAUDET.

BLANC.

NAUDET s'acquitte, d'une manière très-satisfaisante, de l'emploi des raisonneurs et de celui des pères nobles, dans le drame : *il a du naturel*, de la vérité, et de la force. (Du 8 floréal an 10.)

NOIR.

NAUDET a une diction molle, faible et vague qui ne marque rien, ne fait rien ressortir. *Il affecte du naturel* et de la simplicité, et donne dans une familiarité peu tragique. (Du 7 nivôse an 10.)

SAINT-PHAL.

SAINT-PHAL a de la dignité, quelquefois même du sentiment ; mais il ne se possède pas assez dans les momens pathétiques. Il fatigue par des cris, que *son organe, naturellement dur et sourd*, rend encore plus désagréables ; son débit est lourd et traînant. (Du 24 germinal an 8.)

—*Son organe de fer* et la pesanteur de son débit nuisent beaucoup à l'expression du sentiment. — Il a une déclamation sifflante ; il crie, et ne remplit point l'attente du public, dans tous les morceaux de vigueur et de pathétique. (Du 2 thermidor an 8.)

SAINT-PRIX.

POUR.	CONTRE.
SA taille est avantageuse, sa voix nette et pleine ; il y a de l'aisance et de la dignité dans ses mouvemens	SAINT-PRIX s'est mis dans la tête que le naturel, la simplicité, le sentiment doivent essentiellement avoir la voix basse. (Du 27 brumaire an 10.)

SAINT-PRIX.

POUR.

et dans sa démarche ; il a de l'à-plomb sur la scène, se dessine bien; ses gestes, quoiqu'un peu compassés, ont de la noblesse, ses intonations sont justes, son débit est bien phrasé, et son genre de déclamation paraît être d'une bonne école. (Du 15 prairial an 9.)

CONTRE.

TALMA.

NOIR.

TALMA est de la nouvelle école formée par quelques jeunes gens qui avaient plus

BLANC.

TALMA est effrayant de vérité dans le rôle d'*Oreste:* il est impossible de n'être pas fortement ébranlé par ses cris, par sa pantomine. *Son*

TALMA.

NOIR.

de présomption, que d'expérience et de goût; ils visent sur-tout à l'expression de la sensibilité, et ils l'outrent souvent au point de donner dans *le niais et dans le burlesque* : c'est alors qu'ils se flattent d'avoir atteint le sublime du pathétique. (Du 19 brum. an 9.)

BLANC.

extrême énergie et le grand effet qu'il produit au cinquième acte, ne permettent pas de relever l'abus qu'il fait de son organe, et les vices de sa déclamation. Il ne faut pas juger par les règles de l'art un acteur qui se place au-dessus.

C'est dommage que Talma, qui a de grands moyens pour le tragique sombre et terrible, ignore les élémens de son art : c'est un homme d'esprit et de talent, qui ne sait pas lire. (Du 9 prairial an 9.)

NOIR.

Talma s'est fait un genre proportionné

BLANC.

Ce jeune acteur, *si intéressant par un zèle infati-*

TALMA.

NOIR.

sans doute à ses facultés. *Ce genre, à la vérité, n'est ni agréable, ni intéressant; l'horreur* est un sentiment qu'on n'éprouve qu'à regret : mais enfin il doit se tenir à ce genre, *quel qu'il* soit, *qu'il* a la prétention de créer. — *Il se bat les flancs pour suppléer, par une pantomime et des tons outrés, à la véritable sensibilité qui lui manque.* (Du 25 brumaire an 10.)

Tantôt pesant, tantôt outré, presque jamais noble, il manque *sur-tout* d'intelligence. (Du 16 floréal an 9.)

BLANC.

gable, et par un amour extrême pour son art, s'est malheureusement formé à une époque où c'était un mérite de s'écarter des anciens principes. — Il ne sait pas *régler son feu*, conduire et diriger son action; il n'a que des momens d'inspiration : il dit bien des mots, rarement un couplet tout entier; son énergie même, dépourvue de méthode, paraît factice et forcée. (Du 17 nivôse an 10.)

TALMA.

Les succès de Talma, à Bordeaux, ne sont pas bien constatés. Les uns prétendent que sa *présence a ému toute la Gascogne, et que la Garonne en a roulé plus fièrementses eaux ;* d'autres assurent que la commotion a été assez faible, et que l'entrepreneur n'a pas fait une spéculation très-heureuse. (1). (Du 19 brumaire an 9.)

(1) Les ennemis de M. Geoffroy diront que ce paragraphe, étranger à ses fonctions de critique, n'est qu'une noirceur insigne, une méchanceté coupable qui peut nuire aux intérêts de Talma; mais la haine aveugle ces pauvres gens; comment ne voient-ils pas qu'il s'agit ici du bien public? c'est un avis charitable donné par M. Geoffroy aux entrepreneurs de province, pour s'opposer à leur ruine, au risque de nuire et de déplaire à un seul homme; c'est un acte de dévouement dont chacun doit admirer la générosité : mais la vertu n'est point récompensée dans ce monde.

VANHOVE.

BLANC.

L'aspect de Vanhove est vénérable ; sa voix très-sonore, suffit, sans effort, aux intonations les plus déchirantes ; *son débit n'a point d'art et de charlatanisme, mais il est juste.* (Du 27 vendémiaire an 10.)

Vanhove est vénérable dans le rôle de Burrhus. (Du 20 floréal an 10.)

Vanhove, dans le rôle de *Zamti, paye bien de sa mine ;* il n'imite pas mal la gravité chinoise; et, *toutes les fois qu'il faut être*

NOIR.

LE parterre voulait que tous les cœurs fussent heureux de la joie qu'il avait de voir mademoiselle *Gros* dans le rôle d'*Amenaïde* ; il a étendu ses faveurs jusques sur les confidens : Florence même, oui Florence a été applaudi ; il est vrai que la rareté du fait a excité quelques risées. Dans ce bonheur commun, le père d'Amenaïde, *le vénérable Vanhove*, a été seul malheureux; *toute la sévérité du parterre est tombée sur ses cheveux blancs ; et cependant il n'était pas plus coupable ce jour-là qu'un autre ; mais il a payé pour tous les autres.* (Du 13 thermidor an 9.)

VANHOVE.

BLANC. NOIR.

froid et stoïcien, il n'est pas mauvais. (Du 9 germ. an 9.)

Vanhove, dans le rôle de D. Diègue, *a été applaudi comme l'artiste le plus distingué*; et tout n'était pas sur le compte de l'indulgence. *On ne sent pas assez l'utilité de cet acteur modeste, qui manque de noblesse et d'art.* (Du 24 thermidor an 10.)

Mlle. BOURGOING.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.
(LA FONTAINE.)

POUR.

Mlle. Bourgoing embrasse à-la-fois les *deux* genres de la scène, *la tragédie*, *le drame*, *la comédie*; et, par cette universalité même, elle peut être utile et précieuse au Théâtre français. La nature lui a prodigué les dons qu'elle distribue à tant d'autres avec économie : *taille, figure, organe, mademoiselle Bourgoing est pourvue de tous ces avantages*, auxquels

CONTRE.

Mlle. Bourgoing a, sans-doute, des graces à rendre à la nature qui l'a traitée en enfant gâté; mais les avantages extérieurs qu'elle possède, ne seraient que des dons perfides, si elle se persuadait qu'ils peuvent tenir lieu des qualités plus essentielles à son art. — Il y a *de la noblesse dans sa taille, mais peu dans sa physionomie; la sensibilité lui manque absolument, le visage et les yeux sont muets; l'organe est doux, mais voilé, sans aucun timbre*; et lorsqu'il faut exprimer le sentiment,

Mlle. BOURGOING.

POUR.

on *s'efforce* souvent envain de suppléer *à force* d'art (1). Le bruit se répand que la comédie a poussé la sévérité à son égard jusqu'à lui refuser, pour la première représentation, les billets d'usage : si ce n'est pas une calomnie, on peut dire que ses ennemis l'ont beaucoup mieux servie que ses amis. *Ils ont pris toutes les précautions possibles pour qu'on ne pût attribuer son succès à*

CONTRE.

l'ame ne fournissant rien, le gosier s'enfle et fait entendre des sons rauques et forcés, les gestes sont uniformes et multipliés ; le débit monotone et chantant, l'action froide et gênée. (Du 17 nivôse an 10.)

Dans la tragédie, *cette jeune actrice n'a qu'une froide routine : elle est extrêmement monotone, absolument dépourvue d'expression dans les yeux, et de mobilité dans les traits; des gestes multipliés et uniformes suppléent au sentiment qui lui manque* : la diction cependant est assez

(1) Article à ajouter au chapitre de *la bonté de M. Geoffroy.*

Mlle. BOURGOING.

POUR.

la cabale ; ils ont voulu que tous les applaudissemens fussent la preuve du mérite : grace à leurs soins, aucun spectateur n'a payé sa place en *bravo ; les battemens de mains, qui faisaient retentir la salle, étaient l'expression libre du plaisir*, et non pas un service commandé par l'amitié. — On a remarqué *une noble simplicité*.

CONTRE.

juste et quelquefois naturelle, *mais sans intérêt, sans dignité, sans chaleur ; son insensibilité est un contre-sens perpétuel* (1). Son joli minois semble narguer la tragédie : au lieu d'inspirer la douleur, il *invite à la joie, et promet du plaisir* (2). (Du 4 floréal an 10.)

Le véritable accent du cœur n'anime point sa déclamation, presque toujours froide et monotone ; elle ne connaît point la naïveté et l'ingénuité, et pa-

(1) Il est bon de remarquer, pour l'intelligence de ce morceau, que mademoiselle Bourgoing venait d'être reçue à la comédie française, et que mademoiselle Volnais ne l'était pas encore.

(2) *Son joli minois promet du plaisir .....!* Serait-ce à M. Geoffroy ? L'ingrat !

Mlle. BOURGOING.

POUR.

plicité dans son jeu, du naturel dans son débit, de l'intérêt et de la grace dans ses mouvemens et son action. (Du 9 frimaire an 10.)

Mademoiselle Bourgoing n'a besoin ni de fôi, ni de complaisance; *c'est véritablement la jeune et belle Zaïre*; elle porte avec elle l'excuse des folies d'Orosmane; il y a dans toute sa personne de quoi faire tourner la tête à un jeune Soudan de Jérusalem, et peut-être même à un philosophe

CONTRE.

raît étrangère à l'expression de ce *sentiment d'autant plus vif qu'une pudeur timide en comprime l'essor.* (Du 29 messidor an 10.)

Mlle. BOURGOING.

POUR.	CONTRE.
de Paris (1). *Joignez à une taille très-élégante, à des traits charmans, de la simplicité et de la grace dans l'action, de la justesse et du naturel dans le débit, une voix douce et tendre, d'heureux momens de sensibilité* (2): c'est tout ce qu'on peut attendre à cet âge, et cela s'appelle un succès. Son visage	

(1) Est-ce que M. Geoffroy..... Oh ! non : il n'est pas philosophe.

(2) *Voix douce et tendre, simplicité et grace dans l'action, justesse et naturel dans le débit ; heureux momens de sensibilité* ; mademoiselle Bourgoing aurait-elle perdu tout cela en cinq mois..... ? Non : mais M. Geoffroy la regarde d'un autre œil.

Mlle. BOURGOING.

POUR. CONTRE.

agréable n'a pas l'air de se prêter facilement à l'expression des passions vives : je suis, au reste, si fatigué des *contorsions* et des *convulsions* ordinaires à nos héroïnes de théâtre, que *j'aime jusqu'à la paix profonde qui règne dans les traits de mademoiselle Bourgoing ;* je remarque *avec plaisir*, dans cette sérénité, l'intervalle immense qui la sépare des *grimaces. Cette immobilité de la physionomie est le caractère de l'enfance et de la première jeu-*

Mlle. BOURGOING.

POUR. CONTRE.

nesse, encore étrangère aux secousses violentes. (Du 16 frimaire an 10.)

Mlle. CONTAT.

Les pièces les plus mauvaises et les plus froides du répertoire, malheureusement pour le public, ont le bonheur de plaire à ceux qui règlent les destins de la scène française. Molé et *mademoiselle Contat* y trouvent des rôles qui leur conviennent. Cela suffit; peu importe que l'ouvrage endorme l'assemblée, pourvu qu'il ait le mérite, dans une ou deux scènes, de faire briller les acteurs. (Du 26 vendémiaire an 10.)

Ce qui maintient la pièce *des Femmes* sur

Mlle. CONTAT.

le répertoire, et ce qui fait qu'on la joue si souvent, ce sont ces deux vers :

Non, madame, du tems les redoutables traces
N'ont pas même effacé vos attraits et vos graces ;

dont le public fait l'application à mademoiselle Contat ; il y a aussi quelques allusions heureuses à son talent pour la comédie. (Du 2 floréal an 10.)

BLANC.

Je suis bien éloigné d'être insensible aux *graces naturelles de mademoiselle Contat; sa personne est charmante, et son art précieux; il y a, dans son jeu, des traits de sentiment*, des manières fines et délicates, où l'on reconnaît l'actrice supérieure. Le

NOIR.

Les pleurs de mademoiselle Contat ne sont point touchans, et ses cris n'ont pas une belle qualité de son. — Sa sensibilité est un peu minaudière ; là où le naturel manque, il faut le remplacer par *l'affectation ;* et, ce qu'il y a de fâcheux pour l'art, l'affectation réussit quelquefois mieux que le naturel. (Du 19 prairial an 10.)

Mlle. CONTAT.

BLANC. NOIR.

rire de mademoiselle Contat est séduisant ; les trésors qu'il découvre, sont d'un grand prix, l'œil en est enchanté. (Du 25 messidor an 9.)

Mlle. DUCHESNOIS.

Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau.
(*Le Cid.*)

Mon avis sur mademoiselle Duchesnois, est le même que celui de *Louis XIV* (1) sur Lekain : elle m'a fait pleurer. (Du 17 thermidor an 10.)

La voix de mademoiselle Duchesnois n'a

(1) Lisez Louis XV.

Mlle. DUCHESNOIS.

pas le mordant et la rondeur qu'exigent les accens d'une *fierté gigantesque*; elle n'a pas ouvert une assez *large bouche* pour faire retentir ce *vers d'une toise* :

Je l'épouse ; et, pour dot, je lui donne le monde.

Tout le *faste de sa prononciation n'a pu* couvrir la *misère* et la *bassesse* du vers *trivial* qui précède :

Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde.

Quel auguste calcul pour la veuve de Ninus ! *On croit entendre la fille d'un agioteur* (1)

(1) Qui pourrait s'imaginer que Voltaire ait poussé l'impudence au point de donner à la Reine de Babylone le langage et les sentimens de la fille d'un agioteur de Paris? Et qui croirait que cette remarque fine et judicieuse se trouve dans un modeste feuilleton? En effet, quand Sémiramis dit, en parlant d'Arsace : *que je vais l'étonner par le don d'un empire !* ne semble-t-il pas entendre la fille d'un agioteur dire, en parlant de son futur : *comme il ouvrira de grands yeux à l'aspect de mes diamans et des beaux louis d'or que je lui apporterai !*

Mlle. DUCHESNOIS.

dire, la veille de ses noces : Il faudra que mon mari soit *bien complaisant, bien obéïssant; j'en ferai ce que je voudrai:* car, pour dot, je lui apporte un million! « Qui croirait qu'on trouve de pareilles pauvretés au milieu des trésors poétiques de Voltaire? » (Du 27 thermidor an 10.)

Cette actrice a des *inégalités*, *des momens de faiblesse*; cet accident est familier *au génie :*

Lorsque Sémiramis, dans sa harangue aux États de Babylone, s'exprime ainsi : *J'ai pu choisir, sans doute, entre des Souverains, mais..... mon sceptre n'est point fait pour des mains étrangères; et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux, que tous ces rois.....*, etc. ne croit-on pas entendre la fille d'un agioteur se vanter, à ses bonnes amies, *qu'elle aurait pu choisir son mari parmi les banquiers, les agens de change et les fournisseurs; mais qu'elle a préféré un de ses cousins, pour que le bien ne sortît pas de la famille?* — Il serait aisé de multiplier les rapprochemens, et tous viendraient à l'appui de l'opinion de M. Geoffroy; tous prouveraient irrévocablement qu'il n'y a pas la moindre différence entre la Sémiramis de Voltaire et la fille d'un agioteur de la rue Quincampoix.

Mlle. DUCHESNOIS.

quand elle n'est qu'*ordinaire*, on lui fait moins de grace, parce qu'on attend trop d'elle. Il est cependant difficile, ou plutôt impossible, qu'après s'être élevée au plus haut degré de pathétique, elle ne baisse pas sensiblement. Les artistes médiocres ont nécessairement le jeu plus égal et plus soutenu. Les spectateurs sont injustes et même ingrats, lorsqu'ils exigent une perfection continue; mais, *quand mademoiselle Duchesnois est au-dessous d'elle-même, elle est encore au-dessus de bien d'autres.* (Du 8 fructidor an 10.)

Mlle. FLEURY.

BLANC.	NOIR.
CETTE actrice a vraiment de l'ame; et, ce que j'aime singulièrement, *elle sait peindre les passions, sans crier* et même avec des	Mlle. FLEURY est souvent outrée, souvent fade et langoureuse; *mais le fracas, l'affectation, la chaleur factice, les grimaces de sensibilité fausse,* les accens doucereux et passion-

Mlle. FLEURY.

BLANC.	NOIR.
moyens faibles. (Du 14 brumaire an 10.)	nés, quelque déplacés qu'ils soient, réussissent presque toujours auprès du parterre. (Du 15 fructidor an 10.)
Mlle. Fleury a souvent trop d'apprêt, une lenteur affectée, et sur-tout une voix langoureuse et larmoyante qui approche plus de la fadeur que de la tendresse ; mais *tout est réparé par des momens de force et de passion qui enlèvent tous les suffrages.* (Du 10 messidor an 10.)	Mlle. Fleury n'a pas bien saisi le caractère d'Electre. *Les spectateurs* ne reconnaissent point la fille d'Agamemnon dans *une actrice prodigieusement voûtée, faisant d'horribles grimaces, poussant des hurlemens, et présentant, dans son air et dans son attitude, quelque chose de très-ignoble.* (Du premier thermidor an 10.)

Mlle. GROS.

Allez, petite ingrate,
Ne tombez jamais sous ma patte.
(LA FONTAINE.)

SON naturel *un peu sauvage*(1), est très-susceptible d'être cultivé.

Mademoiselle Gros n'est un enfant que sur l'affiche ; la nature paraît s'être hâtée de la former pour sa gloire et pour nos plaisirs ; sa majesté et son énergie sont précoces. Sa taille est celle d'une princesse ; sa physionomie a quelque chose de grave et de sévère ; ses traits sont fiers et même un peu durs ; sa figure est plutôt belle qu'agréable et intéressante.

BLANC.	NOIR.
C'est *le physique qui convient aux Her-*	Mlle. Gros n'annonce pas des principes sûrs de

(1) Le naturel de mademoiselle Gros est un *peu sauvage !* M. Geoffroy aurait-il à s'en plaindre ? Le pauvre jeune homme !

Mlle. GROS.

BLANC.

miones, aux Emilies, à toutes ces héroïnes d'un caractère mâle, que la violence des passions emporte au-delà de leur sexe, et qui ne peuvent avoir pour mari qu'un grand homme. — Son visage ne paraît point assez mobile; il y a peu d'expression dans ses yeux, et *on pourrait desirer que ces miroirs de l'ame fussent un peu plus ouverts.* L'organe est flexible et sonore, un peu gras, à la vérité; mais le grasseyement ne lui messied pas. Ce qu'il y a

NOIR.

déclamation; sa manière n'est pas d'une bonne école; elle récite au hazard; tantôt elle jette les vers brusquement, tantôt elle les cadence avec une lenteur affectée. Son débit vague et négligé, par fois se précipite *sans règle* et *sans frein*, plus souvent dégénère en un chant monotone, *d'une langueur assoupissante*; rarement elle paraît avoir le sentiment juste, et la véritable intelligence de ce qu'elle dit; elle flotte à l'aventure comme un vaisseau sans gouvernail. — *Si son extérieur est au-dessus de son âge, on peut dire que son jeu est tout aussi jeune que son acte de naissance.* (1) (Du 22 thermidor an 9.)

(1) Le 13 thermidor, *le jeu de mademoiselle Cros*

Mlle. GROS.

BLANC. NOIR.

de moins formé chez elle, c'est la déclamation ; mais *elle paraît avoir un foyer de chaleur que l'étude, aidée de l'experience, peut étendre* et diriger. *Son jeu même*, quelqu'imparfait qu'il soit encore, *annonce une force et une fermeté au-dessus de son âge*, et semble montrer l'heureux germe du talent. (Du 13 thermidor an 9.)

---

annonçait une force et une fermeté au-dessus de son âge ; le 22 du même mois, *son jeu était tout aussi jeune que son acte de naissance :* quelle métamorphose en huit jours !

Mlle. MARS cadette.

C'est un des sujets les plus intéressans qui jamais ait paru sur la scène française, dans l'emploi des ingénues. Il est difficile de porter plus loin la décence, la naïveté, la grace, la justesse et la douceur des intonations ; *elle serait applaudie bien davantage, si, au théâtre, on savait applaudir la nature* (1). (Du 8 brumaire an 10.)

Mlle. MÉZERAI.

Mlle. Mezerai a de l'intelligence; il lui manque ce je ne sais quoi qui commande les applaudissemens. (Du 8 thermidor an 9.)

Mlle. Mezerai a la voix aigue, le débit monotone. (Du 15 floréal an 10.)

Mlle. RAUCOURT.

La nature *prodigue, à l'égard de made-*

(1) Nous ne savons applaudir au théâtre que ce qui est *naturel;* nous prions M. Geoffroy de nous instruire de la manière dont on peut y applaudir *la nature.*

Mlle. RAUCOURT.

moiselle Raucourt, de qualités superflues, lui a refusé les avantages les plus essentiels au théâtre, la mobilité des traits et l'éloquence des yeux : sa noblesse est dans ses attitudes, mais non pas dans sa physionomie et dans son organe : un clignotement perpétuel s'oppose à toute expression du visage : sa douleur n'est que la grimace de quelqu'un qui s'efforce de pleurer sans en avoir envie. (Du 24 germinal an 8.)

NOIR.

Mlle. Raucourt a le malheur de ne pas connaître de milieu entre la froideur et les cris ; c'est ce qui arrive toutes les fois qu'on n'a pas un véritable foyer de chaleur. Sa dignité est trop étudiée ; son débit trop empesé. (Du 26 floréal an 10.)

BLANC.

Le rôle d'Émilie, dans Cinna, lui convient beaucoup ; *du côté de l'art et de l'intelligence, elle ne laisse rien à desirer : elle serait parfaite*, si la nature lui avait donné autant de noblesse dans les traits, qu'elle sait s'en donner elle-même dans le maintien. (Du 25 messidor an 9.)

Mlle. RAUCOURT.

NOIR.	BLANC.
La sécheresse et la dureté de son organe, l'altération choquante de ses traits, ses mouvemens de tête trop fréquens et toujours ignobles, nuisent beaucoup à l'effet théâtral; mais elle paraîtrait froide au commun des spectateurs, si elle ne suppléait pas à la sensibilité de l'ame, *par les convulsions de la figure et par des cris forcés.* (Du 7 thermidor an 10.)	Mlle. Raucourt a mérité tous les applaudissemens qu'elle a obtenus dans le rôle de Jocaste : c'est un des rôles où elle se possède le mieux : *elle peut y développer tous les avantages d'une rare intelligence et d'une belle diction.* (Du 29 thermidor an 10.)
On peut lui reprocher de ne pas savoir distinguer le simple d'avec le trivial, et de	*Mlle. Raucourt joue toujours avec esprit ; elle a de la noblesse, de la fierté et de la finesse.* (Du premier floréal an 10.)

Mlle. RAUCOURT.

NOIR. BLANC.

donner quelquefois dans une familiarité ignoble, en voulant éviter l'enflure de la déclamation. (Du 7 floréal an 8.)

Mademoiselle Raucourt n'a plus ni noblesse, ni dignité, ni *décence*. (Du 20 floréal an 8.)

Nous avons dit notre opinion sur mademoiselle Raucourt *avec décence* et (1) *avec*

(1) Dire d'une actrice : « elle ne sait pas distinguer le » simple d'avec le trivial ; l'altération de ses traits est » choquante; ses mouvemens de tête sont trop fréquens et » *toujours ignobles* ; elle donne dans une *familiarité* » *ignoble* ; elle remplace la sensibilité de l'ame par *les* » *convulsions de la figure* ; enfin, *elle n'a plus ni no-* » *blesse, ni dignité, ni décence ;* n'est-ce pas, en effet, exprimer son opinion avec toute la décence et la politesse dûe au talent et au beau sexe ? Et on se plaint ! De quoi se plaint-on ?

Mlle. RAUCOURT.

fermeté. — Notre franchise, à l'égard d'une actrice fameuse, a été un grand sujet de scandale pour ce *troupeau* si nombreux que la mode gouverne, et qui croit que ses sentimens doivent être aussi conformes à l'usage que ses habits. *L'irrévérence envers l'objet de la superstition de la multitude, est une espèce de censure de la sottise publique, qui doit attirer sur le censeur une masse d'indignation.* (Du 20 floréal an 8.)

Mlle. THÉNARD.

Cette antique prêtresse de Melpomène a la véritable tradition; elle a vu les grands modèles; sa déclamation est ordinairement bonne; ses gestes se marient bien avec ses paroles; ses attitudes sont nobles : elle a, ce qui est très-rare, de la décence dans la passion; *on s'apperçoit que sa manière est le fruit d'une longue expérience.* (Du 26 thermidor an 9.)

Mlle. VOLNAIS.

J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.

(*Tartuffe.*)

UN jeune talent, paré des graces de la modestie, et qui se présente en tremblant dans une carrière périlleuse, ne devait attendre de ma *loyauté* qu'une indulgence éclairée. *Si c'est une bassesse d'encenser les idoles du jour, c'est une cruauté encore plus lâche* d'étouffer au berceau, et pour ainsi dire dans son germe, le mérite naissant (1). (Du 17 messidor an 9.)

L'espèce d'appareil dont on environnait la reprise de *Félix*, ne pouvait manquer d'attirer la foule ; mais quelle comparaison de ce *concours* avec celui *qui vient de signaler* le second début de mademoiselle Volnais ! L'Opéra-Comique ne possède pas encore l'art

(1) Voyez les articles de mademoiselle Bourgoing, de madame Xavier, de mademoiselle Gros, etc.

Mlle. VOLNAIS.

de donner de l'importance à *des riens* ; les sociétaires de la rue de la Loi sont bien plus habiles. *Avec un enfant* (1) ils tournent la tête à tout Paris. Andromaque était inabordable. C'eût été pour moi un malheur bien léger de ne pas pouvoir être étouffé ce jour-là

(1) M. Geoffroy nous présente ici mademoiselle Volnais comme *un enfant* : le soin que mettait la comédie française à donner de l'éclat au début de cette jeune actrice, lui paraît ridicule : ce n'est à ses yeux que l'art de donner de l'importance *à des riens*. Charmante Volnais, vous ne reconnaîtrez point, à ce langage, l'homme qui vous a souvent *comparée à l'aurore nouvelle, à la rose du matin, à la fleur naissante, au bouton qui veut s'épanouir, et qui n'attend qu'un souffle caressant pour développer les trésors de son sein*, etc. ; et cependant

> De vous faire aucun mal il n'eut jamais dessein :
> Il voudrait bien plutôt.....

Ne voyez donc, dans ses expressions chagrines, que le dépit d'un amant qui comptait jouir du bonheur de vous contempler, et qui voit frustrer son espérance : songez que M. Geoffroy n'est plus dans cet âge où un rendez-vous manqué n'est qu'un plaisir différé : pour lui, c'est

Mlle. VOLNAIS.

au théâtre français, *s'il ne m'avait pas privé du plaisir d'entretenir le public* d'une représentation vraiment curieuse, *où l'ennui des spectateurs s'est trouvé en raison directe de l'enthousiasme qu'ils avaient mis à le chercher.* (Du 28 floréal an 9.)

Le rôle de *Junie* est le début de mademoiselle Volnais : ce début promettait beaucoup, et il a tenu au-delà de ce qu'il avait promis. Sa voix s'est affermie, son maintien est plus assuré, ses gestes plus justes et mieux dirigés ; *sa modestie, sa décence et ses graces ont acquis plus d'à-plomb et de consistance :* cette sensibilité qui fait son ca-

---

un plaisir perdu sans retour..... ; d'ailleurs, par combien de tendres madrigaux n'a-t-il pas essayé d'émousser la pointe de ses légères épigrammes ?

Son sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

Et toutes les fois qu'il peut nous entretenir de *vos seize ans*, de *vos beaux yeux noirs*, de *l'à-plomb de votre modestie*, et de *la consistance de vos graces*, il le fait avec une action, une chaleur qui décèlent tout le bien qu'il vous veut.

Mlle. VOLNAIS.

ractère et son genre de talent, s'est développée avec le plus grand succès dans tous les vers touchans et naïfs; *elle possède cette langue du cœur, qui ne s'apprend point, et qui se fait si bien entendre, et son organe enchanteur semble avoir été fait pour parler cette langue.* (Du 20 floréal an 10.)

La véritable Chimène n'avait peut-être pas autant *de graces, de modestie et de décence que mademoiselle Volnais*; sa voix n'était peut-être pas aussi touchante, et sa sensibilité aussi vraie. — Ceux qui sont habitués aux *parades tragiques*, auraient desiré un ton de plus dans l'expression de la fierté et du courage. *Une demoiselle de qualité, qui, dans sa maison, parle à son amant*, ne doit pas s'exprimer avec une véhémence et une emphase affectées. Je sais que le dialogue tragique doit s'élever au-dessus de la conversation, mais on l'a monté beaucoup trop haut. (Du 26 floréal an 10.)

Mme. XAVIER.

Ne insultes miseris.
(PHAEDRI, lib. I.)

Nous avons vu mademoiselle Duchesnois ; c'est maintenant madame Xavier qui s'avance. Admirez cette taille majestueuse, cette démarche altière, cette physionomie imposante ; *Sémiramis elle-même avait sans doute moins de fierté, parce qu'elle n'avait pas si bien étudié son rôle ; elle n'enflait pas tant le gosier, et parlait avec moins d'emphase, parce que tout le monde savait qu'elle était reine ; elle s'épargnait sur-tout la peine de faire tant de gestes, de peur qu'on ne la prît pour une folle.* — Madame Xavier a *la voix* forte, *quelquefois un peu rude et beaucoup trop mâle ;* son débit est cadencé, monotone et chantant. *Tant qu'il n'a fallu que* faire la reine, *enfler des tirades,* étendre les bras, les choses ont été passablement bien pour la débutante ; mais, lorsqu'il a fallu substituer à de vaines déclamations le

Mme. XAVIER.

langage d'une mère et d'une épouse coupable, la reine de Babylone s'est déconcertée : *quand elle a voulu s'échauffer, elle a paru brusque, gauche, et même ignoble* ; tantôt donnant aux sentimens les plus pathétiques un accent glacial ; tantôt précipitant son débit avec une volubilité indiscrète et sans art ; elle a manqué totalement les deux derniers actes. Les murmures, *les huées*, quelquefois le silence, peut-être pire encore, ont succédé aux acclamations et aux *bravo*. (Du 15 fructidor an 10.)

Madame Xavier n'est pas meilleure dans Hermione que dans Sémiramis. Sa physionomie, *plus dure que noble*, convient à la violence, aux emportemens, aux menaces : elle n'a point d'expression dans les yeux, aucune mobilité dans les traits ; mais elle tâche d'y suppléer par une grande agitation de la tête et du corps, par des gestes multipliés, par des *contorsions du visage*. — Quoique l'air mâle et rude s'allie mal avec les graces d'un sexe essentiellement doux et timide, cepen-

Mme. XAVIER.

dant le public est quelquefois frappé de cette tournure d'Amazone dans les héroïnes de la scène : il attache un caractère de grandeur et de force à cette *allure masculine et militaire.* — Madame Xavier paraît un peu *gigantesque* dans le rôle d'Hermione ; *je dirais que c'est un Achille déguisé en fille, si elle avait plus de noblesse dans le visage et dans les manières ; mais son ton, sa voix, ses attitudes ont quelque chose de bourgeois*, et il y a dans ses mouvemens plus de vigueur que de grace : *souvent elle ne paraît ni princesse, ni même femme.* (Du 17 fructidor an 10.)

Tout annonçait une représentation orageuse: la débutante a cependant été applaudie avec transport, lorsqu'elle a paru au second acte ; mais à peine a-t-elle commencé son rôle, que les murmures ont éclaté à ce vers :

Mais, si je m'en croyais, je ne le verrais pas.

Le second et le troisième acte se sont passés dans une alternative d'approbation excessive et d'improbation muette, mêlée

Mme. XAVIER.

quelquefois de *ricanemens et de huées*. Le quatrième acte semblait devoir suivre le cours des autres. — Elle a fait naufrage à ce vers :

S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

Ce vers a été suivi d'un instant de silence extrêmement court, où on semblait délibérer sur l'accueil qu'on devait lui faire ; mais aussitôt il a été interrompu par les amis qui ont applaudi sans mesure ; les mécontens, aigris peut-être par cet excès d'impartialité, ont mêlé des sifflets aux applaudissemens : le parti contraire a voulu leur imposer silence ; leur violence s'est augmentée par les efforts mêmes qu'on faisait pour les étouffer. Cette *musique sinistre* est enfin devenue si aigue et si perçante, que l'actrice, frappée comme d'un coup de foudre, a trouvé à peine assez de force pour se retirer *avec sa confidente*. — On a fini par redemander la pièce et les acteurs. Damas est venu, d'un *air triste*, apprendre au public que la débutante était hors d'état de continuer son rôle. — Un calme

Mme. XAVIER.

profond a succédé au tumulte ; *les uns avaient quelques remords du cruel affront qu'ils venaient de faire à cette jeune débutante. — La fin de cette représentation a laissé un sentiment de tristesse dans l'ame de tous les spectateurs honnêtes.* La désertion subite des acteurs, la solitude du théâtre, ont formé un dénouement d'autant plus douloureux, qu'il avait pour objet un malheur réel, et non pas une infortune imaginaire : l'illusion s'est détruite ; l'actrice a pris la place du personnage ; on a cessé de pleurer *Hermione* trahie par Pyrrhus, pour *plaindre madame Xavier outragée par le parterre.* (1) (Du 20 fructidor an 10.)

(1) Je reprochais à un de mes amis, habitué du parterre de la République, d'avoir contribué à faire un si cruel affront à madame Xavier : les femmes, lui disais-je, méritent plus d'égards, sur-tout lorsqu'elles font des efforts pour augmenter nos jouissances : si ces efforts sont malheureux, plaignons-les, ne les outrageons pas. Votre conduite, dans cette circonstance, a laissé un sentiment de tristesse dans l'ame de tous les spectateurs honnêtes :

Mme. XAVIER.

M. Geoffroy lui-même.... — M. Geoffroy ? Cela n'est pas possible. — Lisez son feuilleton du 20 fructidor. — Ce feuilleton n'est pas de lui. — Il en est. — Il n'en est pas. — Quelles preuves en avez-vous ? — Quelles preuves? les voici : d'abord M. Geoffroy a toujours approuvé que l'on fît usage des sifflets envers et contre tous; ensuite, voyez ce qu'il a écrit de madame Xavier : *elle enfle le gosier, parle avec emphase, fait des gestes comme une folle ; sa voix est rude et beaucoup trop mâle ; lorsqu'elle veut s'échauffer, elle est brusque, gauche, et même ignoble ; elle donne aux sentimens les plus pathétiques un accent glacial ; son allure est masculine et militaire ; ce serait un Achille déguisé en femme, si elle avait plus de noblesse dans le visage et dans les manières ; son ton, sa voix, ses attitudes ont quelque chose de bourgeois : souvent elle ne paraît ni princesse, ni même femme.* — Croyez-vous, me dit mon ami, qu'un homme qui traîne ainsi madame Xavier dans la boue, ait eu l'ame attristée de l'entendre siffler ? non, non ; le parterre dont M. Geoffroy est, et doit être le régulateur, a parfaitement rempli ses intentions, et l'article où l'on s'apitoye sur le sort de cette débutante, n'est point de lui. — Ces objections nous ont paru spécieuses : elles ont fait naître dans notre esprit des doutes que M. Geoffroy peut seul éclaircir.

THEATRE LOUVOIS.

Qui depuis.... mais alors....

(*Henriade.*)

Quoique le théâtre de Louvois ne rejette aucun genre de comédie, il paraît cependant qu'il n'a pas l'ambition de s'élever jusqu'à la grande comédie de caractère. Les comédies d'intrigue (1) et les drames, voilà la modeste part de ce théâtre; ce genre est le plus facile pour les auteurs, le plus favorable pour les acteurs, *le plus intéressant pour le public.* (Du 4 thermidor an 9.)

Il semble que ceux qui se présentent pour être initiés aux mystères de la bonne comédie, devraient faire d'abord une petite station à Louvois, pour y subir les épreuves : *c'est-là qu'ils pourraient dégorger tout leur mauvais goût*, se purifier de la contagion des pointes, des jeux de mots, et *se revétir de*

(1) M. Geoffroy a toujours été de cet avis : voyez l'article sur Michel Cervantes.

la robe nuptiale: quelqu'un a même proposé dernièrement d'essayer à Louvois les pièces nouvelles destinées aux Français : ainsi le théâtre Louvois deviendrait l'entrepôt de tout le commerce dramatique du théâtre National. (Du 19 fructidor an 9.)

MÉDIOCRE ET RAMPANT.

C'EST une des meilleures pièces de Picard. Le genre en est plus noble, le style plus soigné, plus élégant; il y a plus de développemens, de détails, de mœurs : l'auteur s'est même élevé jusqu'à la tirade (1).

VIGNY.

BLANC.

VIGNY a beaucoup de naturel et de vrai

NOIR.

CET acteur, qui rend assez bien les intrigans, les

(1) Nous prions les faiseurs de calembourgs de ne pas tirer parti de la circonstance.

VIGNY.

BLANC.	NOIR.
comique ; il sait faire valoir un bon mot, assaisonner une épigramme : son flegme, sa gravité excitent toujours le rire ; c'est un goguenard malin, qui, environné de ridicules, se trouve dans son élément. (Du 6 messidor an 9.)	caricatures, est absolument sans noblesse. (Du 30 prairial an 10.)

Mlle. BEFFROY.

POUR.	CONTRE.
Mlle. Beffroy a de la grace et de l'ingénuité. (Du 18 messidor an 10.)	(1)

(1) Nous attendons, pour remplir cette colonne, l'article futur de M. Geoffroy.

Mlle. MOLIÈRE.

POUR.	CONTRE.
Mlle. Molière est une soubrette très-fine et très-enjouée. (Du 4 thermidor an 9.)	(1)

(1) Nous attendons, pour remplir cette colonne, l'article futur de M. Geoffroy.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

L'Opéra est essentiellement le théâtre de la multitude. (Du 30 nivôse an 10.)

Je pense de ce théâtre *comme Labruyère ;* quoique la musique et la danse n'y soient plus les mêmes qu'autrefois, j'y éprouve toujours le même ennui dont se plaignait l'*auteur des caractères*, sans pouvoir en expliquer la cause (1). (Du 6 fructidor an 10.)

Je ne sais pas, disait Labruyère, *comment l'Opéra, avec une musique si parfaite et une dépense toute royale, a pu réussir à m'ennuyer.*

Je ne sais pas, disait Labruyère, *comment l'Opéra, avec une musique si parfaite et une dépense toute royale, a pu réussir à m'ennuyer.* Et moi, je ne sais pas si, à tout prendre, malgré les grands progrès

(1) M. Geoffroy, semblable au bon *Homère*, dort quelquefois : dans cet état, il ne se rappelle pas ce qu'il a dit auparavant. Si, le 6 fructidor an 10, il ne pouvait rendre raison de l'ennui qu'il éprouvait à l'Opéra, c'est que, le 6 fructidor, il dormait, et qu'il ne se souvenait plus de son article du 10 nivôse précédent.

— Il est cependant aisé de concevoir comment un homme tel que Labruyère n'éprouvait que de l'ennui à l'aspect de cette multitude confuse d'objets qui ne dit rien à l'esprit. (1) (Du 19 nivôse an 10.)

de la musique, l'Opéra, du tems de Labruyère, ne valait pas celui d'aujourd'hui (1). (Du 16 flor. an 10.)

Il faut abandonner la féerie, l'invraisemblance et le merveilleux à l'*Opéra* et aux *Treteaux*, qui sont *hors des barrières de l'art dramatique*. (Du 17 messidor an 10.)

L'Opéra se renferme dans une certaine *majesté empesée* : il croirait compromettre sa *dignité*, s'il cessait de compter ses pas. La *gravité*, la *lenteur*, la *monotonie*, sont le *decorum* de ce spectacle, et tiennent à l'esprit de corps ; c'est un usage, une sorte d'étiquette qui est une loi pour les compositeurs. (Du 17 ventôse an 7.)

---

(1) Deux et même trois paragraphes à ajouter au chapitre des Réminiscences de M. Geoffroy.

Il y a deux arts où il entre beaucoup plus de physique que de moral, et qui n'ont, avec l'esprit, qu'un rapport très-vague, la danse et la musique. Le plus abstrait, le plus inconstant de tous les arts, c'est la musique; on ne dispute pas sur le mérite d'un danseur, d'un peintre, d'un poëte, on dispute beaucoup sur le mérite d'un musicien. Lully, dans le beau siècle de Louis XIV, fut un Orphée; Rameau a fait des enthousiastes : ils produisirent, de leur tems, les sensations les plus vives : on se pâmait d'admiration à leurs divins accords. *Aujourd'hui, c'est la*

Si la musique n'est qu'*une mode*, comme bien des gens se l'imaginent, est-ce donc une *mode* dont nous ne puissions saisir le goût, nous qui prétendons à l'empire suprême de la *mode*? Mais il n'est pas vrai que la musique ne soit qu'une mode; elle parcourt ses périodes comme les autres arts, elle a son point de perfection, après lequel il faut qu'elle décline; *et déjà, dans l'Italie, elle est en pleine décadence.* Ce qui fait croire que la musique n'est qu'une *mode*, c'est que sa révolution est plus rapide, et son cercle *moins* étendu. — Il n'en est pas *moins* vrai que l'école de Leo et Durante a porté l'art au plus haut degré, et que, depuis, tous les efforts qu'on a faits pour le perfectionner, n'ont servi qu'à le corrompre. (Du 29 fructidor an 10.)

braire de l'âne (1). La musique n'est donc véritablement qu'une *mode* très-agréable tant qu'elle dure, mais dont le succès ne peut durer long-tems. Ce n'est guère l'ouvrage d'un littérateur, d'analyser des sons fugitifs, d'examiner des fantaisies du moment, et de prononcer sur des agrémens de pure invention. Sur quoi peut-il motiver ses jugemens? Sur ses sensations : *il n'y a pas plus de règles pour juger les beaux chants, que pour*

(1) On verra tout-à-l'heure que M. Geoffroy veut nous faire entendre qu'à tout prendre, il préfère *le braire de l'âne* au chant du rossignol : ce qui prouve la pureté du goût de M. Geoffroy, puisque les plus judicieux personnages du beau siècle de Louis XIV se pâmaient d'aise à ce charmant *braire*.

les composer; (1) je puis dire : je suis *affecté* de cette musique ; mais comment oserai-je assurer qu'elle est bonne ou mauvaise ? Les uns diront de moi : c'est un connaisseur ; les autres, c'est un ignorant; les plus malins, c'est un homme de mauvaise foi (2).

---

(1) S'il n'était pas facile de reconnaître, à la manière dont ils sont faits, que tous les articles sur la musique sont bien réellement de M. Geoffroy, ne serait-on pas tenté de croire qu'ils sortent de la plume de l'un de ces malins qu'il vient de signaler ? Mais ce qui prouve que les malins sont tout-à-fait étrangers à ces articles, c'est que les jugemens portés par M. Geoffroy sur la musique, démontrent, jusqu'à l'évidence, qu'il *n'y a effectivement pas plus de règles pour juger les beaux chants, que pour les composer.* Si ces règles existaient, M. Geoffroy, qui connaît tout, les connaîtrait ; il ne les connaît pas, donc elles n'existent point.

(2) *Les uns diront de moi : c'est un connaisseur ; les autres, c'est un ignorant ; les plus malins, c'est un*

QUINAULT.

L'AUSTÈRE législateur de notre Parnasse trouvait Quinault fade, efflanqué, doucereux. — On n'avait point appelé de ce jugement jusqu'à l'époque de la *conjuration des gens de lettres contre les gens du monde, qui commença d'éclater il y a environ soixante ans. D'après le projet qu'ils* avaient formé de s'emparer de l'opinion et *de gouverner l'Europe à leur fantaisie*, ils jugèrent qu'il fallait *flétrir l'audace* d'un homme tel que Boileau, qui avait donné le dangereux exemple d'éclairer le public sur les sottises et les ridicules des auteurs. (1) Quinault était né

---

homme de mauvaise foi. — Tant pis pour les uns, tant mieux pour les autres; quant aux malins, nous n'avons rien à en dire.

(1) M. Geoffroy a découvert que, dès le tems de Louis XIV, les gens de lettres conspiraient contre les gens du monde. On doit placer Fénélon à la tête des conjurés : son Télémaque fut le premier ouvrage célèbre où l'on s'avisa d'examiner les principes des Gouvernemens, la conduite et les droits des hommes qui se font les pasteurs des peuples; d'autres conspirateurs décélèrent

QUINAULT.

avec une heureuse facilité, une oreille sensible à l'harmonie : personne ne tourne, avec plus de grace et de délicatesse, des vers doux et sonores qui ne disent rien, et dont le ca-

---

leurs desseins d'une manière assez détournée, à la vérité, mais qui n'échappa point à Boileau, si l'on en croit M. Geoffroy, et M. Geoffroy mérite toute confiance. Cotin, pour avilir la chaire, fit de mauvais sermons ; Pradon, pour dégrader la scène où régnait Polieucte, composa Pyrame et Thisbé ; l'abbé de Pure crotta son manteau et son rabat ; Coletet fut mendier son pain de cuisine en cuisine ; Chapelain déshonora la Pucelle, sous prétexte de la chanter ; enfin, Quinault, pour corrompre les mœurs, fit des vers doux et sonores, qui ne disent rien. Une conspiration aussi dangereuse devait nécessairement amener la révolution de 1789 et les proscriptions de 1793. Boileau et Louis XIV s'en doutèrent : celui-ci confina l'archevêque de Cambrai dans son diocèse ; Despréaux larda ses hémistiches des noms de Cotin, de l'abbé de Pure, de Pradon, de Chapelain, de Coletet, etc., non pour les punir d'écrire en dépit d'Apollon, mais parce qu'ils conspiraient contre les gens du monde. M. Geoffroy a fait cette étonnante découverte en rêvant à l'Opéra.

QUINAULT.

ractère est la molesse et l'aisance. On a voulu lui faire un mérite de ce qui n'est qu'une faiblesse. — Ses opéra, considérés comme poëmes dramatiques, sont sans art, sans intérêt, sans invention; et, du côté même du style, à l'exception de quelques morceaux pleins de grace et d'harmonie, le reste n'est que de la prose froide et commune, facilement rimée. Si la musique commande de pareils vers, l'esclave de la musique doit renoncer au titre de poëte : (1) il ne faut donc pas élever si haut le mérite *d'un auteur qui se fait eu-*

(1) Quelques membres incorrigibles de la terrible conspiration des gens de lettres contre les gens du monde, persistent à admirer un grand nombre de morceaux du père de la tragédie lyrique; à trouver que ses vers harmonieux disent quelque chose. Quinault ne leur paraît ni aussi flasque, ni aussi doucereux qu'il plaît à Boileau de le dire; ils poussent l'irrévérence jusqu'à se moquer de M. Geoffroy, lorsqu'il assure que Quinault s'était fait eunuque pour rendre de beaux sons : ils citent, pour

QUINAULT.

nuque pour être plus propre à rendre de beaux sons. Boileau avait raison de dédaigner *un rimeur* dégradé, qui n'a rien de viril. (Du 12 messidor an 10.)

---

prouver sa virilité, les vers suivans, et beaucoup d'autres :

Les superbes géans armés contre les Dieux,
Ne nous causent plus d'épouvante :
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante ;
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage expirante :
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main triomphante.

(PROSERPINE, act. Ier., scène Iere.)

Le ciel ne craindra plus que ses fiers ennemis
Se relèvent jamais de leur chûte mortelle ;
Et du monde, ébranlé par leur fureur rebelle,
Les fondemens sont raffermis.

(PROSERPINE, act. II, scène VI.)

ARMIDE.

ARMIDE est un spectacle imposant pour la multitude, par la beauté des décorations, par le charme des ballets : *la pluie de feu*,

---

PROSERPINE (*à Ascalaphe, en le transformant en hibou.*)

Tu ne surprendras plus la crédule innocence ;
Tu seras un objet affreux,
Et d'un présage malheureux ;
Va, cruel, va languir dans l'horreur des ténèbres ;
Va, deviens, s'il se peut, aussi triste que moi.
Que tes cris soient des cris funèbres ;
Que le sombre chagrin, que le mortel effroi
Ne se lassent jamais de voler près de toi.

(PROSERPINE, acte IV, scène III.)

Bacchus revient des climats de l'aurore,
Il traîne après son char mille peuples vaincus ;
Il méprisait l'Amour, mais l'Amour est encore
Un vainqueur plus puissant mille fois que Bacchus :
Il aime enfin ; sa fierté se désarme ;
D'un seul regard Ariane le charme :
A ce superbe cœur l'Amour donne des fers.
Bacchus n'a triomphé du monde qu'avec peine
Et qu'après cent travaux divers ;
L'Amour, sans effort enchaîne,
Le vainqueur de l'Univers.

(LE TRIOMPHE DE L'AMOUR, 12e. entrée.)

ARMIDE.

qui réduit en cendres le palais, *est un des endroits les plus brillans*, et, *selon moi, le meilleur, parce que c'est le dernier* (1). (Du 12 messidor an 10.)

MÉDUSE.

Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux;
Tout se change en rocher à mon aspect horrible;
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux,
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.
Les plus grands Dieux du ciel, de la terre et de l'onde,
Du soin de se venger se reposent sur moi:
Si je perds la douceur d'être l'amour du monde,
J'ai le plaisir nouveau d'en devenir l'effroi.

(PERSÉE, act. III, scène Ier.)

Si ces vers sont d'un eunuque, malgré son fatal accident, les Muses lui sont restées fidèles.

(1) C'est une tournure adroite de la part de M. Geoffroy, pour nous dire qu'il aime mieux un bel artifice que la meilleure musique.

Trahit sua quemque voluptas.

GLUCK.

Ce grand compositeur, qui pouvait tout ce qu'il voulait, a été trop souvent égaré par un faux système de mélopée et de déclamation musicale, qui dénature le véritable idiôme de son art ; il voulait faire des tragédies en musique, et rapprocher la mélodie de la déclamation théâtrale. Avec ce principe, on ne fait ni musique, ni tragédie (1) ; on fait seulement une grande dé-

(1) Quel dommage que Gluck n'ait pas eu le bonheur de recevoir les sages conseils d'un M. Geoffroy ! Et quelle folie, en effet, de la part de ce pauvre Gluck, d'avoir pensé qu'il devait puiser, dans son art, tous les moyens propres à seconder les affections du poëte ou des personnages qu'il faisait parler ! — Heureux disciples de M. Geoffroy, comme il vous met à l'aise ! Votre gloire désormais ne sera plus partagée. Le Boulevard n'offre aucune pantomime qui ne puisse vous servir de canevas ; et, quant à ceux qui s'obstinent à aimer les sons articulés, vous pouvez aisément les satisfaire au moyen des voyelles *a* et *o*, agréablement combinées avec quelques consonnes ; leur doux amalgame avec les sons doit former cet élixir précieux, dont M. Geoffroy vient de nous donner si généreusement la recette.

GLUCK.

pense d'harmonie et de génie pour fatiguer les auditeurs. — Les opéra ne sont et ne peuvent être que des canevas qui fournissent à la musique des situations qu'elle puisse exprimer dans sa langue, et cette langue est essentiellement différente de la déclamation : tout ce qui n'est point chant ou morceau d'ensemble, n'est donc qu'un remplissage que les Italiens ont l'esprit de ne pas écouter : eux seuls savent jouir de la musique ; ils savourent *l'élixir de l'Opéra*, et nous laissent en avaler la lie. (Du 12 messidor an 10.)

ANACRÉON par GRÉTRY.

IL y a, dans Anacréon, plus de bruit que de mélodie : c'est l'ouvrage d'un disciple de Gluck (1), et l'on sait que les disciples

(1) Grétry est le disciple de Gluck, à-peu-près comme M. Geoffroy est le disciple de Laharpe.

sont

ANACRÉON par GRÉTRY.

sont toujours enclins à imiter les défauts de leur maître. Cet *opéra* offre cependant *quelques* traits de chant *qui* ont *quelque* rapport à nos anciens airs de table, *à nos vieilles chansons du meûnier Grégoire.* Par-tout, style français, musique française, des tenues, des ports de voix, des sons ménagés et filés : ce ne sont pas là les véritables beautés de la *musique dramatique, qui doit toujours être fort différente de la musique de lutrin.* (1) Lorsqu'Anacréon prend sa lyre

(1) La musique dramatique doit être différente de la musique de lutrin ? Quel trait de lumière ! Mais faut-il s'en étonner ? La perspicacité de M. Geoffroy est telle, qu'il a marqué, du premier abord, le caractère de la musique dramatique et de la musique de lutrin : *les tenues, les ports de voix, les sons ménagés et filés,* voilà le domaine exclusif de celle-ci ; quant à la musique dramatique, M. Geoffroy nous dira incessamment quelles sont ses véritables beautés : jusqu'à ce moment, nous conseillons à Méhul, Lesueur, Grétry, Dalairac, Boyeldieu, etc. de laisser reposer leur lyre, ou de faire de la musique de lutrin.

ANACRÉON par GRÉTRY.

pour attendrir un tyran farouche, on a droit d'exiger de lui des sons touchans et pathétiques, capables *d'aller chercher la nature* dans un cœur endurci par le despotisme et l'ambition : on n'entend *qu'une* froide chanson *qui* n'a de dignité *que* par sa lenteur, et ne se distingue du vaudeville, *que parce qu'elle* est ennuyeuse. Les airs d'Anaïs sont la plupart faibles et insignifians, leur expression est dans les cris. (Du 17 ventôse an 10.)

KREUTZER.

KREUTZER, si avantageusement connu par son talent pour le violon, ne me paraît pas tenir un rang aussi distingué parmi les compositeurs ; il ne manque cependant pas de cette *sage médiocrité* qui met à l'abri des chûtes trop brusques ; la musique d'Astyanax fait plus d'honneur à son travail et à ses connaissances, qu'elle ne décèle le génie. (Du 24 germinal an 9.)

ACTEURS.

Se bien faire entendre est le dernier des soins des chanteurs de l'Opéra (1), et sur-

(1) De l'esprit par-tout ! Qui ne croirait d'abord que le professeur reproche sérieusement aux chanteurs de l'*Opéra de ne pas se faire entendre ?* Mais il vient charitablement au secours de ceux qui ne découvriraient pas le sens ironique du premier membre de sa phrase, en ajoûtant aussitôt que ces mêmes chanteurs ne se font que trop entendre, puisqu'ils ébranlent la voûte, etc. Que cette manière de s'exprimer de M. Geoffroy nous serve de leçon, et nous apprenne à ne jamais le prendre au pied de la lettre. Le vrai moyen de découvrir la vérité dans ce qu'il dit, c'est de juger exactement le contraire : ainsi, lorsqu'il loue une débutante sur la souplesse et l'agrément de son organe, vous pouvez dire qu'elle a la voix dure et rauque ; s'il dit d'une autre qu'elle a de l'énergie et une douce sensibilité, vous pouvez être sûr qu'elle est faible et grimacière ; s'il dit que tel acteur a été mal reçu, c'est qu'il a été applaudi ; tel autre applaudi, c'est qu'il a été sifflé ; qu'une pièce est sagement conduite, c'est qu'elle n'a aucun plan ; que le dialogue en est noble et correct, c'est qu'il est bas et barbare, etc.

tout des cantatrices; elles ébranlent la voûte de cris aigus et perçans, mais on n'y distingue pas une syllabe. Voilà une des principales causes de l'ennui qui semble être une partie élémentaire et constitutive de ce spectacle. (Du 12 messidor an 10.)

LAYS.

LAYS est toujours resté fidèle aux vrais principes, un vain engouement ne l'a point égaré : il n'y a point d'*Italien à gazouillement et à ramage*, qu'on ne prenne pour *une serinette* auprès de ce chanteur français, si mâle, si harmonieux, si pur, qui fait usage de l'art pour orner la voix, et non pour la déguiser. (Du 21 fructidor an 10.)

Mlle. ARMANT.

Mlle. Armant, dans son début à l'*Opéra*, a donné un démenti à cette sentence de la Henriade :

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier. (1)

---

(1) *Tel* ne veut pas dire ici *quelqu'un*, mais *tout* homme

Mlle. ARMANT.

Eclipsée à l'*Opéra*-comique, elle brille au grand *Opéra*; bergère, on la dédaignait; princesse, on l'applaudit. (Du 16 germinal an 9.)

Dans les deux premiers actes de l'Opéra de Didon, mademoiselle Armant n'a rien laissé à desirer; la reine de Carthage elle-même, que Virgile compare à Diane, environnée de ses nymphes, *n'avait pas plus de graces, de noblesse et de fierté.* Plus prudente que madame de St-Elme, quoique peut-être avec moins de besoin de l'être, mademoiselle Armant était vêtue d'une robe longue et flottante, et n'en avait pas *l'air moins leste.* (1) (Du 20 floréal an 9.)

---

qui brille au second rang : observation à faire dans la prochaine édition de la Henriade.

(1) Tout le monde savait que mademoiselle Armant possédait une voix brillante, étendue, une bonne méthode de chant, et que c'était une cantatrice du premier ordre. M. Geoffroy a découvert qu'elle avait en outre *des graces, de la noblesse, de la fierté*, et même qu'elle était *leste en robe longue* : on peut appeler M. Geoffroy, *l'homme aux découvertes.*

THÉATRE

DE L'OPÉRA COMIQUE.

Depuis J.J. Rousseau, nous sommes devenus plus savans en musique ; mais nos compositeurs ont-ils montré plus de génie ? Nos orchestres se sont perfectionnés, mais chante-t-on sur nos théâtres ?

POUR.

Le tems n'est pas loin où nos compositeurs français nous épargneront la peine d'aller chercher de la musique en Italie. (Du 27 prairial an 9.)

CONTRE.

La musique de Feydeau doit paraître pauvre, maigre et criarde à ceux qui sont accoutumés à la richesse, à la plénitude, à la douceur de la phrase italienne. (Du 25 floréal an 10.)

GRÉTRY ET DELLAMARIA.

Grétry et Dellamaria sont pleins de grace et de délicatesse ; tous les deux se distinguent

GRÉTRY ET DELLAMARIA.

par la sagesse du style et la vérité de l'expression ; ils paraissent avoir recherché l'un et l'autre, *cet atticisme* si fameux chez les Grecs, *c'est-à-dire une élégante simplicité, éloignée de tout excès et de toute affectation ; mais l'atticisme de Dellamaria est plus brillant et plus fin ; celui de Grétry, plus nourri et plus vigoureux.* (1) (Du 7 messidor an 10.)

MÉHUL ET DE L'IRATO, *opéra.*

J'AI été fort surpris d'apprendre que cette musique, *parfaitement dans le goût italien*, était de Méhul : puisqu'il sait faire de la musique italienne, qu'il en fasse donc toujours, qu'il nous donne toujours du Paësiello, et jamais du Méhul. (2) (Du 30 pluviôse an 9.)

(1) Article à ajouter au chapitre du *Bon goût* de M. Geoffroy. Voyez, d'ailleurs, ce que M. Geoffroy a dit de Grétry à l'article *Anacréon*.

(2) M. Geoffroy a sans doute écrit cela après avoir entendu la musique de Stratonice, d'Ariodant et d'Euphrosine.

L'IRATO.

BLANC.

Les Italiens ne savent pas à quel point la farce burlesque nous déplaît : en vérité, la musique ne semble pas faite pour parer d'ignobles bouffonneries. L'*Irato* a réussi sur notre théâtre, *parce qu'il y a de l'esprit, du piquant, de l'originalité et quelques tableaux gracieux ; ce sont des folies, et non pas des grossièretés triviales.* (Du 5 thermidor an 9.)

NOIR.

L'*Irato* est, du *côté de la platitude et de l'absurdité des paroles, un véritable Opéra bouffon d'Italie ;* si de semblables *parades* étaient jouées par des étrangers, dans une langue étrangère, elles n'auraient pas pour nous plus de sel que n'en ont les *farces italiennes.* (Du 25 flor. an 10.)

Les acteurs de ce théâtre n'ont pas besoin, pour se rendre inintelligibles, d'affecter un accent étranger ; on ne les entend pas, lors même qu'ils s'énoncent dans leur langue le

L'IRATO.

plus purement qu'il leur est possible ; la volubilité de leur débit et la négligence de leur prononciation, l'ignorance absolue de la bonne manière de réciter, font, de leur langage ordinaire, un continuel baragouin ; ce peuple de chanteurs ne sait pas parler. (Du 19 germinal an 10.)

LA FAUSSE DUÈGNE.

Le véritable Amphytrion
Est l'Amphytrion où l'on dine.
(MOLIÈRE.)

POUR.

C'EST une fable raisonnable, sérieuse et décente. — *L'intrigue est bien ménagée, la marche régulière.*

CONTRE.

L'INTRIGUE de la *Fausse Duègne* est romanesque et peu conforme à nos mœurs.

La Fausse Duègne est d'un genre équivoque : la pièce n'est ni pathétique, ni

LA FAUSSE DUÈGNE.

POUR.	CONTRE.
— Cette pièce est d'un bon genre : on y trouve du sens et de l'art. (1) (Du 7 messidor an 10.)	plaisante. (1) (Du 7 messidor an 10.)

Le dialogue de cette pièce est *noble* ; elle a le singulier avantage d'offrir de la *musique italienne* très-agréable, appliquée à des paroles qu'on entend et qui méritent d'être entendues.

(1) M. Geoffroy, critique par métier, ami et commensal de l'auteur de la *Fausse Duègne*, par calcul, était, à ce double titre, dans un assez grand embarras : de quel côté pencher.... ? le pas était glissant.... Plus habile que l'*âne de l'école*, M. Geoffroy a cédé tour-à-tour aux deux sentimens opposés dont il était affecté : la tête a dicté les critiques, l'estomac a inspiré les éloges, et il a satisfait tout-à-la-fois sa conscience et son appétit.

ACTEURS.

NOIR.

C'EST bien à tort que les acteurs de ce théâtre se flattent d'avoir perfectionné leur musique et le goût de leur chant, puisqu'ils ne peuvent pas exécuter aujourd'hui les mêmes morceaux (les airs de la Colonie) que leurs devanciers ont fait applaudir avec enthousiasme par la plus brillante compagnie de la capitale. — Peut-être était-il prudent à *Elleviou* de ne pas se hazarder dans le rôle de Fontalbe; il ne s'agit pas là de petits agrémens, de petits passages, de petits

BLANC.

DES chanteurs, venant d'Italie, ne sont plus une nouveauté, depuis que les Français se sont mis à chanter comme des Italiens. Les progrès étonnans qu'on a faits en France dans l'art du chant, ne nous disposent pas pour des étrangers qui n'ont plus rien d'extraordinaire; les Lays, les Garat, les *Martin*, *les Elleviou*, conspirent contre le signor Lazarini et le signor Cicerelli; madame Barbier-Valbonne, madame Scio, mademoiselle *Philis*, etc. forment une puissante cabale contre la signora Strinasacchi, et la signora Parlamagni. *Les écoliers sont devenus maîtres, et les Italiens aujourd'hui viennent trop tard.* (Du 15 prairial an 9.)

NOIR. BLANC.

soupirs, de tout le charlatanisme musical : *il faut chanter et chanter de bonne foi de la musique franche;* il faut de la grace, de l'expression, un véritable goût. — *Martin* aurait rencontré, dans le rôle de Blaise, peu d'occasions de briller; *il n'y a pas de quoi placer une roulade, ni un point-d'orgue* dans cet air charmant: *N'est-ce pas une folie*, etc.; *tous les tours de gosier* ne feraient que l'affaiblir, c'est de la mélodie, c'est du beau chant italien, naturel et vrai : en un mot, ces deux virtuoses dépaysés se seraient

NOIR. BLANC.

trouvés fort à la gêne hors de leur élément ; *ce brusque passage de la* province *des fredons dans* le royaume *de la musique*, *pouvait les déconcerter.*(1) Mlle. *Philis* a complettement échoué dans le rôle de *Marine* ; et, sans doute, elle eût bien fait d'imiter la prudence des *Martin*

(1) M. Geoffroy donne dans le vrai de la chose : *le passage de la province des fredons dans le royaume de la musique* touche vraiment aux confins du beau ; il faudrait avoir la forme enfoncée dans la matière, n'avoir jamais vu la carte de tendre, et que billets doux, petits soins, billets galans et jolis vers fussent des terres inconnues, pour ne pas sentir que ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer : pour moi, je trouve à ce passage un air si admirable, qu'après l'avoir lu, je me demande comme Cathos Est-ce qu'on n'en meurt point ?

NOIR. BLANC.

et des *Elleviou*. — J'avoue que je n'ai point reconnu cette voix si aimable, qui me paraissait avoir tant de charmes dans les petites broderies, soi-disant italiennes; elle m'a paru perdre tout son éclat, lorsqu'il a fallu rendre les vraies beautés d'une *musique qui a du corps*, et dont il est plus difficile de chanter exactement la note, que de *roucouler* tous ces brillans passages sur lesquels on s'extasie : je n'ai entendu qu'un petit son bien frêle et bien maigre, sortant *tout du haut de la tête*, qui n'articulait presqu'au-

NOIR.	BLANC.
cune parole, et n'avait aucune expression. (Du 27 floréal an 10.)	

CHENARD.

BLANC.	NOIR.
CHENARD joint, à l'avantage *d'une très-belle basse-taille*, un chant pur et simple, un ton naturel et vrai. (Du 28 floréal an 9.)	LA voix de Chenard devient dure. (Du 6 prairial an 9.)

ELLEVIOU ET MARTIN.

Les deux virtuoses de l'Opéra comique ont pour principe constant de ne point compromettre leur *dignité* dans des *vieilleries* ; *ils s'estiment assez pour croire que rien ne leur convient que les niaiseries modernes* ; ils

ELLEVIOU ET MARTIN.

craindraient de n'être plus à la mode en jouant des antiquités. (Du 6 prairial an 10.)

ELLEVIOU.

IL est convenu que cet acteur n'a qu'à se montrer pour plaire. (Du 15 pluviôse an 9.)

J'ai vu *Elleviou*, plus jeune, plaire au théâtre de l'Opéra comique, sans y être extrêmement distingué ; il a, comme tant d'autres, mérité sa réputation long-tems avant de l'obtenir : peut-être aussi, comme tant d'autres, en jouira-t-il long-tems après qu'il ne la méritera plus ; mais cette heureuse *aventure* est rare pour les artistes musiciens ; l'oreille est fière et dédaigneuse, *aurium superbissimum est judicium* : quand un chanteur cesse de la satisfaire, il perd tout son mérite. La réunion du chant et du jeu rend cet acteur précieux, *quoique, dans l'un et dans l'autre genre, il ne s'élève point au-dessus d'une honnête médiocrité ;* les rôles vifs, naturels et gais lui conviennent mieux que le pathétique

ELLEVIOU.

tique et le sentiment, quoiqu'il semble avoir une sorte de prédilection pour tout ce qui se rapproche du tragique. Cet acteur, en général, a dans son chant une affectation de sentiment et de langueur, qui souvent le rend *fade*. (Du 4 frimaire an 10.)

Elleviou aime beaucoup à paraître en hussard, en dragon; il croit avoir plus de graces quand il balaye les planches avec un grand sabre. (Du 29 germinal an 10.)

MARTIN.

MARTIN, pour donner à son chant le goût *italien*, l'a défiguré par des *roulades insipides*: il a cru s'assimiler aux Orphées de l'Ausonie, en imitant leurs plus *ridicules travers*; il a prostitué sa voix pure et brillante, à de *misérables gargouillades*. (Du 21 floréal an 10.)

GAVAUDAN.

JE m'ennuie de trouver par-tout le Gavaudan du délire ; ce sont toujours des *yeux blancs*, des *regards de côté*, un *air hagard*, des *mouvemens convulsifs*, des *sons étouffés; quelques degrés de folie, de plus ou de moins, forment la nuance de ses rôles ; il a toujours l'air d'un homme qui va éprouver une attaque d'épilepsie ;* j'avoue que cela me fatigue ; je ne reconnais ni une vraie sensibilité, ni un vrai talent dans toute cette *pantomime des Petites-Maisons*, qui est toujours le même. (Du 16 floréal an 8.)

On vante beaucoup le jeu de Gavaudan *dans* le *délire* ; on applaudit même encore ses contorsions. — *C'est, à mon avis, une gloire bien médiocre de n'avoir réussi que dans ce genre.* (Du 17 prairial an 10.)

PHILIPPE.

La nature semble l'avoir taillé pour représenter les tyrans. (Du 22 prairial an 9.)

REZICOURT.

REZICOURT n'a point de voix, mais il est comédien. (Du 15 vendémiaire an 10.)

Mme. CRÉTU.

MADAME Crétu est une des bonnes actrices de ce theâtre, et *l'une de celles qui récitent le mieux.* (Du 25 pluviôse an 9.)

MADAME Crétu chante en déclamant : il y a de la monotonie et de la langueur dans son accent. (Du 15 pluviôse an 9.)

Mme. DUGAZON.

ELLE a toujours des réminiscences de son ancienne manière, *qu'elle méle mal-à-propos aux personnages* qu'elle représente aujourd'hui. On ne joue pas une mère comme une soubrette. Madame Dugazon, jalouse de produire de l'effet, est toujours disposée à passer le but. (Du 4 frimaire an 10.)

Mlle. PINGENET cadette.

CETTE jeune actrice a de la grace, de la finesse, du naturel, une voix douce; son jeu est aisé, sa diction juste, qualité rare à ce théâtre : avec du travail, elle peut devenir excellente dans les rôles d'enjouement et de naïveté ; *je ne vois pas là d'actrice qui*, dans la tournure, dans les manières, et même un peu dans l'accent, *s'approche davantage de madame St.-Aubin.* (Du 30 messidor an 9.)

Mme. SCIO.

ON dit que les applaudissemens sont la manne des acteurs ; le public n'épargne point à madame *Scio* cette nourriture merveilleuse; il serait à souhaiter qu'elle pût lui donner un peu d'embonpoint (1); mais il paraît que la gloire est un aliment peu substantiel. (Du 28 floréal an 9.)

(1) La critique a évidemment pour but de corriger, et on voit que M. Geoffroy n'a fait cette observation que pour donner un peu d'embonpoint à madame *Scio*.

Mme. SCIO.

BLANC.

LA voix de madame Scio est légère, mélodieuse et touchante; les cordes hautes en sont bien travaillées; et, dans les tons élevés, ce ne sont pas des cris aigus qu'elle fait entendre, ce sont des sons aussi purs que doux. *Comme actrice, son talent est plus précieux encore, et l'on sait combien est rare la réunion de ces deux avantages.* Madame *Scio* possède ce que l'art ne peut donner, ce que la plupart des actrices affectent, mais envain, la sensibilité, le naturel et

NOIR.

POUR faire briller madame Scio, on remet successivement toutes *les tragédies de l'Opéra-comique*, tous les drames à grands effets, toutes les pièces où il faut s'évanouir et se rouler par terre: *Zoraïme et Zulnar*, *la Barbe bleue*, *le Déserteur*, etc. (Du 30 messidor an 9.)

Madame Scio a parfaitement soutenu, dans le rôle de *Louise* (*du Déserteur*) *la réputation qu'elle s'est acquise dans le genre larmoyant*; il y a même, dans sa figure et dans ses traits, une expression de désespoir, d'une vérité peut-être trop effrayante: *elle a de quoi exercer ses talens dans la pièce, car elle s'évanouit deux fois.* (Du 30 messidor an 9.)

Mme. SCIO.

BLANC.	NOIR.
la grace. (Du 28 germinal an 10.)	
Dans *Raoul barbe bleue*, madame *Scio*, en sortant du cabinet où elle a vu trois femmes égorgées, se jette par terre : ce jeu de théâtre extraordinaire est peut-être bien placé dans un moment si horrible. (Du 5 messidor an 9.)	

OPÉRA BUFFA.

LAZZERINI.

Il est impossible de chanter avec plus de goût, avec une plus *belle méthode*; il ne le cède point à Martin pour les *roulades*, *les coups de gosier* et tout le *charlatanisme de l'art.* (Du 5 thermidor an 9.)

MARTINELLI.

Martinelli a une basse-taille délicate et *fluette*; et ce qui ne contribue pas à lui *fortifier le tempérament*, c'est que cet acteur chante froidement, *sans expression et sans ame* : quoiqu'en sa qualité d'Italien, il doive avoir l'*accent du pays*, on ne s'en apperçoit pas. (Du 8 prairial an 10.)

RAFANELLI.

BLANC.

RAFANELLI est un excellent comique : on dit que Préville, retiré à Senlis, venait de dix lieues pour le voir jouer ; je n'en crois rien, mais un talent, tel que celui de Rafanelli, était fait pour être senti et apprécié par Préville. (Du 15 prairial an 9.)

NOIR.

IL est trop uniforme ; ses *contorsions* sont toujours les mêmes, et quelquefois il affaiblit l'intérêt de la situation par des *grimaces* à contre-tems. — Si Rafanelli est un bouffon excellent, *ce n'est, par malheur, qu'un bouffon.* (Du 8 prairial an 10.)

Sa voix est rauque ; *il ne brille que dans des farces insipides.* (Du 27 prairial an 9.)

Mme. BOLLA.

MADAME Bolla a de belles dents, le rire très-agréable, les yeux vifs, la physionomie piquante ; elle joue bien, chante avec goût, dans le genre léger ; *elle est plus actrice que virtuose ;* la finesse de son jeu et l'accent du pays donnent du prix à son chant. (Du 8 prairial an 10.)

Mme. STRINASACCHI.

NOIR.

LA signora Strinasacchi ne manque ni de feu, ni d'intelligence, mais nous ne sommes pas faits à ses manières italiennes, qui nous paraissent très-éloignées de l'élégance française ; *ses intonations ne sont pas toujours justes, sa voix est bien faible dans les tons élevés, et sa méthode n'est pas la plus parfaite que l'on connaisse.* (Du 27 prairial an 9.)

BLANC.

MADAME Strinasacchi joue avec beaucoup de feu, de naturel et de vérité. (Du 25 messidor an 10.)

La voix de madame Strinasacchi est douce, légère, brillante et d'une singulière flexibilité ; elle exécute, avec une aisance et une *justesse infinies, les passages les plus difficiles.* (Du 5 thermidor an 9.)

Sa voix est moins remarquable que *le goût et la pureté de son chant.* (Du 15 prairial an 9.)

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

La vérité des mœurs et des caractères, la peinture fidèle et hardie des ridicules du jour, l'esprit français et la gaîté nationale, voilà l'essence et la nature du Vaudeville. (Du 5 floréal an 8.)

BLANC.

Cette folie (la Tragédie au Vaudeville) étincelle, d'un bout-à-l'autre, de traits et de saillies plaisantes; j'ai tâché d'en fondre une partie dans mon récit: c'était à-peu-près tout ce que j'avais à faire; *des auteurs si ingénieux ne laissent rien à glaner;* et *il y aurait beaucoup d'esprit dans*

NOIR.

Les sifflets sont depuis long-tems domiciliés à ce théâtre; et, si les pièces sifflées n'y reparaissaient plus, *la boutique des calembourgs* serait bientôt fermée. (Du 27 brumaire an 10.)

Je suis fort en arrière avec le Vaudeville.—Quand les grands théâtres m'appellent, je n'ai pas besoin d'aller compromettre ma gravité dans un *petit taudis lyrique* qui retentit sans

BLANC.

cet article, si j'avais pu y transporter la moitié de celui qui pétille dans leur ouvrage. (Du 29 ventôse an 9.)

NOIR.

cesse de *misérables jeux de mots*, et dont *les pièces ainsi que les auteurs, sont endurcis aux sifflets.* (Du 28 brumaire an 10.)

Mlle. ARSÈNE.

Mlle. Arsène est une *jeune actrice, nouvelle* à ce théâtre; elle est *jeune*, jolie, décente, *ingénieuse*, mais un peu froide. (Du 25 floréal an 9.)

Mme. BELMONT.

BLANC.

CETTE actrice, d'une figure très-intéressante, a beaucoup de décence et de finesse; dans le chant, sa voix manque de douceur et de flexibilité, *mais elle*

NOIR.

LE public me paraît gâter un peu trop madame Belmont; les *applaudissemens qu'on lui prodigue, ne sont pas proportionnés avec le mérite.* (Du 4 prairial an 10.)

Mme. BELMONT.

BLANC.

rend bien la scène.. — Si son mérite s'agrandit ainsi tous les jours, il est à craindre que le théâtre du Vaudeville ne puisse bientôt plus le contenir.. (Du 30 messid. an 10.)

NOIR.

Mlle. DESMARE.

POUR.

Mlle. Desmare, *aujourd'hui la perle de ce théâtre*, est vive, jolie, *sensible*; elle a de l'expression et des graces. (Du 10 prairial an 10.)

Madame Henri me paraît d'un fort bon caractère, si elle n'a

CONTRE.

Mlle. Desmare, actrice du théâtre Feydeau, semble avoir apporté au Vaudeville le goût de la musique; elle veut chanter des ariettes. Malheur à ce théâtre, si, par complaisance *pour une cantatrice fort médiocre*, il renonce au genre qui lui est propre. (Du 27 thermidor an 9.)

Mlle. DESMARE.

POUR. CONTRE.

pris aucun ombrage du début de madame Desmare dans son emploi : la nouvelle actrice n'est pas aussi belle que madame Henri ; elle n'a pas la taille si avantageuse ; sa voix n'a pas un timbre aussi fort; mais elle est jolie ; *elle a de petites graces enfantines*, de la gaîté franche, *beaucoup* de naïveté, *beaucoup* d'ame et d'expression dans son jeu, *comme dans son chant* ; tout cela vaut son prix.—Il m'a paru que le public la voyait avec *beaucoup* de plaisir, et *je l'ai vue comme le public.* (Du 30 germinal an 9.)

LE NOBLE.

LE NOBLE n'est pas encore assez *noble* dans le rôle du seigneur d'Annette et Lubin. (Du 11 prairial an 10.)

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des noms des Auteurs, des Acteurs, et des Ouvrages dont il est fait mention dans ce Volume.

A.

Abbé de l'Épée (drame), *pag.* 150, 151, 161, 162.
Abufar (tragédie), 135.
Adelaïde-Duguesclin, (tragédie), 14, 118.
Adrien (opéra), 12, 52.
Alexandre, roi de Macédoine, 90, 91.
Allemands, 39.
Alzire (trag.), 102, 103, 104.
Amphytrion (comédie), 23.
Anacréon (opéra), 224, 225, 226.
Anglais, 40.
Andromaque (tragédie d'Euripides), 61.
Armand (Mlle.), 228, 229.
Armide (opéra), 59, 221, 222.
Arnauld (M.), 154.
Arsène (Mlle.), 251.
Athalie (tragédie), 107.

B.

BAPTISTE (l'aîné), *pages* 159, 160.
Baptiste (cadet), 160, 161.
Barbier-Valbonne (madame), 235.
Baron (l'acteur), 41.
Beaumarchais, 4, 5, 29, 75.
Beffroy (Mlle.), 210.
Belmont (madame), 251, 252, 253.
Bolla (madame), 248.
Boileau, 217, 218, 219, 220.
Bourgoing (Mlle.), 177 — 183.
Britannicus (tragédie), 105, 106.
Brutus (tragédie), 103, 109.

C.

Cicerelli (M.), 235.
Chenard, 239.
Colin-d'Harleville, 55, 145, 146, 147, 154.
Contat (Mlle.), 30, 145, 183, 184, 185.
Conti (le prince de), 45.
Corneille (Pierre), 51, 53, 56, 95, 96.
Crébillon (le tragique), 84, 87.
Crétu (madame), 243.

D.

DAMAS (M.), 161, 162.
Daru (M.), 35.
Dazincourt,

Dazincourt, 162, 163.
Delille (Jacques), 89, 90, 91, 92.
Della Maria, 230, 231.
Desmare (Mlle.), 252, 253.
Destouches, 85, 86.
Deux Frères (les), drame, 148, 149.
Didon (tragédie), 133, 134.
Dubois (le cardinal), 53.
Duchesnois (Mlle.), 185 à 188.
Ducis (M.), 134, 135, 154.
Dugazon (madame), 30, 243.
Dugazon, 163.
Du Maine (la duchesse), 53, 54.
Dumoustier, 8.
Dupont, 2, 163, 164.

E.

Ecole (l'), comédie, 76.
Ellevion, 39, 235, 238, 239, 240, 241.
Épicharis et Néron (tragédie), 137, 138.
Ésope à la cour (comédie), 59.
Esther (tragédie), 107.
Eugénie (drame), 57.
Euripides, 20, 61, 157, 158.

F.

Fabre d'Églantine, 138, 139, 140, 141, 142, 143.
Fagan, 7.
Fausse Duègne (opéra comique), 34, 233, 234.
Faux Porteur d'eau (opéra comique), 58.

Faux Savant (comédie), *pages* 18.
Fénélon, 217.
Fleury (Mlle.), 188, 189.
Fleury (M.), 164.
François de-Neuf-Château, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158.
Flûte enchantée (opéra), 50.

G.

GABRIELLE de Vergy (tragédie), 50.
Garat (le chanteur), 235.
Gardel, 2, 3.
Gaussin (Mlle.), 23, 28.
Gavaudan, 242.
Genlis (madame de), 96, 97.
Gilbert (poëte tragique), 51, 53.
Gluck, 223, 224.
Grecs, 42, 43, 44.
Gresset, 66.
Grétry, 224, 225, 226, 230, 231.
Gros (Mlle.), 175, 190, 191, 192.

H.

HOFFMAN, 10, 11.
Homère, 42, 45, 47.

I.

Intrigue Epistolaire (comédie), 140.

Irato) opéra comique), *pages* 231, 232, 233.
Italie, Italiens, 39, 40, 232.

J.

JÉRUSALEM délivrée (la), 46.

K.

KREUTZER (M.), 226.

L.

LABRUYÈRE, 212, 213.
Lafond, 29, 164, 165.
La grande Ville (comédie), 13.
Laharpe, 3, 7, 16, 25, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 97, 98.
Lamothe, 36, 37.
Larive, 166.
Lays, 228, 235.
Lazarini, 235, 247.
Las-Casas, 105.
Le Franc de Pompignan, 3, 133, 134.
Les Femmes (comédie), 183.
Legouvé, 9, 136, 137, 138, 154.
Lekain, 164, 185.
Le Noble, 254.
Lully, 214.

M.

MAHOMET (tragédie), 102, 105, 113, 114.

Maillard (Mlle.) , *pages* 30.
Marianne (tragédie), 103, 109.
Mars cadette (Mlle.), 193.
Martin (acteur), 58, 235, 236, 237, 239, 240, 241.
Martinelly (chanteur), 247.
Médiocre et Rampant (comédie), 209.
Méhul, 231, 232.
Menteur (le), comédie, 57.
Mérope (tragédie), 102, 106.
Mézerai (Mlle.), 193.
Milon (M.), 3.
Mithridate (tragédie), 42, 43.
Molé, 145, 183.
Molière, 49, 99, 100.
Molière (Mlle.), 211.
Monvel, 24, 25, 166, 167, 168, 169.
Mort d'Abel (la), tragédie, 136, 137.
Mystères d'Isis, 54.

N.

NAUDET, 169.

O.

ŒDIPE (tragédie), 29, 103, 109.
Oreste (tragédie), 105, 107, 124, 125.
Orphelin de la Chine (l'), tragédie, 104.

P.

PALISSOT (M.), 30.

Paméla (comédie) , *pages* 151 , 152 , 153, 154, 155, 156 , 157 , 158.
Pazlamagny , 242.
Persée (opéra) , 222.
Phèdre (tragédie) , 67 , 68 , 69 , 70 , 71 , 72 , 73, 74 , 107.
Philinte de Molière, (comédie) , 141.
Philippon-la-Magdeleine (M.) , 5.
Philippe (M.) , 242.
Philis (Mlle.) , 235, 237 , 238 , 239.
Philoctète (tragédie) , 58.
Phœdor et Waldamir (tragédie) , 24, 25 , 57.
Picard , 154.
Pingenet l'aînée (Mlle.) , 31 , 32.
Pingenet la cadette (Mlle.) , 31 , 32, 244.
Pradon , 67 , 68 , 69 , 70 , 71 , 72, 73 , 74.
Précepteurs (les) , comédie , 141 , 142 , 143.
Prévost d'Iray , 5.
Procès des Poulardes (vaudeville) , 56.
Proserpine (opéra) , 220, 221.
Pygmalion (scène lyrique) , 131 , 132.

Q.

Quinault, 219 , 220.

R.

Racine , 10, 34, 87, 96, 97, 98.
Rafanelli, 248.
Rameau , 214.

Raucourt (Mlle.), *pag.* 2, 193, 194, 195, 196, 197.
Régent (le), 53, 54.
Rézicourt, 245.
Romains, 44, 45.
Rome sauvée (tragédie), 104.
Rotrou, 94, 95.
Rousseau (J. J.), 80, 81, 82, 99, 132.

S.

Scio (madame), 22, 235, 244, 245, 246.
Sémiramis (tragédie), 66, 103, 107, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 186, 187, 202, 203.
Sévigné (madame de), 33.
Servante maîtresse (la) (opéra buffa), 77, 78.
Socrate, 157.
St.-Phal, 170.
St.-Prix, 170, 171.
Strinasacchi (madame), 235, 249.

T.

Talma, 171 à 174.
Tancrède (tragédie), 104, 125, 126, 127, 128.
Théâtre Français, 93 à 207.
——— Louvois, 208 à 211.
——— de l'Opéra, 212 à 229.
——— de l'Opéra comique, 230 à 246.
——— de l'Opéra Buffa, 247 à 249.
——— du Vaudeville, 250 à 254.
Thénard (Mlle.), 197.

Théocrite (traduction de), *pages* 60, 62, 63.
Tour de Neustadt (la), opéra comique, 56.
Trim (le caporal), 30.
Triomphe de l'Amour (le), opéra, 221.
Triple engagement (le), 44.
Turcaret (comédie), 36.

V.

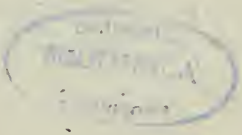
VADÉ chez lui (opéra comique), 64.
Vanhove, 175, 176.
Venceslas (tragédie), 94, 95.
Vieux célibataire (le), comédie, 145, 146, 147.
Vigny, 209, 210.
Volnais (Mlle.), 2, 26, 27, 28, 179, 198, 199, 200, 201.
Voltaire, 30, 49, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 86, 87, 88, 97, 98, et de 100 à 131.

X.

XAVIER (madame), 202 à 207.

Z.

ZAIRE (tragédie), 21, 102, 103, 109, 110, 111, 112, 113, 180.
Z....., (M.), 60, 63.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due